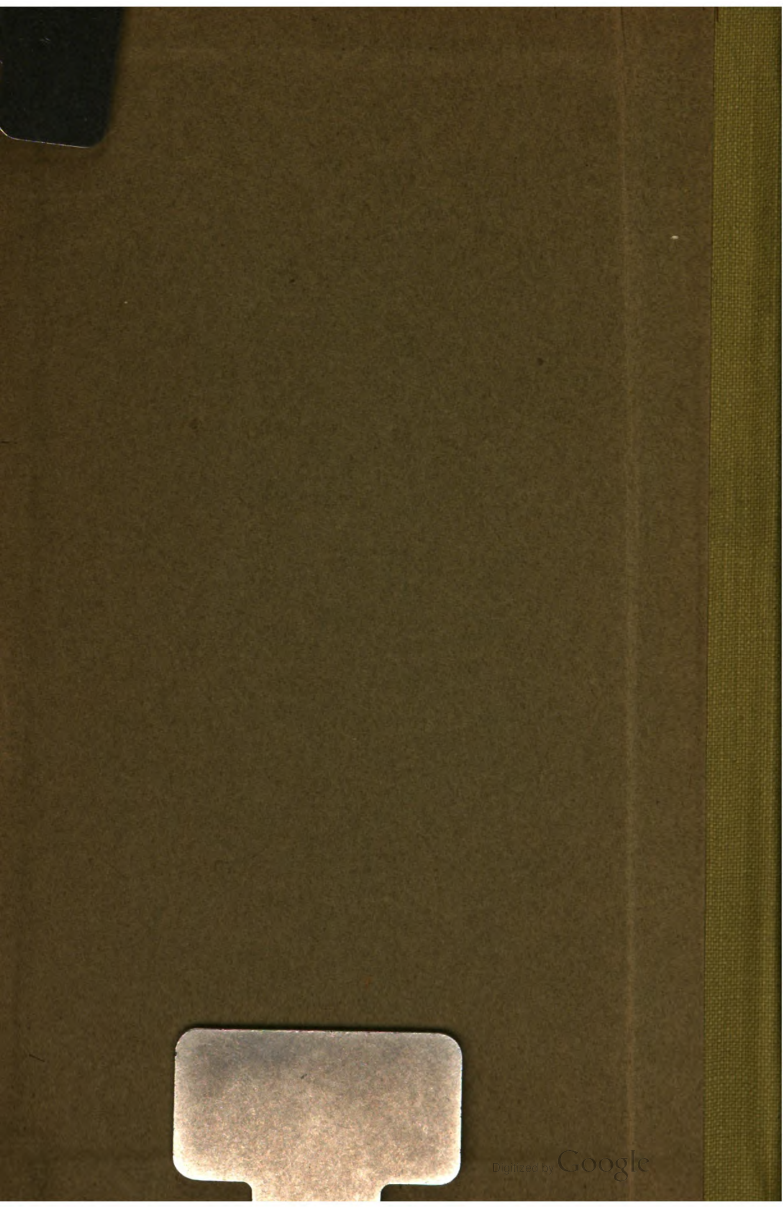
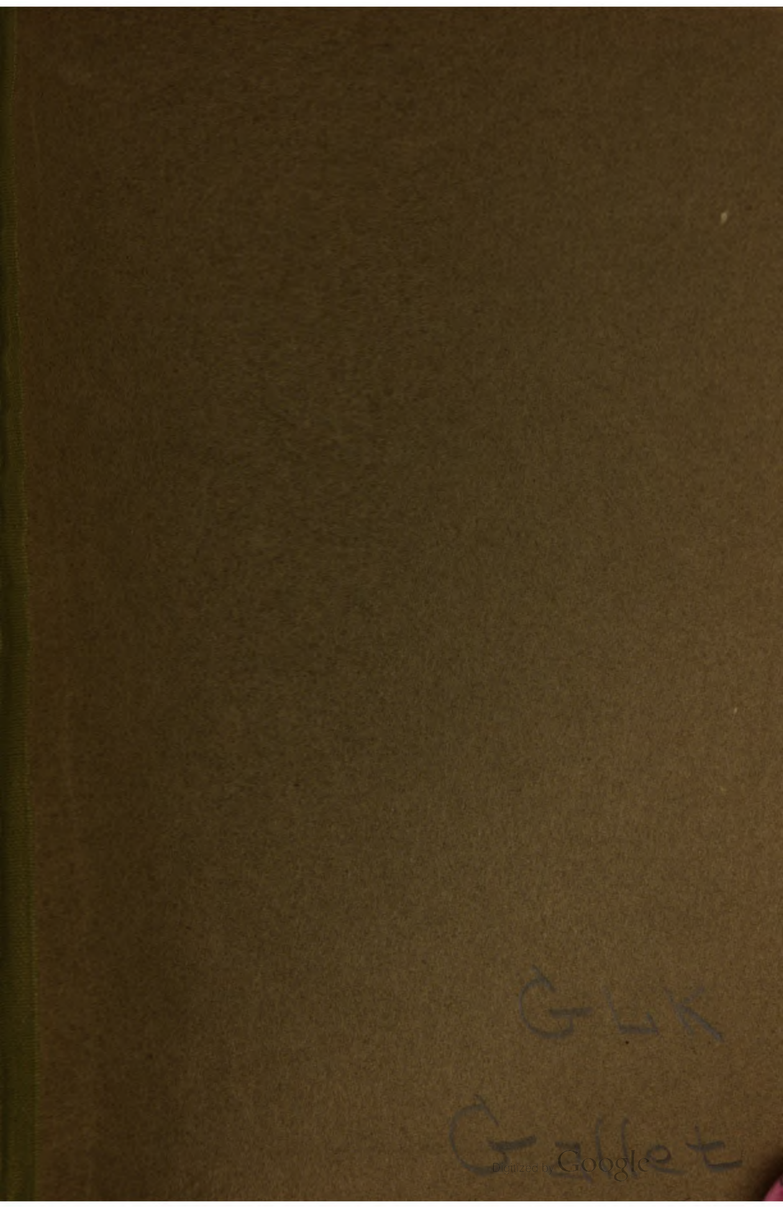



GLK
Gillet



LE
TZAR NICOLAS
ET LA
SAINTE RUSSIE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

TZAR NICOLAS

ET LA

SAINTE RUSSIE

PAR

M. ACH. GALLET DE KULTURE

EX-SECRÉTAIRE PARTICULIER DU PRINCE DÉMIDOFF

> « Alexandre demandait à un gymnosophiste quel est le plus sûr moyen de se faire aimer?
>
> « — C'est de ne pas se faire craindre, dit celui-ci, tout en étant le plus puissant des hommes. »
>
> (PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre.*)

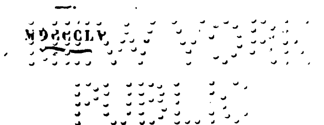
PARIS

VICTOR LECOU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10 — Rue du Bouloi — 10

MDCCCLV



A MADAME J. CHEVALIER.

C'est au bord de la mer, dans la retraite remplie de paix et de silence où vous avez bien voulu nous offrir l'hospitalité, que ce livre a été écrit. Non-seulement vous l'avez vu naître, mais vous avez facilité son éclosion par un concours dont votre obligeance seule a pu se dissimuler les ennuis. Il était donc juste que votre nom figurât sur ma première page. Je l'y dépose, madame, avec l'expression de ma gratitude et de mes sentiments dévoués.

ACH. GALLET DE KULTURE.

AU LECTEUR

La position que j'ai occupée pendant de longues années, et jusqu'à la guerre actuelle, auprès d'un grand seigneur russe, — moins connu par ses immenses richesses que par son goût pour les préoccupations de l'intelligence, et dont on peut dire comme de Byron « *que ses pensées ne dorment point*, » — cette position, dis-je, m'a mis en contact continuel

avec les hommes et les choses de la Russie, — avec les hommes officiels et les choses officielles surtout.

Ce livre n'est donc point une œuvre de fantaisie, mais le résultat d'études sérieuses,— faites sur place, à diverses reprises, dans les meilleures conditions pour voir et savoir.

Un écrivain distingué, auteur de travaux remarquables sur la Russie, m'écrivait dernièrement : — « Je pense quelquefois qu'avec tout ce que vous « savez de la Russie, vous pourriez fournir des no- « tions précieuses au public; dans le temps qui « court, ce serait un service à rendre à la littérature « et à la presse, qui enregistrent tant d'erreurs, tant « d'ignorances sur ce pays. »

Une pensée, analogue à celle qui inspira ces lignes, m'a mis la plume à la main.

On a énormément écrit sur la Russie depuis deux ans; — la guerre actuelle a fait éclore des milliers de volumes, auxquels l'Occident a dû de voir s'abaisser, en partie, cette immense muraille qui lui cachait les steppes moscovites. Mais si ces publications ont dissipé bien des illusions, elles ont consacré, en même temps, bien des idées fausses. C'est le tort des livres faits sur des livres. L'erreur imprimée se réimprime,

et, passant d'une plume à l'autre, finit par tomber dans le domaine commun des faits reçus. Cet alliage remplit malheureusement l'histoire humaine. L'intuition du talent, — si vive qu'elle soit, — ne suppléera jamais la pratique intime des hommes et des choses. Il semble, d'ailleurs, que dans les publications que l'actualité a fait surgir, — soit des méditations du cabinet, soit d'impressions locales, — on s'est trop attaché aux surfaces, à la Russie artificielle et théâtrale, et pas assez à la Russie vraie; qu'on n'a pas, notamment, accordé assez d'importance au grand mouvement d'esprit qui a été l'une des causes de la guerre actuelle, et qui est resté la plus vive préoccupation, le principal danger du pouvoir, même après les graves échecs militaires et diplomatiques qu'il vient de subir.

J'apporte, — à ce point de vue surtout, — des idées nouvelles, des faits nouveaux. Si je n'avais possédé des matériaux de ce genre, préparés par douze années passées dans un milieu russe, si je n'avais eu la certitude d'apprendre quelque chose, même à ceux qui ont lu (en admettant la possibilité d'un si formidable courage) tout ce qui a été écrit à propos de la crise orientale, — je n'aurais pas publié ce livre.

Le tzar Nicolas a été l'objet de beaucoup d'appré-

ciations diverses, hâtives, et, à quelques exceptions près, outrées dans l'éloge comme dans le blâme. Des données identiques ont fourni, dans ces deux directions opposées, matière à des jugements qui ne différaient que par la forme du style et la manière propre à chaque écrivain.

J'ai l'espérance, je dirai presque la certitude, d'avoir ajouté quelques traits à la physionomie de cet homme extraordinaire, sinon par sa vertu et son génie, du moins par son audace et son gigantesque orgueil.

Je ferai la même remarque touchant les hommes d'État, de guerre et de cour, dont il est parlé dans la seconde partie de cet ouvrage. — Je n'ai pas dit sur ces personnages tout ce que je savais, mais seulement, parmi les faits venus à ma connaissance, ce qui n'avait pas été dit avant moi, et qui m'a paru digne de l'être.

Les convenances et la volonté de ne nuire à personne m'ont obligé de taire, relativement à plusieurs individualités saillantes, beaucoup de particularités curieuses, appartenant, de droit, à l'histoire contemporaine. Pendant l'impression même de cet ouvrage, j'ai dû, sur de pressantes instances, que d'anciennes

et amicales relations ne me permettaient pas de récuser, — retrancher du texte divers articles, applicables à la violente oppression qui pèse sur certains membres de la noblesse russe. Des lacunes regrettables se trouvent ainsi, forcément, introduites dans la partie biographique et anecdotique de ce livre. — L'avenir les comblera.

PREMIÈRE PARTIE.

LA SAINTE RUSSIE.

I

COUP D'ŒIL

SUR

LA MATIÈRE ET SUR L'HOMME

Y A-T-IL UNE NOBLESSE RUSSE?

La noblesse russe est héréditaire et personnelle.

La noblesse héréditaire se divise en six classes : 1° noblesse octroyée par le tzar ; 2° noblesse militaire ; 3° noblesse attachée au service du gouvernement ; 4° familles nobles étrangères naturalisées ; 5° familles titrées ; 6° noblesse ancienne.

Cette dernière, noyau de quelques grands noms qui

subsistent encore, compte parmi ses ancêtres les boyards qui partageaient autrefois l'autorité avec les tzars. Puissance éteinte, elle se replie sur elle-même, vit de souvenirs plus que d'espérances, boude les autocrates et s'isole du trône, à qui elle reproche son entourage de parvenus et d'étrangers, *Niemtzi* (Allemands). Elle est la tête de ce qu'on nomme le vieux parti russe ; sa capitale est Moscou ; elle désavoue Pétersbourg, qu'elle appelle avec dédain la fenêtre de l'étranger, le nid d'outre-mer (*zamorskoïe gniesdo*)[1].

Animée d'un patriotisme ardent, cette classe est capable de tous les sacrifices, — fortune et vie comprises; — mais ce dévouement s'applique à la Russie, non au tzar.

La noblesse personnelle s'acquiert par le *tchine*[2]. Tout individu admis dans l'une des quatorze classes dont il se compose aujourd'hui, — (il en compta seize lors de sa fondation, due à Pierre Ier, à qui tout, — bien et mal, — est dû en Russie); — tout homme, dis-je, investi du *tchine*, est, de fait, en possession de la noblesse personnelle. A la huitième classe, qui, dans l'ordre civil, donne le titre d'assesseur de collége, et, dans l'ordre militaire, le grade de major, la noblesse devient héréditaire. L'octroi de certains ordres implique aussi la noblesse.

[1] La cinquième partie de la population de Saint-Pétersbourg est composée d'étrangers, et la moitié de cette cinquième partie d'Allemands.

[2] Le *tchine* est la classification, sur une base commune, des fonctions militaires et civiles.

Ainsi se forme et s'entretient cette corporation. Quant à ses priviléges, à ses droits, à son influence, ils sont loin d'avoir l'importance qu'on leur attribue. Les boyards, ces hommes qui, dans l'opinion vulgaire, pèsent de tout le poids de leur fortune et de leur crédit sur les souverains, sont de l'invention des écrivains occidentaux. Ils n'habitent que les romans et les mélodrames. Point de boyards en Russie : un maître et des esclaves. Pour le tzar, le gentilhomme n'a pas une valeur autre que le serf. C'est un préjugé de croire que le noble, exempt des peines corporelles, ne peut être privé de l'honneur ni de la vie sans un jugement de ses pairs. Un gentilhomme, comme tout autre russe, peut être emprisonné, jugé par n'importe qui, privé de tchine et de noblesse, et soumis à la honteuse flagellation des verges. A la vérité, on ne le condamne à une peine corporelle qu'après avoir déclaré qu'il cesse, à la minute même de l'énoncé du jugement, d'appartenir à la noblesse.

L'importance du gentilhomme ne résulte donc nullement de son titre nobiliaire ; elle tient au rang qu'il occupe dans le service et surtout dans les bonnes grâces du souverain. En Russie, — suivant le mot de Paul Ier, — l'homme puissant est celui à qui l'empereur parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend. Il peut bien, à la suite d'une intrigue de palais, ou en sortant d'une orgie, étrangler son maître, lorsque celui-ci est malheureux comme Pierre III ou insensé comme Paul Ier; mais, du vivant des tzars, et dans les conditions normales

de l'autocratie, il n'a aucune force propre ; il ne représente qu'un rouage passif de l'immense machine qu'une volonté unique met en action. Pur jouet du caprice, instrument fragile de la faveur, l'autocrate l'élève ou l'abaisse à son gré, le comble d'honneur par un sourire ou le couvre d'ignominie avec un mot. — Des serfs titrés, tels sont les gentilshommes russes.

Les faits cités dans la seconde partie de cet ouvrage mettront cette vérité dans tout son jour.

Sans défense contre les excès du pouvoir absolu, — autre que l'assassinat, qui ne sert à rien, puisqu'il ne frappe que l'homme et laisse debout le principe, — le noble est sans racines parmi le peuple, dont l'exploitation à outrance constitue la base de son bien-être et de sa richesse. Le paysan voit dans le seigneur, dans le seigneur seul, — et avec raison, — l'ennemi direct, l'oppresseur immuable, le tyran de chaque jour, celui qu'il exècre, qu'il maudit, qu'il pend et qu'il brûle chaque fois que l'occasion s'offre et que l'excès de ses maux le jette dans l'émeute [1]. Le tzar, au contraire, le Père, ainsi qu'il le nomme, apparaît au paysan comme le redresseur de torts, le justicier, *Gadusar, le grand juge.* C'est le dieu vivant vers lequel il élève la voix quand la mesure est comble, sûr d'être entendu, car la politique du dieu est d'entendre.

[1] La moyenne annuelle des seigneurs tués par leurs serfs était, avant 1848, de soixante à soixante-dix ; depuis, ce nombre a augmenté. (Voir la note A.)

Ainsi placé entre cette double étreinte, — l'oppression d'en haut et la haine d'en bas, — le noble n'a pas un seul mouvement libre, pas une initiative de possible. S'il se tourne vers la bourgeoisie, il y rencontre une jalousie chagrine, une animosité sourde, mal dissimulée sous les formes banales du respect; d'autre part, les appétits constitutionnels, les désirs de réforme politique qu'il puise au contact de l'étranger et dans les vices de sa situation propre, ne sauraient trouver satisfaction, même dans le vague de l'espérance. Hostile au panslavisme officiel qui tend à grandir et à fortifier l'autocratie dont il est victime, lui-même demeure antipathique au slavisme national, qui renferme une aspiration non moins forte vers l'égalité que vers la liberté, et pour lequel son existence est un obstacle et un contre-sens. Le mouvement social se fait ainsi, sans lui, en dehors de lui, malgré lui, contre lui.

Dire que la noblesse en Russie n'est rien, qu'elle n'existe que de nom, c'est émettre une proposition qui se démontre comme un théorème d'algèbre; car, à part la fortune et les jouissances matérialistes qui en découlent pour elle, c'est la seule classe qui n'ait point d'horizon. La bourgeoisie, la glèbe même, marchent à l'émancipation, — à une émancipation sourde ou publique, normale ou violente, — mais inévitable; — la noblesse, au contraire, s'achemine graduellement et fatalement vers une décomposition certaine. Menacée de toutes parts, elle est sans présent et sans avenir, condamnée à l'inaction aujourd'hui, demain à la mort.

M. Michelet, dans une publication récente, a dit que ces deux partis, le tzar et la noblesse, sont en face, n'agissant pas, n'osant pas agir, se terrifiant l'un l'autre comme deux araignées en observation, qui ne savent bien si elles sont amies ou ennemies, et si l'une et l'autre, en se regardant, ne songent pas à se dévorer. Cette appréciation de l'éloquent écrivain est parfaitement juste, si elle s'applique à la haine qui sépare le tzar de la noblesse, la noblesse du tzar; mais elle est évidemment inexacte si elle implique l'existence de deux forces qui se balancent et se neutralisent en se menaçant. Il n'y a pas deux forces en Russie, il n'y en a qu'une : — l'autocratie. La noblesse, je l'ai dit déjà, n'est accidentellement qu'un baudrier ou un poignard. Elle représente, en face du pouvoir, moins une araignée en observation qu'une mouche imprudente, devant laquelle l'araignée perfide tend sa toile, prête et prompte à lui sucer le sang si elle s'y laisse prendre.

LA BOURGEOISIE.

La position faite à la bourgeoisie n'est en rapport ni avec l'intelligence qu'elle déploie ni avec les richesses qu'elle possède. C'est une classe à organiser, comme toutes les institutions libres dans ce pays; — véritable ébauche de nation, où le sculpteur n'a encore indiqué que des formes vagues et des contours indécis.

La bourgeoisie est une invention de Catherine II, la *Grande* ou plutôt l'*Heureuse*, suivant la juste expres-

sion d'un éminent publiciste. Cette princesse l'improvisa comme elle improvisa le Code, sans aucune étude sérieuse, sans aucune pensée d'avenir, uniquement pour faire parler d'elle et s'attirer les bravos philosophiques de sa camarilla berlinoise et parisienne.

Cette institution, qui, malgré le temps et en dépit du siècle, est restée à peu près ce qu'elle était lors de sa formation, se compose des membres de chacune des trois classes de la guilde, qui donnent droit à commercer, les deux premières avec l'étranger, et la troisième dans l'intérieur de l'empire; — des anciens nobles des provinces polonaises qui n'ont pu faire la preuve de leur noblesse; — des habitants des villes; — des artisans appartenant aux maîtrises; — des hommes libres des provinces polonaises; — des étrangers ayant élu domicile; — enfin des ouvriers serfs inscrits sur les livres d'une cité.

Mille restrictions oiseuses, mille liens ridicules retiennent la bourgeoisie dans un état de servage dont intelligence, éducation, fortune ni services ne suffisent point à la relever.

Les commerçants et leurs enfants qui ont appartenu pendant douze ans à la première classe de la guilde deviennent aptes à remplir des fonctions dans l'administration ou dans l'armée. Ceux de la seconde classe, dans les mêmes conditions, peuvent entrer au service militaire, mais non exercer des emplois civils. Ce n'est que dans les gouvernements très-éloignés, là où la population man-

que entièrement, que le bourgeois voit s'abaisser devant lui la barrière administrative.

Le bourgeois peut posséder, en ville et à la campagne, des maisons, jardins et prairies, mais non des terres avec paysans. Si un bien avec serfs lui est transmis par héritage, le gouvernement s'en empare en payant la valeur de la terre d'après la taxe établie[1]. Le bourgeois ne peut être privé de sa condition sans jugement; mais il perd son titre s'il se parjure, s'il passe à l'ennemi, s'il commet une action déshonorante ou un délit entraînant répression corporelle.

Les archives de la criminalité établissent qu'il se commet plus de délits dans cette classe que dans toutes les autres, et il est impossible d'expliquer cette propension malfaisante, dans une agrégation d'hommes déjà élevés à un certain niveau social, autrement que par cette cause unique de droits très-restreints en regard de charges énormes.

On peut dire de la bourgeoisie ce que Sieyès disait du tiers état : — « *Il est tout et n'est rien.* » La bourgeoisie russe est très-riche; mais, exclue de l'administration qui dirige tout, et par conséquent de toute participation aux affaires, elle n'exerce aucune action, aucune influence.

Des efforts réitérés ont été tentés pour appeler sur cette classe la sollicitude du gouvernement. M. Léon Na-

[1] Voir le Code, tome IX, chap. III, § 458-627.

ryschkine, nature ardente, cœur ambitieux, qui a ressuscité la devise des Rohan : — « *Prince ne puis, comte ne veux, Naryschkine je suis,* » s'est fait auprès du pouvoir l'organe de ses besoins. A deux reprises, en 1832 et en 1845, le tzar a paru céder à l'envie de faire quelque chose pour elle. En 1832, sur la proposition du ministre des finances, comte Cancrine, il a institué la classe des bourgeois honoraires, *potchetnii grajedanine*, comprenant la bourgeoisie honoraire héréditaire et la bourgeoisie honoraire personnelle ; — la première, composée d'enfants légitimes d'un père ayant possédé la noblesse personnelle, — la seconde, d'étudiants d'académies, investis d'un grade universitaire, d'acteurs de théâtres de premier ordre, comptant dix années de service, de savants étrangers, d'artistes, capitalistes, industriels, etc.

En 1845, il a décidé par oukase que la noblesse personnelle serait *le plus souvent* remplacée par la qualité de bourgeois honoraire. Mais on sent tout ce qu'une pareille déclaration a de vague et de fictif. Ce n'est pas une loi qu'on décrète, c'est une intention qu'on formule et dont l'application n'est ni déterminée ni par conséquent obligatoire ; — disons mieux, c'est une comédie qu'on joue. La bourgeoisie ne sera pas plus organisée sous l'administration actuelle que le servage ne sera aboli. La volonté du tzar, en admettant qu'il la nourrisse, comme le prétendent ses flatteurs, serait impuissante à réaliser cette émancipation, à moins qu'on ne lui supposât également l'idée de renoncer à la tendance implacable de

centralisation tzarienne, qui a été la préoccupation constante de sa politique, le but de sa vie.

Le gouvernement russe est un édifice cimenté par la servitude des intelligences et l'énervement des conditions. C'est sur cette base qu'il repose, et il n'a que cette raison d'être. Chaque parcelle de liberté qu'il laisse tomber, chaque rayon de lumière qu'il laisse luire, chaque force comprimée qu'il laisse croître, est une pierre enlevée à ce monstrueux monument.

LE SERF.

On a beaucoup vanté de nos jours la condition du serf russe ; on l'a comparée à celle des classes laborieuses de l'Occident ; on l'a déclarée préférable sous plusieurs rapports, et, comme rien ne fait mieux ni plus vite son chemin qu'une idée carrément fausse, celle-ci n'a pas manqué d'obtenir un certain crédit ; mais l'esprit ne résiste pas au bon sens, le paradoxe à l'examen. Certes, si la conviction de ne pas mourir de faim, si même une exis-

tence animale parfaitement garantie, suffisait au bonheur de l'homme, le sort du mougik serait, pour les prolétaires des autres États, un légitime sujet d'envie. Mais il n'en est point ainsi. Nous ne vivons pas que de pain. Le sentiment de la liberté, la conscience du moi, le développement de la famille, les espoirs de l'ambition, les chances de l'avenir, sont, partout où brille la lumière de la civilisation, les éléments qui aident l'homme à porter la vie. Ces biens, antérieurs et supérieurs à tous les autres, — le dernier ouvrier de nos fabriques, le plus pauvre paysan de nos villages, les possède. Ils sont refusés au serf. Le serf naît courbé vers la terre, rivé à la glèbe. Rien n'est à lui, ni la famille, ni le foyer, ni le corps, ni l'âme, dont on fait un chiffre [1]. Ame, corps, foyer, famille, tout est au maître.

L'existence réelle de la glèbe russe est de date presque moderne. Elle fut établie par Boris Godounof, ministre, assassin et héritier du tzar Fedor Ivanovitch. Pour arrêter l'émigration des paysans libres (*Krestianine*) et serfs (*Khlop*), Boris, tenant compte de la situation compliquée qu'avait créée le servage primitif, ne trouva rien de mieux que de les attacher les uns et les autres à la glèbe, en les déclarant propriété perpétuelle des seigneurs. (Voir la note B.)

[1] On sait que les relevés de la population en Russie s'établissent par âmes, et que les impôts payés à l'État par les seigneurs n'ont pas d'autre base.

Ce crime s'accomplit le jour de la Saint-Georges 1597. Ainsi ramenés de l'état d'hommes à l'état de brutes, les paysans protestèrent par la révolte. On massacra les récalcitrants et la peur soumit les autres. Cette peur dure encore. La glèbe, fondée par elle, se maintient par elle. Quelquefois pourtant cette peur fait place à la rage, et alors il arrive ce qui suit :

« Un riche propriétaire, le comte Apraxine, avait exaspéré les paysans de ses domaines par la dureté avec laquelle ils les traitait. A la fin, las de cette oppression, ils se révoltèrent et mirent le feu au château. La malheureuse épouse du comte périt dans les flammes avec toute sa famille ; lui-même réussit d'abord à s'échapper, mais les paysans, inflexibles dans leur colère, le reprirent et l'assommèrent [1]. »

La condition du paysan russe ne diffère guère de celle de l'animal domestique. Comme le chien, il est maltraité, battu et nourri. Comme le chien, il se couche aux pieds du maître, il lèche la main qui le frappe, non sans éprouver parfois l'envie de la déchirer, et sans se la passer, comme je viens de le dire, au prix de sa vie et de celle des siens. Quand le paysan s'insurge, il anéantit sa famille et lui-même ; il le sait, et, s'il ne recule pas, c'est qu'il ne s'arrache à son humble résignation et à sa tranquille passivité que lorsque l'iniquité n'est plus

[1] Voir l'*Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas*, par J.-H. Schnitzler.

supportable. Le hasard décide de sa profession. Le seigneur lui dit : « Tu seras cordonnier, cuisinier ou tailleur. » Et il le devient, la nécessité suppléant la vocation. Le knout hier, les verges aujourd'hui, la Sibérie au besoin, — sont des instituteurs incomparables.

Lorsqu'il s'agit d'établir la redevance due par le paysan au propriétaire pour la terre qu'il cultive en propre, le seigneur dit au serf : « Tu as tel âge, telle santé, telle aptitude, tu représentes tel capital ; tu dois par conséquent fournir tel intérêt. » Et l'obroc est déterminé par cette appréciation succincte. M. Haxthaüsen[1] appelle avec raison cette justice léonine du *saint-simonisme à rebours*.

Jusqu'ici, c'était chose admise que le paysan tenait à la terre, qu'il ne pouvait en être séparé. L'indissolubilité du serf et du sol était l'unique mérite de la glèbe ; elle permettait le foyer, elle garantissait la famille, autant qu'elle peut être garantie à qui ne possède rien, pas même cette propriété intime, l'enfant, la femme. — On a changé cet état de choses ; on l'a aggravé. Les propriétaires, trouvant dans le nouveau régime industriel des avantages supérieurs à ceux qu'ils retiraient de la culture des terres, y poussent violemment toutes les forces dont ils disposent. Ceux qui n'ont ni usines ni fabriques, ne pouvant vendre leurs serfs sans vendre en même temps la terre à laquelle

[1] Auteur d'*Études sur les institutions rurales de la Russie*, — livre excellent s'il n'était pas entaché d'une russomanie évidente.



ils sont attachés, les louent à des chefs d'industrie. La durée de ce bail humain peut s'étendre jusqu'à quatre-vingt-dix ans, toute la vie! Arraché au foyer, à la famille, à la commune, le serf est livré sans défense à l'avidité de maîtres étrangers, impatients de bien-être, et qui ne voient en lui qu'un simple instrument de production. L'exploitation à outrance s'en empare, et il est impossible de dire ce qu'elle en fait. C'est l'ancien régime anglais exagéré, ce régime, moins la liberté de rompre le contrat. On remonterait en vain jusqu'au bagne pour y trouver des analogies. M. Haxthaüsen a reconnu lui-même que le gouvernement, en laissant l'industrie manufacturière envahir le sol, sans avoir réglé les rapports des seigneurs et des serfs, a commis une grande faute; nous dirons, nous, un grand crime. Toutes les philanthropies apparentes de ce gouvernement pour la classe serve n'auront pas moins abouti à ce résultat, jugé impossible, d'avoir rendu, à plusieurs égards, la situation du serf, d'une classe qui compte quarante-trois millions d'individus, plus intolérable que ne la firent, en 1597, les lois draconiennes de Boris Godounof.

Le caractère du serf est le reflet de son destin : il est soumis, insouciant, rusé, fourbe, vorace et ivrogne jusqu'à l'anéantissement. Ce que le Chinois cherche dans le hatchis, il le demande à l'alcool, qui donne le délire, non la joie. Sa foi participe de sa nature; elle est aveugle et stupide; c'est celle du fakir devant son idole. Les signes de croix et les génuflexions en sont la forme et le

fond, la figure et la morale. Il n'imagine pas que sa religion enseigne autre chose, et le pope ne lui apprend rien de plus. Une seule vertu, vertu précieuse! brillait naguère au milieu de ces ombres, l'amour de la famille, le respect du père, de l'ancien (*starosta*); mais cette vertu elle-même tend à s'effacer. Les relevés officiels de la criminalité constatent que les atteintes à l'autorité paternelle et patriarcale, presque inconnues autrefois, ont cessé de nos jours d'être rares. (Voir la note C.)

Mais ni cet abaissement moral ni cet abaissement intellectuel n'ont pu arrêter l'œuvre des temps, barrer le passage à l'idée. Elle a pénétré jusqu'au serf. Les soldats qui ont fait la guerre au dehors, et qui, devenus maîtres d'eux-mêmes après leur libération du service, retournent aux lieux où le recrutement les avait pris; les étrangers, Français et Allemands, que les chefs d'usines ou de grandes exploitations agricoles placent à la tête de leurs industries; les Polonais, qui, malgré d'opiniâtres persécutions, se glissent partout par droit d'intelligence, portant avec eux un levain démocratique indestructible; les jeunes serfs que quelques seigneurs, dans un esprit plus libéral peut-être que prévoyant, envoient étudier au dehors les méthodes nouvelles de fabrication[1], et qui

[1] Le prince Anatole Démidoff a donné l'impulsion, en confiant à un savant ingénieur des mines français, M. F. Leplay, l'éducation technique d'un certain nombre de jeunes gens, de condition serve, appartenant à ses propriétés sibériennes. Doués de la faculté de

rapportent chez eux, avec ces données, des notions non moins précises touchant le droit politique et la liberté individuelle; ces éléments divers, mis en circulation par la force des choses, sont parvenus à percer la couche épaisse sous laquelle l'idée d'émancipation était ensevelie. Ce qu'on a dit au paysan russe de la condition du paysan occidental, de son affranchissement de la terre et de l'homme, du rôle qu'il joue et de la position qu'il peut acquérir, toute la partie sensible et pratique de l'émancipation a été parfaitement comprise et avidement accueillie. Déjà sur plusieurs points, notamment dans les provinces frontières de l'Europe, le mot de *sujet* tend à remplacer celui de *serf*[1]. Il n'y a plus qu'un pas à faire,

compréhension qui distingue la race slave, ces jeunes gens ont fait de très-bonnes études, et sont retournés en Russie, imbus d'idées occidentales. Redevenus serfs après avoir été libres, ils n'ont cessé de réclamer un affranchissement sans lequel la vie leur paraissait insupportable. Cette grâce leur a été montrée comme récompense de leurs efforts, et ils l'ont obtenue du propriétaire, — à l'exception de ceux qui sont morts d'impatience en l'attendant. Sans affection apparente, ces jeunes gens dépérissaient à vue d'œil, et succombaient l'un après l'autre à un mal inconnu jusqu'alors, — le mal du servage. On n'a pu conjurer ce danger, pour ceux qui restaient, qu'en devançant l'époque de leur libération. On conçoit l'influence que de pareils exemples exercent naturellement sur les populations. En voyant les plus intelligents d'entre eux souhaiter la liberté jusqu'à en mourir, quelle idée les serfs ne doivent-ils pas concevoir de cette liberté? Comment ne l'envisageraient-ils pas comme le plus grand des biens?

[1] En 1852, j'allais traverser en bateau la *Newa* au Wasili-Ostroff. Avec moi se trouvaient deux officiers de la garde, un pope, une gouver-

qu'un préjugé peut-être à détruire, pour que la libération, partiellement accomplie dans l'opinion, devienne un besoin irrésistible. Le jour où l'on démontrera au serf que l'autocratie est une institution purement humaine, le produit d'une force ancienne, déplacée aujourd'hui et maintenue par sa seule ignorance; que le tzar de Russie n'est pas le tzar du globe; que les autres chefs d'États, empereurs, rois, sultans et pontifes, ne sont pas de simples feudataires de ce suzerain; le jour où on lui démontrera ces vérités, aussi clairement qu'on commence à lui démontrer qu'il est lui-même quelque chose, que son âme lui appartient, qu'il n'est pas né pour le joug, comme le bœuf et l'âne, que Dieu ne l'a pas exclu de son soleil, qu'il n'en exclut aucune créature, que la force même est de son côté par la logique du nombre, ce jour-là le paysan russe sortira de son long sommeil. Il y aura un hallali sanglant, et la noblesse imprévoyante, qui n'aura pas su, par une initiative généreuse, prévenir la tempête, tombera avec le grand oppresseur qu'elle déteste, et qui se trouve être pourtant aujourd'hui, par la force des choses, sa seule égide contre les rancunes des masses opprimées.

nante et une paysanne. Au moment du départ une dame, élégamment vêtue, se présente et intime à la paysanne l'ordre de lui céder sa place. Celle-ci ne bougea pas et répondit simplement : « *Mon copeck vaut le vôtre.* » La grande dame confuse dut s'asseoir auprès du batelier. Il y a dix ans la paysanne se fût levée d'elle-même.

LE SOLDAT.

Deux soldats de la garde se présentèrent chez le prince Démidoff, à Saint-Pétersbourg. Anciens habitants de Nijné-Taguilsk, ils avaient été jetés dans l'armée par le recrutement, étaient restés vingt ans sous les drapeaux, et venaient d'être rendus à eux-mêmes, privés de toutes ressources, sans asile et sans pain.

Ils exposèrent leur situation en termes simples et énergiques :

« Que voulez-vous que nous devenions? dirent-ils à M. Démidoff. — Notre famille ne nous connaît plus, — notre ancienne profession, nous l'avons oubliée, — l'armée nous repousse, l'État nous abandonne, nous sommes étrangers partout. »

En effet, tant que ces hommes avaient appartenu à la population de Nijné-Taguilsk, l'administration locale, en échange de leur travail, leur avait donné la subsistance; mais les obligations du propriétaire avaient cessé le jour où, appelés au service par le recrutement, ils avaient endossé l'uniforme.

M. Démidoff leur remit à chacun vingt roubles, et les engagea à s'adresser au gouvernement.

« Mais il ne fera rien, vous le savez; et alors quel parti prendre? Faudra-t-il pour vivre tuer ou voler? »

Argumentation sans réplique! Le vol, l'assassinat, telles sont les conséquences normales de la position faite au soldat libéré.

Le chiffre des hommes que le seigneur doit annuellement à l'État se règle sur le nombre de paysans qu'il possède. La proportion est de cinq hommes sur mille en Russie, de dix sur mille en Pologne.

Tout individu payant la capitation (impôt) est soumis au recrutement[1]. La loi atteint le serf jusqu'à quarante

[1] Les serfs peuvent se racheter du recrutement à des prix qui varient suivant les localités. Les habitants des frontières de la Prusse et de l'Autriche payent trois cents roubles argent (1,200 francs) le droit d'exemption. Ceux du district de Kolsk, département d'Arkangel, cent

ans. — C'est l'épée de Damoclès toujours suspendue sur la famille. Quand paraît l'oukase qui ordonne le recrutement, le seigneur, averti secrètement par l'autorité locale, fait mettre aux fers deux ou trois fois autant d'hommes que l'État lui en demande, car les commissions d'examen sont très-sévères, surtout si on ne se montre pas généreux envers le *covictnik* (conseiller), le délégué militaire et le médecin chargé de la révision.

Le paysan russe est agriculteur par habitude, commerçant et industriel par goût; par conséquent antipathique à la profession des armes. La force seule qui le maintient serf le fait soldat. A l'approche des recruteurs, il fuit dans les forêts. L'un se coupe les doigts, l'autre les pieds; celui-ci se crève les yeux. C'est pour la commune entière le temps de la désolation, le jour des angoisses. Les familles assiégent de leurs plaintes les membres de la commission d'examen; et cette épouvante, qui se renouvelle à chaque recrutement, — tous les deux ans en Russie et tous les ans en Pologne, la Pologne ayant double part dans toutes les misères, — cette épouvante, dis-je, dure parfois un mois, six semaines, — un siècle de frissons [1] !

cinquante seulement. Pourquoi ce dernier privilége? C'est ce qu'il serait fort difficile de déterminer, car il existe sur cette inique matière quarante-sept oukases dans le Code. Les marchands inscrits dans l'une des trois guildes, les voituriers chargés de transports commerciaux, les bourgeois des villes investis de fonctions municipales, etc., sont exempts du recrutement.

[1] La commune est tenue d'habiller de pied en cap les hommes-

Un grand nombre de recrues meurent de chagrin ou d'effroi avant d'atteindre le quartier général. Dans la plupart des cas, c'est chargé de chaînes que le serf quitte le sol natal. Lors de son arrivée au corps, on lui rase les cheveux et la barbe. Une discipline brutale, féroce, s'empare de lui. Marches forcées, fatigues accablantes, privations inouïes, — à la moindre hésitation, à la faute la plus légère, — le bâton, les verges. Beaucoup succombent à ce régime écrasant. L'armée, pour faire un soldat, dévore en moyenne trois hommes, mais ceux qui survivent sont des natures à l'épreuve, *krepki*, les forts, les durs.

Si une parfaite machine constituait le bon soldat, le Russe n'aurait sans doute pas d'égal. Sa valeur est si docile, qu'il craint le canon de l'ennemi beaucoup moins que la canne de son officier. Sa férocité ressemble à sa bravoure. C'est un contre-sens de l'obéissance passive. Il tue parce qu'on lui ordonne de tuer, mais il n'aime pas le sang. Rien n'est plus doux que le Slave. Le Turc, son vieil ennemi, l'appelle *colombe*. — Au combat de Rosec, Souwaroff criait à ses soldats :

« Camarades, *Matouszka* (*la bonne mère*) — cela s'appliquait à Catherine II — m'a ordonné de massacrer tous les Polonais, massacrons-les. »

Un écrivain, comparant le Russe et le Français sur le champ de bataille, fait cette remarque :

qu'elle livre à l'État, et elle en demeure responsable en cas d'évasion, même après que l'autorité militaire s'en est régulièrement saisie.

« Le Russe enfonce son schako jusqu'aux yeux, et avance sans regarder ; le Français avance et regarde. »

Les innombrables régiments qui chaque jour défilent à Pétersbourg, sous les yeux du tzar, avant de se rendre sur le Danube ou en Crimée, révèlent par leur attitude morne, silencieuse, presque sinistre, les sombres préoccupations dont les âmes sont remplies. Dans les dernières affaires dont la Valachie a été le théâtre, la démoralisation était telle, qu'il fallut recourir à des arguments corporels. A Silistrie, c'est à l'aide du bâton et du pope, qu'on put lancer les bataillons russes contre les retranchements victorieusement défendus par Mussa-Pacha. Chaque assaut fut précédé par les prédications fougueuses des moines et par des communions générales[1]. « *Vous allez à la victoire !* » disait le général Gortschakoff à un colonel de grenadiers en lui montrant le bastion qu'il fallait prendre. — « *Nous allons à la mort !* » répondit le colonel.

Il y alla et fut tué.

Ainsi ils sont tous ! Ni élan ni espoir ! — Obéissance passive et morne résignation. — Les actes d'héroïsme que l'amour de la gloire inspire aux nations européennes sont presque inconnus dans l'armée russe, — ar-

[1] En général, les bulletins n'apprennent pas grand' chose ; en Russie ils n'apprennent rien du tout. Souwaroff ordonnait au rédacteur de ses opérations sur le Danube d'ajouter un zéro au chiffre des Turcs qu'il venait de tuer ou de noyer dans le fleuve, en disant : « *Quelle nécessité de ménager ces coquins-là?* »

mée trop vantée. Redoutable sur son territoire, où la nature et le climat lui sont de tout-puissants auxiliaires, elle n'est à craindre au dehors que par le nombre de ses bataillons. Sa sauvage impassibilité est une qualité négative dont les résultats sont parfois favorables, jamais décisifs, souvent funestes. On tue le soldat moscovite, on l'abat ensuite, et l'on passe outre, comme à l'Alma. Ses victoires contre les Européens sont encore à naître. Pendant une lutte de quinze ans avec Napoléon, il n'a pas eu en propre l'honneur d'un seul grand succès militaire. Napoléon l'a vaincu sur tous les champs de bataille, et l'a poursuivi l'épée dans les reins jusqu'au centre de l'empire. Les Russes sont très-fiers de 1812; ils invoquent cette date à tout propos et en tirent en leur faveur une induction d'invincibilité, comme si ce prodige de l'anéantissement de la meilleure armée que le monde ait vue depuis celle de César, était dû à l'habileté de leurs généraux et à la bravoure de leurs soldats, et non aux éléments conjurés et à la fière confiance d'un héros abusé par sa fortune [1].

Napoléon l'a reconnu lui-même : « *Si j'avais eu un général en face de moi, pas un soldat français n'aurait*

[1] Napoléon se laissa tromper par les avances perfides des généraux slaves, comme Crassus par celles des généraux parthes. Il attendit la paix à Moscou, comme Crassus l'avait attendue à Carrhes. Koutousoff fut pour lui un autre Surena. Crassus et Napoléon durent leur ruine à la même cause; un sentiment trop haut de la supériorité de leurs armes et l'impossibilité de sortir du pays où ils s'étaient engagés.

repassé le Niémen ; nous aurions tous dormi du même sommeil, sous la même neige. »

Après dix-sept ans employés à vaporiser sa haine, à étouffer son cœur, sa pensée, ses facultés, ses instincts, à se réduire à l'état de machine, le soldat est rendu à lui-même. On le libère, on le chasse, — jusqu'à ce qu'on le reprenne pourtant, car on peut toujours le reprendre. Les oiseaux ont leur nid : ils trouvent ici ou là leur grain de mil ; le soldat libéré n'en a pas ; il est sans ressources sous le ciel. En quittant le service, il est devenu libre, et, par là, indépendant de son ancien seigneur. Son éducation militaire l'a rendu impropre à tout travail. D'ailleurs la libération, nous venons de le dire, ne le livre à lui-même qu'éventuellement. Aussi l'amertume et le désespoir remplissent-ils le cœur de ces hommes.

La loi de la libération, après dix-sept années de service dans la ligne, et quinze années de service dans la garde, les grenadiers et l'artillerie, appartient à l'initiative de l'empereur. Dans les premiers temps de son règne, ce prince parut comprendre que l'existence du servage était, pour un peuple qui aspire à prendre rang parmi les nations civilisées, un stigmate honteux de barbarie. Alexandre, à son avénement, l'avait hautement flétrie. « *Je n'ai pas besoin, avait-il dit, de m'étendre sur l'avilissement et le malheur d'un état pareil.* » Nicolas accepta la théorie, et, pressé par le temps, sembla vouloir en ten- l'application. Mais ces essais, mal conçus et mal con-

duits, dont le comte Kisseleff, ministre des domaines, avait été le promoteur, après avoir eu toutefois la prudence de vendre les serfs de ses propriétés, échouèrent devant la résistance intéressée des seigneurs : un oukase impérial avait autorisé les serfs à se racheter moyennant une somme fixe. Un autre oukase déclara que ce rachat ne pourrait s'effectuer que *du consentement des propriétaires*. C'était décréter dans le vide ; car le droit de rachat ainsi limité était consacré par la coutume et en pleine vigueur.

Il est impossible de toucher au bien sans en faire. Ces tâtonnements mêmes portèrent leurs fruits. La condition des serfs de la couronne en fut améliorée. On les rendit usufruitiers héréditaires de leur chaumière et de leurs champs, et, par un singulier abus de mots, on les déclara hommes libres (*odnodwortzi*), — fiction pure, mais précédent grave, gros d'une réforme pacifique — ou d'une révolution sanglante.

L'émancipation est surtout une question financière, et c'est ce qui rend sa solution si délicate. Le serf n'est pas un homme, mais une chose, une valeur qu'on cède, qu'on vend, qu'on engage, et sur laquelle on emprunte. Or cette valeur tient exclusivement au fait du servage. Si on le supprime, elle s'anéantit, et la propriété privée reçoit une rude atteinte. Insurmontable pour un esprit vulgaire, cet obstacle le serait-il pour un homme de génie, ou seulement de conviction et de bon sens ? Nous sommes convaincu du contraire. La prospérité qui résul-

terait presque instantanément de la libération par l'augmentation dans la somme du travail général formerait une large compensation aux sacrifices que le gouvernement devrait s'imposer pour prévenir la perturbation des intérêts privés. N'a-t-on pas dix fois plus à attendre, en effet, de l'homme libre, vraiment libre, de fait et de nom, ayant le triple stimulant de la nécessité, de la famille, de la possession, tous les horizons ouverts, tous les espoirs permis, tous les avenirs possibles, que du serf inerte qui, assuré de ne pas mourir de faim, s'endort sur le sillon, indifférent à un lendemain qui, pour lui, ressemble à la veille, qui ressemble à tous les jours?

Je ne parle que de la partie matérielle de l'affranchissement. Quant à la partie morale, il n'y a plus rien à en dire; la nation russe ne sera *quelque chose* que lorsque la classe serve, — c'est-à-dire plus des deux tiers de sa population, — aura cessé d'*être rien*.

Repoussé du côté des seigneurs, le tzar crut pouvoir atteindre le même but d'une manière détournée, à l'aide de cette mesure de la libération, qui, en ôtant plus d'hommes à la propriété par le recrutement, et à la glèbe par la libération, devait faciliter ou amener avec le temps une émancipation complète. Mais c'était remplacer un mal par un autre. La liberté, ainsi conquise, ne pouvait être considérée comme un bien pour ceux qui la recevaient, puisque après dix-sept ans d'un service pénible et d'une discipline implacable, elle ne leur laissait, en leur rendant la libre disposition d'eux-

mêmes, qu'une affreuse misère, la mendicité ou le brigandage.

Tout le monde comprend en Russie l'injustice et le danger de cette situation; mais personne n'ose dire la vérité au souverain, parce qu'il faudrait condamner tout le passé d'une mesure dont il a pris l'initiative, et qui a créé d'irréparables malheurs. Ces sortes de révélations, d'ailleurs, sentent trop la Sibérie pour que les lèvres ne leur servent pas de sépulcre.

En résumé, la libération a jeté sur le sol de l'empire près de deux millions d'hommes habitués au maniement des armes, et peu soucieux d'une vie qu'on leur a rendue impossible.

Péril immense, que la guerre actuelle a conjuré, — non détruit!

Dans toutes les émeutes de paysans, les soldats libérés ont joué le principal rôle.

On croirait, d'après ce qui précède, que la condition du soldat russe est la plus malheureuse destinée du globe; c'est une erreur. Celle du soldat polonais, incorporé dans les armées du tzar, est d'un degré plus haut sur l'échelle du malheur.

Sur six cent mille hommes de troupes, chiffre normal de l'armée russe en temps de paix, on compte un sixième de Polonais. Les provinces de Samogitie, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie, de l'Ukraine, de la Russie blanche, sont décimées par de continuels recrutements. Autrefois la noblesse était exempte du service militaire; un

oukase récent a aboli ce privilége. Les fils des meilleures familles polonaises portent aujourd'hui l'uniforme russe. La religion et la langue sont l'objet d'une terrible persécution. Un soldat du royaume de Pologne n'a pas le droit de prononcer un nom dans son idiome natal. On le contraint de fréquenter les églises orthodoxes et d'obéir aux ordres des popes qui prêchent une autre religion, un culte hostile, celui des convertisseurs et des maîtres. Les enfants des juifs polonais sont passibles du recrutement dès l'âge de six ans. Dès six ans on les arrache à leurs mères. Cela rappelle les ordonnances d'Hérode. Ces petits êtres ont, comme on l'a dit, la mort pour nourrice; leurs jeunes os jonchent toutes les routes.... Le juif! c'est lui qui accusera le tzar devant Dieu! Sous les Pharaons, il fut moins opprimé que sous Nicolas. (Voir la note D.)

Si de la position du soldat nous passons à celle de l'officier, nous trouvons, dans des conditions différentes, des maux semblables. L'officier est accablé par les exigences du service; car dans aucune armée la tâche n'est aussi laborieuse, surtout depuis le règne de Nicolas, qui a poussé la *soldatomanie* jusqu'au fanatisme. Les parades, les revues, les campements, les manœuvres, absorbent tous ses moments. Sans cesse exposé aux intempéries d'un climat épouvantable, épuisé par de longues marches, livré en pleine paix à toutes les fatigues de l'état de guerre, il ne trouve pas même dans la quotité de ses émoluments une compensation à cette existence pénible. Les officiers

qui manquent de patrimoine et de crédit meurent de faim.

« Il faut être colonel pour vivre, me disait, en 1852, un officier russe, neveu du général D... Le traitement attaché au grade serait loin, il est vrai, d'assurer au titulaire une existence convenable; mais il y supplée aux dépens du soldat. Le colonel gagne sur l'habit, sur le pain, sur la poudre, sur les balles surtout. Le soldat est hâve, débile; le colonel, gras et rose. Cela s'explique; l'un vit de l'autre. »

Et comme j'exprimais ma surprise de ce que le tzar souffrait de tels abus :

« L'empereur n'y peut rien; l'armée entière est constituée sur cette base. Quand les concussions deviennent trop criantes, c'est-à-dire quand il y a scandale, il sévit pour la forme; mais ces exemples sont rares et ne portent d'ailleurs que sur les grandes positions.

« Le pouvoir ne cherche pas un remède au mal. Il n'y en a pas; il le sait bien. Une réforme radicale peut seule guérir cette gangrène. Il récuse une solidarité accablante, voilà tout. La main qui frappe frappe haut pour être vue de loin. — C'est pour cela que le grade de colonel est notre point de mire à tous; car, pour nous autres officiers subalternes, il représente la cessation d'un état de gêne humiliant et le commencement du bien-être et des jouissances physiques, les seules que nous connaissions, les seules qui nous soient permises. »

LE PRÊTRE.

Si le prêtre libre est plus qu'un homme, le prêtre asservi, le prêtre instrument, est moins qu'un homme. Le catholicisme romain, tant qu'il conserva la pureté de la tradition évangélique, resta indépendant du pouvoir temporel. Les Pères de l'Église, qui furent aussi les pères de la civilisation, n'obéissaient qu'à un maître auquel les rois étaient soumis eux-mêmes; le sceptre ne dominait pas la croix, il la suivait. Le jour où ces conditions

s'altérèrent, où l'Église, oubliant les intérêts du ciel, s'enchaîna à l'État et se mêla au mouvement politique, elle perdit sa force et son ascendant moral. En Russie, l'asservissement de la religion a porté ses fruits, et rien ne saurait se comparer à la situation avilissante de ce clergé, qui s'intitule orthodoxe et prétend être le seul possesseur de la vérité évangélique depuis la séparation des deux Églises. (Voir la note E.) La fécondité de l'Église romaine et l'horrible stérilité de l'Église grecque résultent de ce double contraste historique. Pierre Ier, en donnant le tzar pour maître au culte gréco-russe, en a décrété la servitude, et, par la servitude, l'abjection.

Toutes les affaires ecclésiastiques sont régies par le saint-synode, qui, comme premier corps de la religion, ne relève que du tzar [1]. C'est réellement une institution de l'État, à l'aide de laquelle l'empereur gouverne despotiquement les églises de la communion orthodoxe. L'idée de conclave qu'on attache au synode, comme pouvoir indépendant, est fausse. Le procureur du tzar, parlant au nom du ministre des cultes, indique aux membres du synode les décisions qu'il convient de prendre, et ceux-ci exécutent littéralement des ordres à peine dissimulés sous la forme consultative. Le tzar, s'il n'est ni pape ni prêtre, s'il n'est pas revêtu du caractère ecclésiastique, s'il n'est

[1] Le nombre des membres du saint-synode est indéterminé. Deux archevêques et un archiprêtre siégent ordinairement dans ces assemblées, ainsi que le premier procureur, intermédiaire du synode auprès du souverain.

pas sacrificateur, n'en est pas moins de fait et de droit le chef unique et suprême de l'Église, comme il l'est de la Russie entière.

Il y a deux sortes de clergé en Russie : le noir et le blanc; l'ordre monastique et l'ordre ecclésiastique proprement dit; le moine et le prêtre.

L'ordre monastique, ou clergé noir, est gouverné par le métropolitain, les archevêques, évêques, archimandrites (abbés), prieurs, etc. Nul n'est apte à entrer dans les ordres sans la permission du synode. Le moine ne peut ni posséder, ni administrer des immeubles, ni faire le commerce, ni recevoir en dépôt l'argent des autres, bien qu'il lui soit permis de placer le sien dans les établissements de crédit public. (Voir la note F.) Il est exempt du recrutement, de la capitation, des peines corporelles et d'avoir la tête rasée. Le couvent ne s'en empare pas pour toujours. Il est libre de jeter le froc aux orties et de reprendre sa position antérieure; mais la voie du service civil lui demeure fermée, et il n'a pas le droit, pendant sept ans, de résider sur les lieux où il a été moine ni d'habiter les villes capitales de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Le gouvernement, qui cherche dans l'ordre religieux le point d'appui que l'administration a cessé depuis longtemps de lui offrir, encourage de toutes ses forces le développement de l'institution monacale. Ainsi se forme et s'entretient, sous son égide, une caste toujours grossissante de parasites vivant aux dépens d'autrui, et ne rachetant pas, comme ailleurs, la vie matérielle qu'elle

emprunte par la vie morale qu'elle communique. Il y a quelque chose de plus grossier, de plus fripon, de plus fanatique, de plus ivrogne, de plus dégradé que le mougik : c'est le moine.

Le clergé blanc se compose de prêtres, archiprêtres, archidiacres, diacres, etc. Il fait partie intégrante de l'administration de l'empire, et, sauf l'exercice du culte, il ne constitue en quelque sorte qu'un moyen de gouvernement. Ainsi l'article 560 du Code, tome XIV, lui prescrit de dénoncer les déserteurs et paysans appartenant à d'autres villages que le sien. La révélation du secret de la confession ne lui est pas absolument prescrite, mais, dit naïvement le chapitre VII, intitulé : *Délations* (§§ 1426-1427) : « le devoir du prêtre est de dénoncer les intentions criminelles contre la personne de l'empereur, parce qu'alors la confession est illégale. »

Le prêtre n'est pas astreint à la reproduction textuelle. Il lui suffit de déclarer que tel individu nourrit de mauvais sentiments contre l'empereur. Ce n'est que lorsque l'autorité est légalement saisie qu'il est appelé à témoigner contre l'accusé.

L'immoralité d'un pareil système, son danger et l'exorbitant pouvoir de haine qu'il met aux mains d'un clergé corrompu et capable de tout[1], sont faciles à comprendre. On tremble en pensant que cet homme, qui peut faire un

[1] Le vice de l'ivrognerie est poussé si loin parmi le clergé, que, dans certaines communes, les paroissiens sont obligés d'enfermer leurs prêtres le samedi, pour qu'ils soient en état de prêcher le dimanche.

si terrible usage de son ministère, n'a souvent, n'a le plus souvent pas le libre usage de ses facultés lorsqu'il entre au confessionnal.

Le haut clergé, les archevêques, évêques, archimandrites, se recrutent ordinairement parmi les fils de prêtres, élevés dans les séminaires et les académies théologiques, et qui, après s'être fait inscrire pour la forme dans un couvent, sont admis comme secrétaires dans la chancellerie des évêques. « La plupart d'entre eux, dit M. Haxthaüsen, ne voient dans cette condition que les moyens de parvenir aux honneurs et de satisfaire leur vanité et leur orgueil, ces deux fléaux des classes supérieures en Russie. »

En résumé, si le prêtre a de l'action sur le peuple, il ne le doit ni à son caractère, ni à ses mœurs, ni à sa science, ni à aucun genre de supériorité morale ou intellectuelle; il le doit à l'ignorance, d'où naît un fanatisme aussi étranger à la véritable piété, et plus honteuse pour l'espèce humaine que l'irréligion même. Il la doit aussi à l'influence qu'il exerce à titre d'agent direct du pouvoir, qui l'exploite, le caresse et le méprise, tout en lui montrant pour appât une curée de positions à occuper, quand l'église officielle sera devenue la seule église slave, et peut-être la seule église de la chrétienté; car, comme nous le dirons en parlant du slavisme, — l'Église gréco-russe n'est pas moins ambitieuse que le tzar, et, ainsi que lui, elle rêve, dans un avenir rapproché, la domination universelle.

Le pope n'est pas respecté comme individu, mais il est écouté comme prêtre; il est craint comme représentant intime de l'autorité; il peut fanatiser, contenir, — non civiliser. Tant que le clergé russe n'aura pas été purifié, renouvelé, émancipé, l'action du prêtre ne profitera qu'à la barbarie et au despotisme.

Chaque année, au vendredi saint, on anathématise, du haut des chaires russes, le faux Dmitri, Mazeppa, Pougatchef et Napoléon. Je demandai à un pope à quoi servaient ces anathèmes, lancés contre des hommes morts depuis longtemps, et pour la plupart oubliés.

« A rien, me répondit-il. Cela n'a plus de sens, mais cela durera jusqu'à ce que la volonté du maître ait effacé ces noms du rituel. »

LE CODE ET L'ADMINISTRATION.

Le Code russe a pour premier auteur le tzar Alexis Mikhaëlowitz, père de Pierre Ier. Il publia, en 1649, sous ce titre : *Sobornoïe oulojénié zakonn* (collection générale des lois), une compilation informe, à laquelle Pierre Ier ajouta quelques livres d'oukases. Catherine II afficha la prétention de compléter l'œuvre et de fixer la législation. Un programme pompeux fut rédigé avec le concours de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot. Ce morceau de

philosophie reçut les applaudissements de l'Europe. C'est tout ce que voulait l'illustre comédienne. La création fut enterrée à l'ombre du programme, et ressuscitée seulement sous le règne d'Alexandre, qui fit quelques efforts pour tirer la lumière du chaos d'une législation confuse. Une commission, présidée par le comte Spéranski, essaya de coordonner systématiquement les oukases, mais elle s'égara dans ce labyrinthe. Des commissions transformées en conseils et des conseils en commissions, des noms propres substitués à d'autres, des suppléments de traitement, et peut-être dix millions de frais ajoutés au budget des dépenses, telle fut, — suivant Schnitzler, — l'histoire de cette entreprise. Il était réservé à Nicolas de mettre la dernière main à cet inutile monument de la barbarie fardée. Dès son avénement, il reprit l'œuvre de son frère et l'acheva en partie. La première publication du *Svod* eut lieu en 1832. Elle se composait de quinze volumes in-4°, contenant huit codes ou livres : 1° Statuts organiques; 2° Règlements sur les prestations; 3° Règlements sur les finances; 4° Code des conditions; 5° Lois civiles; 6° Règlements d'économie publique; 7° Règlements de police intérieure; 8° Lois pénales.

Mais, comme les oukases se suivent toujours sans se ressembler, la commission législative met au jour chaque année deux tomes de supplément, pour expliquer les changements survenus dans l'intervalle. De 1842 à 1851, seize volumes de ce supplément ont été publiés. On conçoit les difficultés résultant d'un état de choses qui, pour

constater si une prescription du Code est obligatoire ou non, oblige à compulser, avec le livre qui la renferme, les seize tomes supplémentaires qui peuvent l'avoir modifiée ou abrogée.

La commission a fait paraître en 1846 un petit opuscule pour apprendre au monde, ou plutôt aux Russes, comment s'est accompli ce travail d'Hercule.

Le Code a décrété lui-même son impuissance. On lit dans le préambule : — « *L'autorité, dont toute justice émane, est seul juge inamovible : ses décisions seules sont définitives.* » Mais alors à quoi bon des lois? Pourquoi un code écrit s'il existe un code vivant, sans lequel l'autre n'a ni sens ni virtualité?

Le caprice, voilà le Code. Ce qui convient au tzar est légal, ce qui lui déplaît ne l'est pas. Son opinion fait le crime, et sa volonté le châtiment. S'il ordonne une enquête, celui sur qui elle porte est déjà condamné. Le tzar ne peut soupçonner à tort. L'arrêt est rendu avant le jugement, et le jugement se montre toujours conforme à l'arrêt. Si l'infaillibilité existe quelque part, ce n'est pas sous la tiare romaine, c'est sous le sceptre moscovite.

Le Code ne sert à rien, si ce n'est aux gens de rapine, qui pratiquent l'art impossible de l'interpréter. Spéranski, son laborieux compilateur, a reconnu lui-même que l'amalgame incohérent d'oukases contradictoires qui constituent les éléments de la législation russe ouvrent un champ sans limites à la chicane et à la fraude. La plupart des questions litigieuses de la vie civile n'étant

pas définies avec précision, chaque question soulevée, chaque intérêt débattu, nécessite des recherches interminables. Le bon vouloir des juges, stimulé par des arguments irrésistibles, se substitue alors aux lois absentes. Quelques roubles de plus ou de moins changent complétement la face d'une affaire. *Omnia venalia Romæ.*

Tels principes, telles conséquences. La législation n'est pas faite, l'administration est à faire. La bureaucratie est un des ulcères qui rongent la Russie. Dans ces régions, le droit n'a aucun sens si on l'invoque les mains vides. On le laisse se morfondre dans les antichambres, on l'use par des lenteurs calculées, on le paralyse par une invincible inertie, on le désespère par les *kroutchki*[1]. Employé et fripon, — employé à tous les degrés et fripon à tous les degrés, — sont termes synonymes. Ainsi s'expliquent les revenus énormes que les gros bonnets de l'administration tirent de fonctions fort médiocrement rétribuées par l'État. (Voir la note G.) « *Ils me voleraient mes vaisseaux, s'ils savaient où les mettre* », disait Alexandre. Au combat naval de Tchesmé (juillet 1770), l'*Orloff* fut incendié par les Turcs. Comme ce navire portait le nom du favori de l'impératrice, on n'osa pas mentionner sa destruction dans le rapport officiel. L'*Orloff* continua

[1] On désigne ainsi les piéges tendus par les employés à tous ceux qui ne connaissent pas le dédale des lois russes, que personne ne connaît, pas même les hommes appelés à la profession publique de cette science.

de figurer sur les contrôles de la marine, avec son équipage, ses canons, etc. Des sommes énormes furent successivement employées à des réparations fictives, et ce vaisseau, que le gouvernement croyait, il y a dix ans à peine, posséder sous ses yeux, dans le port même de Cronstadt, n'existait plus depuis soixante-dix ans.

Les petites positions glanent derrière les grandes. Le tchinovnick, malgré la modicité de son traitement, vit grassement en ville et possède l'été son petit cottage à la campagne.

« Que l'empereur me donne un serin à nourrir, disait l'un de ces employés, et avec ce serin, je nourrirai toute ma famille. »

C'est l'administration et la magistrature qui pervertissent le peuple. En voyant le bureaucrate et le juge, tous les représentants de l'autorité, vendre la justice au plus offrant, comment le peuple conserverait-il intacte la notion du droit? Il ne faut pas demander l'impossible. La nation russe n'est pas responsable de ses vices. Avec ses qualités propres, ses habitudes hospitalières, ses tendances affectives, ses goûts simples, ses besoins de foi, son amour de la famille, de la commune, de l'homme, on pourrait tirer grand parti de cette nation. Le pouvoir ne l'a pas voulu. Il n'a cherché ni à développer les bons instincts qu'elle possède, ni à lui inspirer ceux qui lui manquent. Il n'a pesé sur elle que pour la corrompre. Le succès de cette politique matérialiste a été complet. Toutes les impuretés de l'Occident se retrouvent chez le

Russe à un degré plus avancé ; toutes les corruptions de la vieillesse, il les a en sortant des langes de l'enfance. Le mot de Voltaire n'a pas cessé d'être juste : — « *Pourri avant d'être mûr*. »

Enorgueillis par la peur en partie factice, en partie réelle, qu'ils inspirent à l'Europe, les Russes se sont fait, par mépris pour les autres nations, un dieu à eux, qu'ils invoquent à tout propos, le *dieu russe*. Ce dieu les a pourtant assez mal partagés ; — des steppes sans fin, des plaines glacées, des solitudes sans poésie et sans mystère, d'éternelles forêts de sapins et de bouleaux, des villes mornes, ensevelies dans ces espaces, et neuf mois sur douze de frimas horribles, — tel est leur lot dans la répartition de l'air, de la terre et du soleil.

Un poëte slave a défini ce dieu, — le dieu des frimas et des chasse-neiges, des routes à rendre l'âme [1], des au-

[1] « Je ne vous parlerai pas, écrit un voyageur, un Russe, — dans une lettre que nous avons sous les yeux, — des pentes glacées que le sabot ne mord plus, et sur lesquelles on est entraîné avec une rapidité vertigineuse, — ni des rivières encore mal prises, dont la glace cède et ploie sous le poids de l'équipage. Ceci n'est qu'un danger, et c'est moins pénible que l'horrible monotonie de ces espaces sans fin, où l'on se traîne lentement, tantôt sur patins, tantôt sur roues ; là empêché par le manque de neige, ici par son abondance, avec dix-huit heures de nuit sur les vingt-quatre, dans l'impossibilité d'abréger, même par la lecture, l'éternelle durée des heures, cahoté, moulu sur des routes impossibles, comme on n'en trouve que chez nous. — C'est l'un de ces supplices dont Dante, s'il l'eût connu, n'aurait pas manqué d'enrichir son Enfer. »

berges sans lits, — des affamés et des grelottants, des aventuriers et des pauvres de toute espèce, — de tous ceux qui ont sainte Anne au cou [1], — des laquais sans bottes, des maîtres servant comme des laquais, le dieu de grâce pour les sots, de rigueur pour les gens d'esprit et de tout ce qui est hors de propos.

On n'a rien à ajouter à cette peinture locale, dont la triste réalité a saisi l'âme russe elle-même.

L'insurrection de 1825 a prouvé que, dès cette époque, — il y aura tout à l'heure trente ans de cela, — des esprits généreux, et en grand nombre, se préoccupaient du besoin des réformes et dévouaient leur vie à cette tâche. Les Pestel, les Ryléief, les Bestoujef, voulaient refaire la justice, refaire l'administration, refaire le pouvoir, refaire la moralité publique. Nicolas Bestoujef, conduit devant le tzar, à deux pas du bourreau et de la potence, osa tracer ce hardi plan civilisateur dont Pestel avait rédigé le code. Le tzar, saisi d'étonnement, presque d'admiration, lui offrit le pardon en échange de sa fidélité. « *Laissez à la justice son libre cours*, répondit Bestoujef, *et ne faites plus dépendre le sort de vos sujets de vos caprices ou de vos impressions du moment.* » La plupart des chefs de l'insurrection furent pendus, quelques-uns deux fois, par la maladresse du bourreau. Le

[1] On dit en Russie que sainte Anne est une prostituée, parce qu'elle se jette au cou de tout le monde; allusion à l'abus que le pouvoir fait de cet ordre en faveur surtout du tchinovnik, l'homme le plus détesté de l'empire.

poëte Ryléief fut du nombre. « *Maudit pays*, s'écria-t-il, *où l'on ne sait ni juger, ni conspirer, ni pendre!* » Les autres furent jetés au Minotaure de la Sibérie, qui acheva de les dévorer. Un jour viendra cependant, — et ce jour est proche, — où, à la place même où furent dressées ces potences, on élèvera des statues aux hommes de cœur, de talent et de courage qui se mirent à la tête de ce mouvement rénovateur, la première manifestation armée de la conscience russe. Ce n'est pas en vain qu'on combat pour une idée juste, ce n'est pas en vain qu'on donne sa vie pour la vérité. Tel tombe ignoré ou flétri, dont la mémoire se relève bénie et illustre. Vertu, tu n'es pas qu'un nom, et Brutus eut tort de te nier en se tuant!

En attendant les prochains réformateurs et les nouveaux apôtres, le peuple russe croupit dans son marais, étouffe dans sa corruption.

Dans les transactions du commerce et de l'industrie, le pot-de-vin est le point de départ et le couronnement de toutes les transactions. Le marchand, le négociant, l'homme d'affaires, le gentillâtre qui a une fortune à faire, déploient dans la fraude d'inconcevables ressources d'imagination. Un écrivain de la petite Russie, Gogol, dans un beau livre dont nous parlerons plus loin « *les Ames mortes*, » a donné des détails horribles sur cette tendance caractéristique de sa race.

Une plaisanterie populaire, citée par Haxthaüsen, rapporte que Dieu, après avoir créé la terre, pensa à la peupler. Il forma, à cet effet, un assemblage des différentes

nations, et leur attribua à chacune une partie du globe terrestre. Le Russe obtint aussi, pour sa part, des biens et de la terre en abondance. Cette répartition terminée, le bon Dieu demanda à ses peuples s'ils étaient contents. Tous répondirent : — *Oui*, hormis le Russe, qui, ôtant son bonnet et s'approchant du Créateur, lui dit : — *A na vodkoutschtojé?* (et le pourboire, monsieur?)

En Russie, le vol ne déshonore pas, pourvu qu'il produise le bien-être. Le cynisme habile est l'objet de tous les respects. On le cite en exemple; on aspire à l'imiter. C'est la mesure de l'intelligence. A la vérité, ces idées ne sont pas absolument slaves; elles appartiennent aussi à nos sociétés vieillies; mais la Russie seule a ce privilége de les voir professer hautement, et se convertir chez elle en dogme.

Un receveur de province était venu à Pétersbourg pour y effectuer des recouvrements. Il prit un traîneau, se rendit à la caisse impériale, toucha la somme et la déposa au fond de la voiture. Il avait des connaissances en ville; il fit des visites, profita largement de l'hospitalité de ses hôtes, perdit graduellement la raison sous l'influence de libations copieuses, et, en payant l'isvotchik (cocher), oublia dans le traîneau son argent. La mémoire lui revint le lendemain. Il courut à la police ; on se mit à la recherche du cocher, qui, profitant du dégel, avait quitté le traîneau pour le droschki. On parvint néanmoins à le découvrir. La voiture fut visitée et les sacs retrouvés intacts. Le receveur retourna en province avec son ar-

gent, et l'isvotchik se pendit dans sa remise. Il s'était fait ce beau raisonnement : « *Dieu me mettait la fortune entre les mains et je n'ai pas su en profiter ; je ne mérite donc pas de vivre.* »

Toute la morale du peuple russe se résume par ce fait d'un homme qui se pend, de regret d'avoir manqué l'occasion d'en voler un autre.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

La corruption engendre la corruption, et c'est ainsi que les générations se succèdent dans ce triste pays, apportant au berceau et emportant dans la tombe la lèpre originelle. Le tzar Pierre a créé la force politique; il a fait des esclaves. Il reste à créer la force morale, à faire des hommes. Pierre Ier, Pierre III, Catherine II, Paul Ier, Alexandre, Nicolas, n'ont songé qu'à continuer et à exagérer l'œuvre de Pierre. Ils ont tout donné à la centrali-

sation gouvernementale, rien à l'intelligence, et, par elle, aux mœurs publiques. Nous avons vu passer des tyrans, *plus ou moins recouverts du cuir velu que l'on trouve toujours sous la veste russe*, suivant un mot de Duclos, reproduit par Napoléon ; mais nous n'avons vu à l'œuvre ni un réformateur, ni un législateur. L'ignorance ! la sainte ignorance, tel a été le mot d'ordre de tous ces meneurs d'empire.

Catherine, — cette impératrice qui philosophait avec Voltaire, et faisait serfs, pour les donner à ses amants, les cultivateurs libres de la petite Russie, — trahissait le secret de l'État, lorsqu'en réponse à une lettre du gouverneur de Moscou, qui se plaignait de l'insuccès des écoles nouvellement ouvertes, elle écrivait :

« Vous vous plaignez de ce que les Russes ne cherchent point à s'instruire. Ce n'est pas pour eux que j'institue des écoles ; c'est pour l'Europe, où il faut conserver notre rang dans l'opinion. Du jour où nos paysans auraient le désir de s'instruire, ni vous ni moi ne resterions à nos places. »

Les successeurs de Catherine n'ont pas répudié cette tradition. S'ils ont paru de temps en temps porter leur sollicitude sur l'éducation publique, ils ne l'ont fait que pour la forme, pour l'opinion, pour l'Europe. En réalité, ils s'appliquaient à maintenir les *études* à l'humble niveau d'un ordre de choses dont l'obscurantisme est la clef de voûte. Cette tendance domine tout le mouvement de l'éducation en Russie.

On comptait, en 1852, dans la Russie proprement dite : 2,265 instituts, 122,768 élèves, 6,911 professeurs et employés.

Dans le royaume de Pologne : 1,510 instituts, 80,394 élèves.

Au Caucase : 49 instituts, 3,781 élèves, 246 professeurs.

Sous la direction du clergé russe : 2 séminaires, 7 écoles, 10 externats, 1,204 élèves, 65 professeurs.

11 écoles mahométanes, 586 élèves.

Dans les établissements militaires : écoles de cadets, d'artillerie, du génie, 8,340 élèves, 850 professeurs.

Dans les écoles de marine : 4,063 élèves, 327 professeurs.

De géomètres : 607 élèves, 97 professeurs.

Écoles des mines, du commerce : 9,740 élèves, 433 professeurs.

Ponts et chaussées : 437 élèves, 85 professeurs.

Forêts, 1,628 élèves, 91 professeurs.

Jardinage : 58 élèves, 6 professeurs.

Dans les villages du gouvernement : 2,795 écoles, 164,762 élèves, 2,883 professeurs.

Voilà pour les chiffres. Quant aux études, comparées à celles des lycées d'Europe, elles sont d'une faiblesse extrême. L'établissement modèle, — l'Université de Pétersbourg, — que l'Université suspecte et disgraciée de Moscou, vers laquelle se porte aujourd'hui le courant intellectuel, ne tardera pas sans doute à égaler, — l'Université de Pétersbourg comprend trois facultés : — la

philosophie, la jurisprudence, les sciences mathématiques et naturelles; — mais on n'y enseigne en réalité, de ces sciences, que les éléments. Tout ce qui pourrait ennoblir l'esprit de l'élève et élargir le cercle de ses idées est soigneusement exclu du programme. Des bulles de savon plus ou moins brillantes, mais qui s'évanouissent au moindre contact, représentent l'éducation universitaire. Le ministre de l'instruction publique, M. Ouvaroff, a fait de louables efforts pour améliorer cette situation; mais que peuvent les tendances d'un homme bien intentionné contre l'inflexible logique du système? Le gouvernement russe est basé sur l'illusion, et c'est par la raison que l'illusion doit être détruite. Tout ce qui peut servir à développer la raison lui est donc fatalement hostile; et, comme il n'a d'autre préoccupation que de fortifier son propre principe, on peut affirmer que l'instruction publique en Russie ne sera mise au niveau de celle des autres États, et en harmonie avec l'esprit du siècle, que lorsque la forme gouvernementale aura été renouvelée dans cet empire.

Les écoles militaires furent de tout temps, de la part du pouvoir, l'objet d'une sollicitude spéciale qu'expliquent les prédilections des tzars pour l'armée. Mais comme tout se tient dans l'enseignement d'un peuple, les instituts militaires se sont naturellement ressentis de la faiblesse des instituts civils. En Russie, il ne peut y avoir que des officiers d'*inspiration*, comme Souworoff, ou d'*expérience pratique*, comme Paskéwitch. Les capacités formées par

l'école seule n'existent pas. Tous les généraux qui se sont distingués par leurs connaissances militaires étaient des étrangers, notamment des Allemands de la Baltique, — pépinière où les tzars recrutent depuis des siècles leurs meilleurs généraux et leurs plus habiles diplomates.

Un fait digne de remarque, c'est que les études sont, relativement, beaucoup moins fortes dans les écoles d'hommes que dans les instituts de femmes. Il n'est pas de pays où l'on donne tant à l'éducation des unes, si peu à l'éducation des autres. Il en résulte pour les femmes, dans la vie privée comme dans la vie sociale, un incontestable ascendant.

Les dames russes sont loin de l'époque où le dialogue suivant pouvait s'établir entre une femme moscovite et son mari allemand :

— Mon cher époux, pourquoi ne m'aimez-vous pas?

— Mais je t'aime passionnément.

— Cependant je n'ai point encore reçu de preuves de cet amour.

— Quelles preuves te faut-il?

— Vous ne m'avez jamais battue[1].

L'autorité, de nos jours, est échue aux femmes russes par la voie qui l'assure dans le commerce intime, la supériorité intellectuelle. Si elles ne gouvernent pas, c'est que l'exercice du pouvoir répugne à leur nature nonchalante; mais elles règnent sans conteste dans le salon du

[1] Quaterly Review. *Revue britannique.*

noble, dans le comptoir du marchand, dans l'isba du mougik. La chevalerie n'a pas créé à la femme, dans l'Occident, un empire aussi incontesté que la barbarie le lui a fait en Russie.

Au fond, cette direction imprimée à l'éducation publique est d'une stricte logique. La femme peut être impunément tout dans la famille, du moment qu'elle n'est rien dans l'État, du moment qu'elle n'est pas même une âme, ce que le recensement établit d'une manière peu courtoise mais fort claire, en la retranchant tout simplement de l'espèce humaine [1].

Ce qui importe à l'État, c'est que l'enseignement ne forme pas d'autres caractères que ceux qui lui conviennent, qu'il ne fasse pas de raisonneurs, *de ces hommes maigres et pâles* craints de César; que, par un développement intempestif de l'intelligence, il n'éveille pas les notions dangereuses du droit naturel; qu'en un mot il n'affecte pas l'idée providentielle qui s'attache à l'autocratie, et sans laquelle son principe ne pourrait subsister un seul jour. Tel est le problème que l'État se pose sans cesse, et que son système d'éducation, — il faut le reconnaître, — résout complétement.

Mais il est une force supérieure aux misérables calculs des hommes! Le temps marche et l'idée avec lui. La li-

[1] Les relevés de la population ne mentionnent pas les femmes. On dit de telle commune qu'elle contient tant d'âmes, c'est-à-dire tant d'hommes. Les femmes passent par-dessus le marché.

berté, tantôt acclamée, tantôt reniée, mais toujours vivante, poursuit sa route, transformant ou brisant sur son passage tout ce qui fait obstacle à l'accomplissement de ses destinées. Déjà elle a franchi la frontière; elle s'est introduite dans la littérature sous la forme de la satire, dans la politique sous le manteau du slavisme. Elle est au cœur de l'empire. Combien de temps mettra-t-elle pour s'emparer du corps entier? Il n'y a plus d'autre question aujourd'hui. (Voir la note H.)

LA PENSÉE ET L'AUTORITÉ.

POUCHKINE ET L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Les tzars ont traité la pensée comme ils traitent toutes les forces de leur empire, — en esclave. Ils l'ont menacée, muselée, opprimée, déportée, emprisonnée, achetée, et en sont venus jusqu'à la tolérer, faute de pouvoir la détruire. On suivra ce mouvement ascensionnel de la pensée russe dans les exemples que nous allons citer, et qui appartiennent à ces diverses phases de son histoire; on peut nier l'idée, on peut l'amener aussi à se nier elle-même, cela s'est vu et se verra tant qu'il y aura des

hommes, c'est-à-dire des âmes défaillantes, mais elle n'en existe pas moins, elle n'en suit pas moins dans l'ombre sa marche nécessairement victorieuse.

Des plumes françaises ont fait l'éloge d'Alexandre c'était *relativement* un prince doux et humain ; on lui prêta même des tendances libérales pendant la première partie de sa vie. Voici pourtant de quelle manière il réprimait dans ses États les écarts ou plutôt les franchises de la pensée.

Pouchkine, à peine entré dans le monde littéraire, publia une ode où se révélaient d'admirables instincts poétiques, mais qui se rattachait par quelques côtés à la politique. Peu de jours après, il reçut l'ordre de se rendre chez le gouverneur général de Pétersbourg, Miloradowitch [1].

Jamais homme n'aborda sans émotion ce centre mystérieux auquel viennent aboutir avec les quarante-deux siéges et les nombreux quartals de la ville les ramifications éparses et insaisissables d'une police qui a élevé à un point qu'il n'est plus donné de dépasser l'immoralité de l'espionnage, le zèle de l'obéissance et la brutalité silencieuse de la répression.

[1] Le général Miloradowitch s'était illustré par ses prouesses durant les guerres de l'Empire. C'était un officier d'une extrême bravoure ; on l'avait surnommé le *Murat russe.* — Du reste, sans connaissances militaires ni talents administratifs. Il fut tué pendant l'insurrection de 1825. Kakoski lui tira à bout portant un coup de pistolet. Le dernier regret qu'il exprima fut de mourir d'une balle russe.

Le cœur du poëte battait fort quand il pénétra chez le gouverneur ; mais l'air souriant de ce dernier le rassura.

— Vous êtes bien M. Alexandre Pouchkine? lui demanda Miloradowitch.

Le poëte s'inclina.

— Et cette pièce vous est connue?

Même signe affirmatif.

— Vous vous en reconnaissez l'auteur?

— Oui, Excellence.

— Très-bien. Ces vers ont du nerf, de l'éclat ; ils contiennent plus qu'une promesse. Vous avez du talent, monsieur Pouchkine, et ne devez point en rester là. Chantez les bouleaux pleureurs et les mélèzes embaumés des îles, nos nuits transparentes, qui rivalisent avec le soleil ; les clairs de lune sur les hauts clochers d'Isaac, les flots bleus de la Baltique, les effets de neige dans les steppes, les mœurs patriarcales des isba, l'immortelle gloire des armées russes ; ce sont là des motifs féconds, inépuisables pour votre muse. Quant à la politique, sachez, jeune homme, qu'elle ne regarde pas les poëtes, que le pouvoir est la source de toute perfection. Sa Majesté a lu vos vers. Elle pouvait, dans sa justice, vous traiter en criminel d'État, elle ne l'a pas voulu; vous en serez quitte pour une légère correction.

— Une correction ! répéta le poëte consterné.

— Oh! moins que rien, dit le gouverneur, une pénitence de jeune fille : trente coups de verges.

— Mais la honte!

— Jeune homme, reprit sévèrement Miloradowitch, il ne peut y avoir de honte à se soumettre aux ordres de l'empereur.

Et, prenant le bras du poëte, il le mena vers une porte pratiquée au fond de son cabinet.

— Entrez, lui dit-il, et tranquillisez-vous; ce sera l'affaire d'un instant.

Pouchkine pénétra dans une salle basse, étroite, à demi éclairée par une lucarne pratiquée au plafond. Un fauteuil à bascule occupait le centre de la salle; deux soldats, deux muets, deux brutes, se tenaient de chaque côté du fauteuil, roides, immobiles et armés de longues baguettes pliantes, qui, sans avoir l'effet prompt et meurtrier du knout, peuvent à la rigueur, au moyen d'une simple multiplication, tuer comme lui.

Un troisième individu, portant les insignes de caporal, semblait présider à l'opération.

Ce dernier posa la main sur l'épaule de Pouchkine, qui frissonna à ce contact. Sa redingote, son gilet, lui furent successivement enlevés, et l'exécuteur abaissa le pantalon jusqu'à la hauteur des bottes.

Mais Pouchkine, saisi d'une idée subite, repoussa vivement le caporal, releva son pantalon, et s'enfuit dans le bureau du bon ordre.

— Pardon, Excellence! s'écria Pouchkine; mais vous n'avez pas dit s'il était spécifié dans l'arrêt de Sa Majesté que l'exécution se ferait avec ou sans le pantalon.

— Qu'importe? dit le ministre.

— Cela peut vous être fort indifférent, mais cela m'importe beaucoup, à moi.

La question causa quelque embarras à Miloradowitch, car les instructions impériales n'avaient pas prévu le cas; mais la logique russe lui vint en aide.

— L'empereur, répondit-il, a ordonné de frapper fort et de faire mal; donc, c'est sans le pantalon.

Et il reconduisit une seconde fois, et toujours avec la même politesse, Pouchkine, plus mort que vif, jusqu'à la porte du cabinet. Puis, ayant jeté un regard mécontent sur les trois hommes, il se retira.

Les soldats comprirent l'expression de ce regard. Ils se ruèrent sur le poëte comme sur une proie; en un instant il fut déshabillé, assis et renversé par la bascule.

Le jeune poëte n'endura pas son supplice avec le calme d'un stoïcien; il ne se souvint en ce moment ni de la goutte de Posidonius ni des douze livres de Marc-Aurèle. Il pleurait à chaudes larmes et poussait des cris horribles. Les exécuteurs, courroucés de ses délicatesses, se montrèrent sans pitié.

Un Anglais, victime d'un acte arbitraire, disait à l'officier chargé de l'exécuter : « *Mon ami, que je vous plains d'être Russe !* »

POUCHKINE ET LE TZAR NICOLAS.

L'acte arbitraire dont il avait été victime se grava dans l'esprit de Pouchkine, et l'impression qu'elle y laissa exerça sur la direction de ses travaux une influence décisive. Il renonça complétement aux questions politiques et sociales, et en même temps à cette indépendance individuelle de l'esprit qui avait été le rêve de sa jeunesse. Il se condamna ainsi à un néant volontaire, et passa sa vie à lutter contre sa propre pensée. Plus d'une fois le

poëte fut tenté de rentrer dans ses voies normales; mais la force lui manqua toujours. Semblable à l'aigle dont on a coupé les ailes, il se résigna à voleter près de terre au lieu de planer sur les hautes cimes et les océans.

Cette chute profonde, dont ni les émotions effrénées du jeu, ni les sombres joies des orgies nocturnes, ne purent effacer le sentiment, remplit d'amertume sa courte carrière. (Voir la note I.)

« Il pleure, dit Mickiéwicz, parce que la jeunesse l'a trompé, parce qu'il a vu tous les rêves de ses beaux jours détruits, le rêve de l'amour, le rêve de la liberté, le rêve de la gloire; et il s'écrie enfin : « Je ne vois pas « de but devant moi. »

Pouchkine, après sa mésaventure, avait été relégué dans les provinces méridionales de l'empire. Ce fut là, dans les méditations de l'exil et les tristesses de la solitude, qu'il composa ses poésies lyriques : *Roustan et Ludmilla*, le *Prisonnier du Caucase*, *Baktchessarais-kaja Fontanna* (la *Fontaine de Baktcheh-saraï*), et prépara l'*Onéguine* et *Boris Godounoff*, ses chefs-d'œuvre.

Onéguine n'est pas un simple héros de roman ou de poëme, c'est un type, un homme doué de la puissance du mouvement, et qui ne peut marcher; doué d'entendement, et qui ne peut penser; doué des organes de l'articulation, et qui ne peut parler; un homme que la soif dévore et qui ne peut boire. C'est le Russe intellectuel, c'est Pouchkine. *Onéguine* explique le poëte dans sa vie et dans sa mort.

Le pêcheur d'Arkhangel, Lomonosoff, le Mirza tatar, Gabriel Derjavin, Joukowsky, reflet du romantisme allemand, comme Batiuchkow le fut du romantisme espagnol et italien, et Viazemski, du romantisme français, tous ces poëtes, — les deux premiers franchement nationaux, les trois autres complétement imitateurs, — avaient, par de brillants essais, qui ne furent pourtant que des tâtonnements heureux, préparé le travail de formation de la pensée russe. Pouchkine donna un corps à ces aspirations vagues ; il réunit dans un même foyer ces rayons épars, et de ce foyer jaillit la langue russe actuelle, l'une des belles langues de l'Europe. Il fit pour elle ce que Corneille avait fait pour la sienne, et marqua, en la résumant, une phase dans l'histoire du développement de la littérature nationale de son pays [1].

L'abnégation morale du poëte, son détachement du mouvement social, son dédain affecté des intérêts humanitaires, avaient porté leurs fruits. Il rentra en grâce en 1825, et fut nommé historiographe du tzar et gentilhomme de la chambre. Nicolas, par une dernière ironie, le chargea d'écrire l'histoire de Pierre Ier, de ce tzar

[1] La littérature russe en compte trois : la première, qui commence à l'introduction du christianisme et de la liturgie slave, sous le règne de Wladimir (988) et se prolonge jusqu'à Pierre Ier; la seconde, qui va de Pierre Ier jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; la troisième, résumée en Pouchkine.

(Voir l'*Ethnographie des peuples slaves*, par le savant professeur tchèke, P.-J. Schafarik.)

qui avait mutilé la pensée russe, dont lui, Pouchkine, s'était fait le restaurateur. Mais la mort ne permit pas à cette œuvre de s'accomplir. La balle de Danthès[1] épargna ce supplice à Pouchkine.

On a raconté de différentes manières et commenté diversement les causes de cet événement, sur lequel plane encore un voile de mystère. Nous sommes en mesure de donner ici, avec la version exacte, quelques détails complétement nouveaux.

Des précédents décisifs attestent que Pouchkine en fut le provocateur. Longtemps avant le duel, il avait déclaré à madame Élisa Hitroff, qui lui reprochait l'injure de ses soupçons contre sa femme, qu'il n'avait encore aucune preuve de sa trahison, mais qu'il ne pouvait supporter la pensée que son âme était déjà vacillante. Des dénonciations anonymes accélérèrent la catastrophe. Pouchkine reçut le même jour, par la poste, dix-huit lettres contenant des patentes de mari trompé. Ces lettres étaient signées par l'ex-grand veneur Narischkin, et contre-signées par le comte Zouboff, célèbres tous deux par leurs désastres matrimoniaux.

Toutes les ardeurs du sang arabe qu'il tenait de sa mère[2] s'enflammèrent à cette lecture. Il courut chez Danthès, et, lui montrant les lettres, exigea une répara-

[1] Officier aux gardes, fils adoptif du baron Hœchkeren, ministre de Hollande.

[2] Petite-fille du nègre Annibal, favori de Pierre Ier, et général, mort presque centenaire sous Catherine II.

tion. Celui-ci, pour toute réponse, lui demanda la main de mademoiselle Gantchareff, sœur aînée de madame Pouchkine. Le mariage se fit, mais de nouvelles dénonciations éveillèrent de nouveaux doutes. Pouchkine poussa la brutalité envers Danthès jusqu'à l'outrage et rendit une rencontre inévitable.

Le duel eut lieu dans un bois de bouleaux, à quelques werstes de Pétersbourg, derrière le village neuf (Novoï Drevnïa).

Danthès fit feu le premier. Pouchkine, quoique blessé mortellement, eut la force de se relever et de tirer à son tour. Danthès, atteint à l'épaule gauche, tomba. Pouchkine crut l'avoir tué. Il lui jeta son pistolet à la tête. « Je pensais, dit-il, que la mort de cet homme me ferait plus de plaisir. »

On le ramena en ville dans le traîneau de Danthès. Sur son lit de mort, il écrivit au tzar en lui recommandant sa famille. Nicolas lui dépêcha Joukowsky le poëte, pour l'engager à détruire ce que ses manuscrits pouvaient contenir de compromettant. Il lui fit remettre en même temps, par le docteur Arendt, le billet suivant, écrit de sa main, au crayon :

« Si la Providence a décidé que nous ne pourrions plus « nous revoir, je vous déclare *que je vous pardonne*, et, « si vous avez le désir de me témoigner de l'affection, « vous suivrez en mourant les préceptes de la religion « et d'un bon chrétien, comme moi j'aurai soin de votre « femme et de vos enfants. »

Ce qui signifiait, sous les réserves du langage officiel : « Vous détruirez tout ce que vous avez pu écrire, dans le secret et la liberté de l'intelligence, contre mon gouvernement et ma personne; vous jetterez au feu la vérité; vous éteindrez la lumière que vous avez faite, et, à ces conditions, je donnerai du pain à votre veuve, et à vos enfants. »

Pouchkine, sur lequel planait l'esprit de la mort, n'était plus maître du choix; il accepta le marché et livra sa pensée en otage.

Ce suprême effort accompli, il retomba sur sa couche en disant :

— C'est fini!

— Quoi? lui demanda une personne agenouillée au pied du lit.

— La vie! répondit-il.

C'était le 2 janvier 1838.

La maison du poëte n'avait pas cessé, pendant l'agonie, d'être entourée d'une foule immense. Les salons étaient encombrés; et, comme il se présentait sans cesse de nouveaux visiteurs, les domestiques déclarèrent qu'ils ne permettraient l'entrée qu'aux amis du moribond.

— Laissez-nous donc passer, dirent ces hommes; la Russie entière est l'amie de Pouchkine.

Le poëte logeait à deux pas du palais d'Hiver. « L'empereur, rapporte un écrivain russe, put, de ses fenêtres, contempler la foule; il en conçut de la jalousie, et confisqua au public les funérailles. On transporta furtive-

ment, par une nuit glaciale, le corps de Pouchkine, entouré de gendarmes, dans une autre église que celle de la paroisse. Là un prêtre lut hâtivement la messe des morts; un traîneau conduisit le corps du poëte dans un couvent du gouvernement de Pskow, où se trouvaient ses terres. Lorsque la foule trompée se porta à l'église, la neige avait déjà effacé toute trace du convoi. »

Nicolas accorda six mille roubles de pension à la veuve, et quinze cents roubles à chacun des enfants de Pouchkine. Il paya ses dettes, et se chargea de l'impression de ses œuvres complètes.

Œuvres incomplètes toutefois, malgré leur titre menteur, où le génie ne se révèle qu'à côté des défaillances du cœur. Pouchkine avait laissé son âme dans sa correspondance et ses manuscrits secrets; il la vendit sur son lit d'agonie, et n'emporta pas même la consolation, — la seule qui soutienne le penseur opprimé par les hommes et par les temps, — d'être vengé de sa vie par sa mort.

LERMONTOFF.

Un poëte aussi, un penseur sombre, qui n'accepta la société ni dans le fait, ni pour la forme, comme l'avait fait le chantre d'*Onéguine*, qui ne sacrifia aucune conviction au désir de la paix, resta lui-même jusqu'au bout, dur, atrabilaire, inflexible, et dont la courte vie fut une bataille perdue, l'auteur du *Héros de nos jours*, Lermontoff, plongé dans le marasme du dégoût, fut réveillé en sursaut par cette mort. Il osa parler d'expia-

tion, demander que justice fût faite des dénonciateurs, les vrais meurtriers de Pouchkine. « *Vengeance*, *empereur!* » s'écria-t-il. Au mot vengeance, le *gadusar* (grand juge), le *batiouschka* (petit père), répondit par le mot exil. Lermontoff fut déporté au Caucase. Il y mourut en 1841, frappé en duel, comme Pouchkine l'avait été. Triste refuge de ces têtes pensantes! Ils se jettent devant une balle pour en finir; ils donnent leur vie pour rien, parce qu'ils n'y attachent aucun prix et qu'en réalité elle ne vaut rien pour eux.

On creusa la fosse de Lermontoff dans la même terre qui venait de dévorer un autre proscrit, un condamné du 14 décembre, le prince Odoieffsky, terre qui en a dévoré et qui en dévorera bien d'autres : le Caucase! succursale de la Sibérie, — deux ossuaires!...

POLEVOÏ ET LE TÉLÉGRAPHE.

Polevoï est l'une des plus remarquables organisations que le mouvement de la pensée slave ait fait surgir. Sans éducation, sans études, sans antécédents, sans science d'aucune sorte, il s'improvisa, pour ainsi dire, écrivain, devinant ce qu'il ne savait pas, et pénétrant par droit d'intuition au fond des questions les plus difficiles. Polevoï fut le fondateur, en Russie, d'un genre ignoré : il créa la critique dans son sens esthétique, et lui donna

pour organe le *Télégraphe de Moscou*, que son talent rendit célèbre. Pendant dix ans il rédigea presque seul ce vaste recueil, sans qu'un signe de lassitude trahît l'immensité de la tâche. Polevoï ne manquait aucune occasion d'agiter les problèmes sociaux; mais il le faisait avec tant d'habileté, il enveloppait sa pensée d'un voile à la fois si épais et si transparent, que le pouvoir aux aguets ne pouvait ni la saisir ni la frapper. Un jour pourtant le publiciste oublia sa prudence, et il fut perdu. Un arrêt de proscription frappa le *Télégraphe* (1834), et Polevoï, pour échapper à des mesures plus rigoureuses, fut contraint de signer l'engagement de ne plus écrire d'article critique. Expulsé ainsi violemment de son domaine, dépossédé d'un journal qui constituait toute sa fortune, il dut s'ouvrir une nouvelle carrière. Il choisit celle du théâtre, séduit par l'ambition de combler la lacune que la mort récente de Kukolnike avait laissée dans l'art dramatique. Mais ce genre ne convenait ni aux allures de son talent ni à la pente de son esprit. Ses essais hâtifs furent peu goûtés. Sa destinée eut de tristes analogies avec celle de Pouchkine. Jetés tous deux hors de leurs voies, l'un passa sa vie à chanter comme l'oiseau chante, parce que sa nature est de chanter, et qu'il est rempli de doux sons. Pouvant être apôtre, il ne fut que poëte; il ne remplit dès lors que la moitié de la tâche, la moins féconde; il fit des hymnes à la puissance; il célébra en strophes mâles et éclatantes la gloire guerrière de sa patrie, mais il ne donna ni une pensée ni une larme aux

misères de sa race, aux douleurs des hommes de la glèbe. Il n'appela pas l'heure de la délivrance; il n'en hâta pas l'inévitable aurore. Il s'enveloppa d'indifférence, se cuirassa d'égoïsme, tâchant d'étouffer les accents de cette voix qui, montant de la géhenne serve, lui criait : « *Parle, puisque Dieu t'a donné la parole !* » — L'autre, victime aussi de la force, sans courage pour résister, sans courage pour servir, après avoir essayé l'un et l'autre inutilement, passa le reste d'une vie humiliée, attristée, ruinée, à gaspiller le plus beau talent en esquisses vulgaires, en ébauches informes; à rapetisser, à amoindrir sa large individualité.

TCHEDAËFF. — LA CRITIQUE ET L'HOPITAL.

Le *Télescope* remplaça le *Télégraphe*. L'existence de cette Revue fut aussi courte que glorieuse. Un publiciste vint un jour, qui osa dire ce que tout le monde pensait, et le *Télescope* osa imprimer tout ce que ce publiciste venait de dire. Dans un style froid, concis, austère, ému seulement par le mouvement rapide de la pensée, il fit l'histoire des souffrances de l'être encore innomé qui, placé entre la brute et l'homme, s'efforce d'arriver jusqu'à l'homme. Il

demanda pourquoi on lui avait fait le chemin si âpre; pourquoi, une fois la route parcourue, une fois l'être inerte remplacé par l'être pensant, il ne trouve plus devant lui qu'une atmosphère pétrifiée. La conclusion fut que la Russie n'avait point existé humainement, qu'elle était une lacune dans l'intelligence; que, livrée à la plus honteuse servitude, à la plus grossière ignorance, elle n'avait ni passé, ni présent, ni avenir. L'article fut dénoncé au tzar. Il méritait de l'être. Jamais vérité plus dure n'avait été plus durement exprimée. On supprima le *Télescope ;* on mit le censeur à la retraite; on exila à Ouste-Syssolsk le rédacteur en chef. Quant à Tchedaëff, son crime était de ceux que la répression ne saurait égaler. Le tzar songea d'abord à l'envoyer aux mines; mais, après réflexion, il trouva mieux. L'homme qui avait osé appeler néant la sainte Russie ne pouvait être qu'un fou. Tchedaëff fut traité comme tel. On lui appliqua la loi coutumière anglaise en matière de régicide. Il fut séquestré dans l'asile d'aliénés d'Aboukoff.

LES SATIRES DE LA COMTESSE ROSTOPCHINE.

On vient de voir l'idée flagellée en Pouchkine, exilée en Lermontoff, muselée en Polevoï, jetée à l'hôpital des fous avec Tchedaëff, terrorisée et suppliciée de toutes manières. On va la voir se relever sous les plumes de la comtesse Rostopchine et de Gogol, avec plus de hardiesse, non moins d'éclat, et cette puissance d'expansion que la persécution prête aux choses de l'esprit comme aux individualités elles-mêmes. Opprimer, c'est fortifier; mar-

tyriser, c'est grandir; le temps rend toujours en vitalité à la pensée ce que l'oppression lui ôte en indépendance.

La comtesse Rostopchine a fait, avec un succès presque égal, de la poésie et du roman. Toutefois la réelle base de sa célébrité consiste surtout dans ses satires, que distinguent l'élévation des sentiments, la richesse soutenue de la forme, et une audace d'expressions qu'on ne retrouve pas sans surprise sous ces latitudes pétrifiées.

Exilée à Moscou pour *crime de poésie*, madame Rostopchine reçut la visite du gouverneur général de cette ville, le comte Zakrewski. Tout en rendant hommage à ses talents, le gouverneur se permit quelques observations sur ses tendances et ses mœurs, ajoutant que l'exemple devait venir des classes élevées.

— C'est singulier, comte, répondit madame Rostopchine, mais il y a trente ans, dans cette même salle, mon père, qui était alors gouverneur de Moscou, comme vous l'êtes aujourd'hui, adressait à votre femme la même recommandation.

La comtesse Rostopchine, née Souchkoff, est belle-fille du fameux comte Théodore Rostopchine, dont le nom, sur la page d'histoire qu'il occupe, se colore des lueurs de l'incendie qu'il alluma contre nous. Le comte Rostopchine se démit de ses fonctions en 1814. Il habita longtemps Paris, publia en 1823 un ouvrage intitulé la

Vérité sur l'incendie de Moscou, et mourut en 1826. Il n'avait pas moins d'esprit que de patriotisme. Sous ce titre : « *Mes Mémoires*, » — livre qui n'a qu'un seul feuillet, et qui fut écrit en dix minutes, — il a laissé un morceau littéraire plein d'originalité et de verve. Le comte y résume sa vie en une seule phrase : « Ma vie a été un mélodrame à grand spectacle. J'ai joué, dit-il, les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, — les valets jamais ! »

Les pièces qu'on va lire sont inédites ; ce sont moins des traductions littérales que des imitations fidèles, dues à la plume élégante d'un de nos amis. Toutes deux sont dirigées contre le comte Zakrewski, que la comtesse Rostopchine n'a cessé de poursuivre de ses sarcasmes, et auquel elle a donné l'immortalité du ridicule.

Le comte Zakrewski a été ministre de l'intérieur après M. Lanskoï et avant M. Bloudoff. Il perdit, dit-on, ces fonctions, pour cause d'incapacité. Sa disgrâce fut longue, mais le besoin d'une probité à donner en exemple le ramena sur la scène. Le comte Zakrewski, parfaitement nul comme personnage politique, est un honnête homme. Il s'est maintenu pur dans un milieu où la moralité est inconnue. On sait que les Russes appellent l'honneur une *chimère française*.

LE BERGER ET LES TROUPEAUX.

Un riche métayer[1] possédait des troupeaux
Qui, s'ils n'étaient pas les plus beaux,
Étaient les plus nombreux qu'on eût vus de la vie.
Pour garder chacun d'eux, le maître avait commis
Un berger vigilant, intelligent, soumis,
Si bien que les voisins, avec un œil d'envie
(Qui dit voisin dit envieux),
Voyaient chez le richard tout marcher pour le mieux ;
Et c'était vrai. Notre homme était un maître sage,
Sévère à point, prudent et circonspect,
Tenant, il fallait voir, tout le monde en respect
Dans les derniers recoins de son vaste héritage
Puis il avait, il faut en convenir,
Un rare et singulier mérite
Pour un fermier, celui de ne choisir
Comme bergers, que des bergers d'élite.
Mais est-il ici-bas, demandez aux savants, —
Y compris le soleil, — quelque splendeur sans tache ?

[1] Le tzar.

Ce maître si prudent, qui veillait sans relâche
Sur ses moutons obéissants,
Un beau matin, Dieu sait pourquoi, vous chasse
De son plus beau troupeau, le berger, qu'il remplace.
Devinez par qui? Par un chien,
Mais un chien hargneux, bon à rien,
Un fainéant, un triste hère [1],
Que le maître lui-même avait banni naguère,
Dans un coin de la cour, à la niche lié,
Et qu'il n'avait pas châtié
Par pitié.
Voilà donc le vieux chien lâché!... Faut-il le dire?
Il court, il aboie, il déchire,
Confisque le manger, le boire et le dormir
A la pauvre gent moutonnière,
Qui bientôt ne sait plus que faire.
A quel saint se vouer? Où se cacher, ou fuir?
— Vous marchez; halte là! — Vous vous couchez; en route!
S'il est quelque mouton qui broute,
D'une furtive dent, à la marge des bois,
L'herbe fraîche, si tendre et si douce autrefois,
La peur rend tout amer à la bête aux abois :
Plus de paix ni d'amour, plus d'agneau qui bondisse;
Le beau fleuve lui-même [2], à leur soif si propice,
Ne les voit plus venir qu'éperdus, ébaubis,
Et pourrait se grossir des larmes des brebis.
Et cependant le vieux chien veille,
Le jour, la nuit, toujours prêtant l'oreille
Au moindre bruit; courant, grognant, grondant,
Et mordant.

[1] Le comte Zakrewski.
[2] La Moskwa.

Qu'arriva-t-il un jour ? — La race débonnaire
(On la connaît pour telle) à la fin s'exaspère
Contre un si long supplice. Elle s'enfuit au loin,
Au fin fond des forêts, pour y chercher un coin,
    Un asile bien sombre, et paître
    Loin du pays qui l'a vu naître.
Mais viendra le printemps, le métayer voudra
Émonder des brebis la toison trop épaisse;
    Nul à sa voix ne répondra
Lorsqu'il appellera son troupeau, sa richesse...
Tous les prés sont déserts, pas un bêlement, rien !
Alors il maudira sa fatale pensée.
    Mais, dût-il étrangler son chien,
Rien ne ramènera sa fortune éclipsée.

    Or ceci montre le danger
De donner ses troupeaux à des chiens, sans berger.
    La perte du maître est certaine.
    Nous pouvons tondre les brebis,
Nous pouvons dans leur peau nous tailler des habits,
Nous pouvons les bouillir, les griller par centaine ;
C'est juste, c'est un droit ! Mais les faire parquer
Sous la garde d'un chien hargneux, mieux vaut les vendre.
Pour un troupeau qui fuit, il reste un chien à pendre ;
Le beau commerce ! Et puis chacun de se moquer
De vos façons d'agir. — Voulez-vous être sage ?
A propos de troupeaux, suivez le vieil adage :
« Il faut, on le sait bien, nourrir les loups gloutons,
« Mais que ce ne soit pas aux dépens des moutons. »

LES MAGASINS DE PRÉVOYANCE.

« Voulant à tout jamais préserver notre empire
« Des fléaux que sur nous attire
« La disette, ce fruit des astres incléments
« Qui font les froids hivers et les étés brûlants;
« Mandons à tous sujets, fidèles à leur prince,
« D'ériger en chaque province
« Un grand magasin général,
« Où tout prévoyant animal
« Soit tenu, dès ce jour, de déposer la dîme
« De tous ses biens, butin, dépouille opime;
« Ainsi le veut l'amour ardent
« Que je porte à mon peuple: — aux délinquants ma dent. »
Et plus bas est écrit : « De notre antre royal,
Tel an, tel mois, tel jour; — nous Lion. » — Ce message
Fut dépêché, selon l'usage,
Dans tout le royaume animal.
Chaque chef de tribu le reçut, jusqu'à l'âne.
Quoi!. l'âne un chef! — Mais oui, cela s'est vu;
Et celui là, bien qu'il ne fût pourvu
Ni des griffes ni du courage
Qui sont, comme on le sait, l'exclusif apanage

Des animaux de qualité,
Bien qu'il fût un âne bâté,
Grâce à des protecteurs (quel est le pauvre hère
Qui n'en a quelques-uns?), se trouva dignitaire;
On le créa satrape, — tout autant.
Mons satrape d'agir, mais avec ce talent
Dont sa race est si bien lotie!
Mot pour mot du rescrit il fit dresser copie.
Puis il la collationna,
Et la signa (car il savait écrire):
« Moi l'Ane, » avec parafe; et puis il la donna
A ses agents, et tout alla comme de cire.
Il est au fond d'un bois, un ravin ténébreux
Un précipice, un vrai repaire,
Où la ronce a tressé ses remparts épineux ;
Le lieu semble propice; on y pratique une aire;
De madriers épais on entoure l'endroit;
Nestor de la forêt, un chêne, au lieu de toit,
De sa ramure séculaire
Abrite le commun tréso
Le magasin construit, ce n'est pas tout encor;
Il lui faut des gardiens; soudain, du voisinage
On mande des souris, — sans doute sur l'adage
Qu'il faut, parmi les maux, les moindres préférer.
La taupe eut le contrôle, à charge d'insérer
Dans un registre *ad hoc* les dîmes déposées:
« Reçu du sire loup, la peau de deux moutons:
« Item, du sieur renard, embourse deux chapons
« Sauf une aile; — ajoutez deux livres bien pesées
« De fin duvet d'oison. — Du seigneur sanglier,
« Item, trois bois de cerf, dont un garni d'oreilles. »
Messire loup fit des merveilles
D'esprit et de bon goût: une tête, un soulier,
De quelque bûcheron relique misérable,

Composèrent son lot. — Mais de quel rire aimable
Il disait, se curant les dents d'un air malin :
« Ma foi !-c'est tout ce qui me reste du vilain. »
Enfin le magasin fut rempli jusqu'au faîte,
Grâce à ce noble zèle, à ce concours ardent.
Sa Majesté daigna se montrer satisfaite
Pour le bien du public d'abord, — puis il lui plut
De conférer à l'âne un brillant témoignage
De sa haute faveur. Le satrape reçut,
Prélevés sur les prés du royal pâturage,
Un majorat, un apanage,
Dignes d'un vice-roi. Le renard et le loup,
L'ours et le sanglier obtinrent, après coup,
Des brevets de barons. La stridente cigale
Eut l'ordre de chanter jusqu'au poste éloigné
Cette fortune sans égale.
C'était l'organe désigné
Pour prôner en tout lieu la volonté royale,
Avant qu'on ne connût « l'Abeille boréale[1]. »
De ce moment le peuple fut heureux ;
Combien de temps? Je ne sais. — J'ai ouï dire
Qu'un implacable hiver, au bout d'un an ou deux,
Du monarque Lion vint congeler l'empire,
Et bientôt la faim de sévir.
Mais au même moment où la gent animale
Subissait en mourant son atteinte fatale,
La taupe et la souris engraissaient à ravir.
Un jour, l'horreur en vint à ce point qu'on trouvât
Dans un coin de ces prés, — orgueilleux majorat,

[1] Allusion à l'*Abeille du nord*, journal du gouvernement, publié à Saint-Pétersbourg.

Le squelette de l'âne ; — et l'on se dit sous cape
Que l'ours n'avait pas craint de manger du satrape.

Les magasins de prévoyance
Sont toujours œuvre de prudence;
Mais, dirigé par un sot animal,
Le plus grand bien se change en un grand mal [1].

[1] Dans la pièce suivante, le trait frappe en pleine poitrine. Nous donnons la traduction littérale :

A ZAKREWSKI.

« Tu n'es ni jeune, ni sot, ni sans cœur. Pourquoi donc la ville est-elle remplie de rumeurs et de tumulte? Pourquoi joues-tu le rôle d'un pacha turc? Pourquoi déclarer Moscou en état de siége? Tu pouvais aisément gouverner d'après l'ancienne coutume, sans perdre ton temps à un travail absurde? Nous sommes gens paisibles, nous n'élevons point de barricades et pourrissons en sujets fidèles dans notre marais. Pourquoi donc te donner tant de mal? Pourquoi tout ce bruit et cet étrange emploi de la force?..... Quelle loi veux-tu instituer?... Quel sera le nouvel ordre de choses? Peut-être t'imagines-tu, dans ton ambition démesurée, pouvoir extirper le vol et détruire l'exaction? Vain espoir! Ce zèle ardent se refroidira et viendra se briser comme l'acier fragile; car c'est la moelle de nos os, c'est le sang de nos pauvres veines! Nous l'avons sucé avec le lait de nos mères. »



LES AMES MORTES DE GOGOL.

Tandis que la comtesse Rostopchine, suivie à distance par ses émules, mais non ses rivales, mesdames Panaëf et Pauloff, imprimait un nouvel élan à la satire poétique, un écrivain doué d'un rare mérite d'analyse et d'une imagination brillante, Gogol, créait, avec une véritable puissance, l'observation et la critique de mœurs. Le roman des *Ames mortes*, — roman essentiellement russe par le fond, la forme et l'esprit, est l'une des œuvres éminemment originales de notre époque. Dans une sé-

rie de scènes, puisées à la réalité même et empreintes d'une ironie fébrile, qui rit toujours et navre jusqu'au spasme, l'auteur a mis à nu les différents aspects de cette vénalité chronique et héréditaire, qui, en Russie, circule dans les veines du corps social avec plus d'abondance que l'eau des fleuves ne coule à travers ses steppes.

Dans la comédie du *Réviseur*, il avait fait, avec une minutie cruelle, l'anatomie pathologique du tchinovnick. Il entreprit, dans les *Ames mortes*, celle du gentillâtre russe, personnage presque inconnu, caché dans ses marais comme le renard dans sa tanière, et qui, suivant l'expression d'un écrivain déjà cité, suce la vie et le sang du peuple, avec le naturel et la naïveté de l'enfant qui se nourrit du sein de sa mère.

On sait qu'en Russie les recensements se font par âme (*doucha*, paysan); les femmes ne sont pas des âmes, je l'ai dit; elles ne comptent pas dans la population. Ces relevés ont lieu tous les vingt-cinq ans, et les communes, à chaque recensement nouveau, doivent représenter au fisc le même nombre d'âmes que précédemment. Les impôts se règlent sur cette base; on ne tient compte ni des décès ni des naissances survenus dans l'intervalle.

Gogol s'est emparé de ce mécanisme pour montrer l'industrialisme indigène, spéculant sur les âmes mortes, qu'il achète à bas prix aux anciens propriétaires, comme si elles étaient encore vivantes, et dont il se fait donner quittance, dans l'intention d'emprunter sur ces titres au conseil de tutelle quelques centaines de milliers de rou-

bles, qu'il ira ensuite prudemment dépenser à l'étranger. L'auteur n'a, du reste, inventé ni son sujet ni son héros. Il a taillé dans le vif; il a peint une spéculation existante, contre laquelle les lois ont sévi récemment. L'homme qui, dans les *Ames mortes*, personnifie cet industrialisme que rien ne décourage, — pas même la tombe, — est un type. Ce type représente une nation, et cette nation est la Russie.

« La Russie, dit Gogol en terminant, avec une tristesse exempte cette fois d'ironie, où va-t-elle? Que veut-elle? Nul ne le sait, — rien ne l'indique. Elle ressemble à ses steppes arides et sans fin, dont l'œil ne peut embrasser l'horizon ni sonder les profondeurs. »

Ce qui doit surprendre le plus dans ce livre, ce n'est pas qu'un Russe ait pu l'écrire, mais qu'il se soit trouvé une censure pour en autoriser la publication. Les hésitations des mutilateurs de la pensée, indécis entre le principe d'autorité qu'ils doivent préserver de toute atteinte, et l'esprit public qui les presse, jointes à une ignorance profonde et féconde en bévues, dont se réjouissent les salons d'opposition à Saint-Pétersbourg, peuvent seules expliquer ce phénomène.

Derrière le rire nerveux du peintre, la censure n'a pas saisi le fer rouge de l'exécuteur; elle n'a vu qu'une boutade humoristique dans une satire capable de déshonorer tout un pays.

L'opinion suivit d'abord l'impulsion; le tzar même,— 'homme à l'œil inquiet, — y fut trompé.

Lorsque Gogol lui fit hommage des *Ames mortes*, Nicolas était en humeur de réformes. Cette peinture si franche et si vive d'abus criants le frappa et lui plut.

« Je vous envoie, écrivit-il au romancier, un petit livre de ma composition; je vous conseille de le lire et d'en profiter. »

Gogol ouvrit ce volume: chaque feuillet était formé par un billet de banque.

Il répondit qu'il avait reçu le livre avec respect, qu'il l'avait lu avec admiration, et qu'il attendait le second volume avec impatience.

Ce fut seulement après la publication, et à l'effet produit, qu'on jugea de la vraie portée de l'œuvre. La Russie, en se regardant dans ce miroir, s'était trouvée si laide, qu'elle avait poussé un cri d'horreur. Ce cri fut une révélation pour le pouvoir. Dès lors l'écrivain rencontra au-dessus et autour de lui toute sorte de mauvais vouloirs. Des influences persistantes s'appliquèrent à changer sa direction intellectuelle; on l'attaqua par le sentiment patriotique, qu'on l'accusait d'avoir méconnu en livrant la Russie au mépris de l'Europe. Devant ces obsessions tenaces sa raison se troubla. Il brûla la seconde partie des *Ames mortes*, brisa sa plume, renia sa gloire, et mourut peu après, laissant indécise la question de savoir s'il avait ou non hâté sa fin.

Mais Gogol, en partant, ne put éteindre la lumière qu'il avait faite. L'école réaliste, qu'il a fondée, lui a survécu.

Déjà Dostoiewski, dans son roman des *Pauvres gens*, a révélé un héritier de sa pensée, je n'ose pas dire de son génie.

Gogol, — qu'il l'ait voulu ou non, — fut un des plus vigoureux ouvriers de la prochaine réforme, — le continuateur du poëte Ryleïef. Les larmes chaudes, cachées sous sa gaieté sombre, tombaient depuis longtemps de la conscience russe. En analysant devant cette âme attristée la cause de ses douleurs, représentée par le milieu abject où elle vit, Gogol fit acte d'opposition. Il flétrit le pouvoir dans son essence.

Le succès de son livre eut trois phases, — de rire, — de stupeur, — d'antagonisme à l'autorité. Cette dernière dure encore. L'opinion s'écarta de l'homme, — son idole un moment, — dont elle vit avec dégoût la chute. Elle resta fidèle à l'œuvre.

En Russie, ceux qui lisent détestent le pouvoir ; ceux qui l'aiment ne lisent pas, ou ne lisent que des futilités étrangères. La remarque est d'un Russe.

UNE ODE DE CHAMIAKOFF.

Je terminerai cette rapide peinture de l'apostolat intellectuel de la pensée slave en citant une œuvre de Chamiakoff, jeune poëte qui paraît vouloir se placer sur le terrain des libres esprits. Cette ode accuse des tendances humanitaires qui se retrouvént dans toutes les productions de la poétique nouvelle que l'esprit de gouvernement n'a pas étouffées.

« Le flatteur dit : Courage, sois fier, ô peuple au front

couronné, au glaive invincible! toi qui disposes de la moitié de l'univers.

« Pas de frontière à ton empire. La fortune obéit à un signe de ta main. Le monde t'appartient et plie en esclave devant ta majesté.

« Le steppe s'épanouit en champs féconds, tes montagnes élèvent dans les airs leurs têtes boisées, et tes rivières ressemblent à l'Océan! O mon pays! dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs.

« Et quand tes rivières rouleraient des ondes comme l'Océan, et quand tes montagnes ruisselleraient de rubis et d'émeraudes, et quand des mers t'apporteraient leur tribut,

« Et quand des pays entiers baisseraient les yeux devant l'éclat de ta toute-puissance, dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs.

« Rome a été plus puissante, les Mongols plus invincibles. Où est Rome? Que sont devenus les Mongols?

« Ta mission est plus haute et plus sainte : c'est le sacrifice et l'amour ; c'est la foi et la fraternité. »

En résumé, il est impossible de méconnaître dans les satires de la comtesse Rostopchine, dans l'apparition des *Ames mortes* de Gogol, et dans les odes de Chamiakoff, toutes dominées par une même aspiration vers un idéal nouveau, les signes révélateurs du mouvement des esprits. Quand l'idée commence à trouver un auxiliaire dans la

parole libre ; quand ce même pouvoir, hier tout-puissant, qui la flagellait comme une écolière, l'exilait comme une coupable ou l'emprisonnait comme une folle, s'arrête tout à coup devant elle, incertain et comme troublé ; quand ce pouvoir, si âpre et si actif dans la répression, laisse passer inaperçue ou impunie la critique des hommes et des choses officiels, c'est que la pensée a acquis, à l'insu d'elle-même, une force mystérieuse avec laquelle il doit compter, contre laquelle il sera bientôt hors d'état de réagir ; c'est que les temps de l'esprit public sont venus, et que l'émancipation est proche.

III

LE SLAVISME.

LE PANSLAVISME.

Qu'est-ce que le slavisme, doctrine dont tout le monde parle, que si peu connaissent, que ses sectateurs eux-mêmes ne définissent pas toujours avec précision, qui est encore une synthèse plutôt qu'un système, et dont cependant la portée d'avenir et l'action sur le présent sont effectives et considérables?

Je vais essayer de le dire, en faisant la part de ce qui, dans ce grand travail d'opinion, appartient soit au principe d'autorité, soit au principe de liberté.

Le slavisme est issu d'un double mouvement de réaction contre l'influence étrangère et contre le mécanisme des institutions existantes. Le gouvernement l'a vu naître avec indifférence, ne le supposant pas viable; puis, quand le germe est devenu fœtus, quand le ruisseau a menacé de devenir torrent, il en a suivi le développement avec inquiétude, et a fini par se placer devant lui, non comme une digue pour le refouler, ce qui déjà n'était plus possible, mais pour imprimer à son cours une direction propre à servir ses vues d'agrandissement.

Cette évolution a donné naissance au *panslavisme officiel*, dans lequel le pouvoir a cherché inutilement jusqu'ici à absorber le slavisme national.

On sait que les Slaves répandus sur la surface de l'Europe forment, à peu de chose près, la moitié de sa population totale. Les Russes et les Polonais d'une part, les Slaves de Turquie et d'Autriche, Serbes, Bosniaques, Albanais, Bulgares, Illyriens, Bohêmes, Lusaciens de l'autre, — la race slave, prise dans tous ses rameaux, donne une chiffre de quatre-vingt millions [1].

Ce sont ces quatre-vingt millions d'hommes que le panslavisme officiel aspire à rattacher à la grande souche

[1] La population de la Russie était :
A l'avénement d'Ivan, de 6,000,000.
A l'avénement de Pierre Ier, de 16,000,000.
A l'avénement de Catherine II, de 25,000,000.
A l'avénement de Nicolas, de 56,000,000.
Elle est de 65,000,000 aujourd'hui.

russe, par une absorption successive ou immédiate. Nicolas prétend faire pour la race slave ce que Mahomet fit pour la race arabe, — la réunir, la concentrer, et jeter ensuite ce formidable faisceau sur l'Europe.

La guerre actuelle devait conduire à ce résultat. C'était le premier pas dans cette voie [1]. Une fois en possession de Constantinople, le tzar se croyait certain d'amener, sans un coup de fusil russe, par la seule force de l'insurrection locale et de son protectorat puissant, la prompte incorporation, sous son sceptre, des populations slaves

[1] Les Russes sont aujourd'hui aussi près de Constantinople que les Turcs l'étaient jadis de Kiev, et leurs avant-postes campent aux portes de Berlin et de Vienne. Il faut qu'ils perdent ces positions, ou que l'Europe se résigne à subir, tôt ou tard, un joug plus humiliant que celui qui pesa sur l'empire romain après sa chute. La guerre qui se poursuit sur les bords du Pruth et les côtes de la Crimée n'est donc pas une guerre de hasard ni de fantaisie, mais une guerre décisive, suprême, providentielle en quelque sorte, qu'il fallait faire et qu'il est heureux qu'on fasse.

La Russie a une idée très-exagérée de sa force, si formidable qu'elle soit, et les nations européennes une idée non moins exagérée de leur faiblesse relative. Cette double illusion doit être dissipée. C'est le résultat obligé de la lutte. L'orgueil de la Russie, s'il n'était abattu, serait immensément grandi; son prestige, s'il n'était détruit, deviendrait irrésistible. Un *mezzo-termine*, une solution qui balancerait les avantages, serait pour l'Europe une défaite irréparable.

Les premiers efforts des puissances occidentales ont prouvé que la civilisation avait compris son rôle, et qu'elle était fermement résolue à ne remettre l'épée au fourreau qu'après avoir refoulé la barbarie dans ses déserts, qu'après l'avoir rendue impuissante.

placées sous la suzeraineté de la Turquie et de l'Autriche.

Maître alors d'une race, comptant à elle seule autant de bras armés que le reste de l'Europe, il se trouvait de fait investi de la domination universelle. Ce jour-là, les sinistres prévisions d'une homme d'État cessaient d'être une chimère. Les nations européennes, de rivales, devenaient vassales ; elles passaient l'une après l'autre sous le joug, avant d'aller se dissoudre dans un embrassement adultère. Les principes développés dans le testament, vrai ou faux, qu'on prête au tzar Pierre (voir la note J) recevaient leur application. Il n'y avait plus d'Europe ; son nom était remplacé par celui de Russie.

L'espoir était beau, le programme glorieux ; deux grandes épées, unies pour la première fois, l'ont, espérons-le, rejeté pour toujours dans le domaine des rêves.

Telle a été l'origine et tel est le but du panslavisme officiel. Cette formule se résume par la centralisation du mouvement slave dans la personne du tzar et par la domination universelle, comme conséquence de la nouvelle force qu'imprimerait à l'autocratie la fusion de tous les éléments slaves dans l'élément russe.

Un flatteur de la Russie, un Polonais (chose honteuse !), le comte Adam Gurowski, le déclarait dès 1834 : « La Slavonie a besoin de l'unité ; il lui faut une seule tête, un seul foyer, une seule tendance, une seule volonté !... La Providence a destiné la Russie à devenir la mère et la tutrice des Slavons. C'est par elle que se préparent de grands et salutaires événements. »

LE SLAVISME NATIONAL.

Des deux tendances du panslavisme officiel, la fusion de race et l'idée de conquête, le slavisme national accepte la première. Pour lui, l'identité de race est le seul fondement légitime de l'État, et la nationalité n'existe que lorsqu'elle est complète. La conquête ne se justifie qu'avec cette assimilation pour but. Le slavisme, dans sa formule populaire, n'est donc ni envahisseur, ni hostile aux autres peuples; il n'a pas l'esprit guerrier; l'or-

ganisation intérieure des États lui semble une tâche suffisante pour l'activité humaine. Si le tzarisme peut résoudre le problème d'assimilation, qui est la plus haute préoccupation des slavismophiles dans les deux camps, il le laissera faire; si le tzarisme ne peut l'accomplir, il s'en chargera lui-même; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, la réalisation de l'unité de race aura pour conséquence la réforme politique. Or quel caractère aura cette réforme? Quelle sera sa portée? Où s'arrêtera-t-elle? Ici, les hésitations commencent. Les contours de cette vaste synthèse ne sont point encore assez nettement accusés pour qu'il n'existe pas beaucoup de variétés dans la manière dont elle envisage son avenir. Je me bornerai à indiquer ici la formule la plus générale, et, pour ainsi dire, la formule-type.

La cité nouvelle devra se constituer sur des principes en harmonie avec les traditions, les mœurs et les tendances slaves. L'autocratie tzarienne procède de l'idée mongole; c'est un héritage de Gengiskhan. L'administration russe relève des importations occidentales, — allemandes notamment. C'est un présent de Pierre Ier; — ni l'une ni l'autre ne sont slaves; elles doivent disparaître. La race, la commune et la famille, avec un chef élu, investi de pouvoirs très-étendus, mais exercés sous le contrôle d'une représentation émanée de la commune et choisie parmi les pères de famille, telle devra être la triple base de la cité nouvelle. C'est, au fond, la théorie de Pestel et de Ryléïef. L'idée slave en est aujourd'hui au

point qu'avait atteint en 1825 l'idée révolutionnaire. Les conjurés du 14 décembre arrivèrent quarante ans trop tôt; il ne trouvèrent rien de prêt qu'eux-mêmes. Les prophètes ne sont pas heureux, — dans leur pays surtout. Ceux-ci furent pendus; mais, comme les prophètes aussi, ils ne périrent pas tout entiers. Leur esprit est resté vivant. Ryleïeff le pressentait lorsqu'il disait devant la commission d'enquête: « Je savais que cette entreprise me perdrait, mais je n'ai pu voir plus longtemps ma patrie sous le joug; *la semence jetée germera.* »

Sur ce terrain se rencontrent le jeune Russe, travaillé par l'esprit moderne, et le vieux Moscovite, qui rêve le retour au passé, à un ordre de choses établi sur l'égalité civile et le droit commun politique, à une sorte de démocratie patriarcale, dont l'existence ne serait qu'une résurrection.

Le tzar ne s'y est pas trompé; il a compris le péril d'une doctrine qui, sous l'innocuité des prémisses, entraînait inévitablement de pareils effets. Cela explique les efforts considérables tentés par lui pour se mettre à la tête du mouvement slave, tout en conservant intacte dans sa personne la centralisation du pouvoir absolu créée par Pierre Ier. Tâche impossible! Le principe dont le tzar est la personnification, et l'idée que le slavisme représente, sont en contradiction trop manifeste. Le slavisme implique l'émancipation politique, et le tzar ne pourrait représenter cette tendance sans abdiquer son caractère, sans cesser d'être Dieu, et par conséquent quelque chose.

Fatalement hostile à l'esprit de liberté, il ne l'est pas moins à l'esprit de nationalité. Par le sang, l'éducation, les instincts, n'appartient-il pas à la race détestée contre laquelle le slavisme dirige toutes ses haines et toutes ses forces, — la race allemande? — « La famille des Romanoff, disent les Slaves libéraux dans leurs conciliabules secrets, n'a ni légitimité, ni racines; elle est d'origine allemande, et, par suite, étrangère à la Russie. »

Les Russes ont subi deux cents ans le joug des Mongols, cent ans celui des Tartares, cent cinquante ans celui des Allemands. Depuis le tzar Pierre jusqu'au tzar Nicolas, les Allemands ont été tout dans le gouvernement, dans l'administration, dans l'éducation publique, dans les ambassades, dans l'armée et sur le trône, où l'élément germanique s'est assis dans la personne de Pierre III et de ses successeurs. Les Russes sont las de ce joug; ils se croient assez grands pour se passer de nourrice. (Voir la note K.) Le slavisme, s'il pouvait pardonner à Nicolas d'être autocrate, ne lui pardonnerait pas d'être Allemand, puisqu'il ne l'a pas pardonné à son grand tzar, à ce Pierre Ier, dont la main de bronze, dans la statue de Falconnet, sur la place d'Isaac, semble menacer encore les barbes et les kaftans moscovites. Pour faire la Russie grande, Pierre l'asservit; il la viola pour la civiliser, et prit la lumière de toutes mains pour en éclairer son crépuscule. — La Russie. — il n'y avait de son temps que la Moscovie, — fut le fruit de ce travail hâtif et terrible. Aujourd'hui le levier s'est converti en entrave. C'est ce

qui porte à calomnier l'œuvre et le fondateur. Mais, une fois le terrain déblayé, la désagrégation accomplie, on reviendra à des appréciations plus justes, et l'on reconnaîtra que ce barbare de génie a créé la civilisation dans son pays par les seuls moyens propres à l'y faire naître.

LE SLAVISME LITTÉRAIRE.

Ces deux formes de slavisme ne sont pas les seules; il en existe une troisième, le slavisme littéraire. Celui-ci prend sa source dans la généalogie des langues et les rapports des dialectes. Il tend, par l'identité des origines et l'unité des littératures, à établir la communauté des intérêts. C'est lui qui s'efforce de former, au sein de la savante Bohême, avec la plume des Schafarik, des Hanka, des Palatzki, un noyau pacifique des éléments slaves dis-

séminés sur le sol tchèque. C'est lui qui, en Croatie, chante les douleurs de la race assujettie, dans les sonnets inspirés de Kollar :

« Je jeûne et je verse des larmes pendant les jours néfastes de l'histoire slave ; je m'enferme et je fais abstinence le jour de la bataille de Kossovo, de cette bataille qui détruisit l'indépendance des Serbiens ; le jour de la bataille de Weissemberg, où fut tuée la vieille Bohême; le jour où Kosciuszko tomba sur le champ de Macejowice. »

Renfermé dans le cercle des faits, étranger en apparence aux passions, négatif par système, ce slavisme cache, sous un vernis d'innocuité, une action puissante. Le même Kollar en a exprimé la pensée secrète par ces mots :

« Quelquefois un pâtre, du fond de sa cabane, peut agir sur les âmes d'une manière irrésistible et plus efficace qu'un chef d'armée qui médite ses opérations au milieu de son camp. »

Il définit la cité slave un empire dont la Russie serait la tête, la Pologne le cœur, la Bohême le bras. Mais comme ce slavisme fait passer l'idée d'émancipation avant toute autre, et qu'il attend, — du moins dans l'une de ses importantes fractions, — son émancipation du fer du tzar, il est à la surface aussi près du panslavisme officiel que du slavisme libéral. Le tzarisme est le premier mot de sa doctrine, la démocratie le dernier.

LES DEUX ÉGLISES.

Si l'idée politique occupe une large place daus la synthèse sociale que représentent les diverses formes du slavisme, l'idée religieuse n'y joue pas un rôle moins important; mais, là encore, on voit le slavisme et le panslavisme se séparer complétement et ne se rejoindre ensuite que pour se combattre.

La théorie religieuse du slavisme est conséquente à sa théorie politique. Elle poursuit l'absorption de toutes les

communions slaves dans une seule Église, comme la fusion de tous les peuples slaves dans une seule nation. Seulement le panslavisme veut qu'elle se fasse au profit de l'Église officielle dont le tzar est le chef[1], et ainsi il tend à grandir encore le principe autocratique, puisque, dans ses vues ambitieuses, il ne limite pas cette absorption aux seules communions orthodoxes, mais qu'il l'étend à toutes celles de la chrétienté, où doit le porter successivement la conquête.

Le slavisme national, au contraire, fidèle à ses principes constitutifs des nationalités, n'aspire qu'à réunir dans un centre commun les diverses Églises slaves. Il répudie toute prétention sur les autres, et se sépare radicalement, quant à l'esprit, de l'Église officielle, qui n'est à ses yeux qu'une machine d'oppression, un dogme renfermé dans le tabernacle, sous la garde du tzar. Hostile à la théologie du moyen âge autant qu'étranger au rationalisme moderne, qui ne répond point à ses besoins de croyance, il donne pour base religieuse à la cité nouvelle une Église chrétienne régénérée, l'Église des œu-

[1] « Une grande partie des églises d'Orient, actuellement sous la direction du patriarche de Constantinople, attendent avec espérance le temps où il n'y aura plus qu'un seul troupeau, sous la direction suprême du tzar. Dans l'attente de cet âge d'or, le clergé d'Orient accepte les dons magnifiques que lui prodigue ce fidèle protecteur, qui ne lui demande en retour que ses prières, — et il ne manque pas, ainsi que la reconnaissance lui en fait un devoir, d'exalter son nom devant le peuple. »

Les Mahométans dans l'Asie centrale (*Edinburg Review*).

vres, faisant vivre l'esprit et l'âme autour d'elle ; une Église démocratique, en un mot, appelée à réaliser dans l'ordre mystique ce que la famille doit réaliser dans l'ordre politique, — l'action.

C'est par sa séparation avec l'Église officielle que le slavisme libéral se trouve en contact avec cette partie du peuple des campagnes, que travaille sourdement l'idée de réforme. La création des sectes dissidentes, qui se produit dans les provinces reculées de l'empire avec une spontanéité menaçante, est le terrain sur lequel ils doivent se rencontrer. Ces sectes naissent un jour et disparaissent l'autre devant la persécution des prêtres et de la police, mais elles ne cessent pas d'exister en secret. Leur but est la suppression du tzar et du pope. C'est une sorte de protestantisme, n'admettant ni l'autorité autocratique ni l'autorité ecclésiastique. Il y a quelques années, un de ces sectaires se présente chez l'archimandrite de Pétersbourg; il traite le prélat de mécréant, lui dit que sa religion est fausse, qu'il a reçu de Dieu l'ordre de le proclamer; et, pour mieux attester sa mission, il accompagne cette déclaration d'un soufflet. Cet homme mourut sous les verges [1]. De pareils faits ne sont pas rares ; mais

[1] Le fanatisme est tel, parmi ces hommes, qu'un fabricant de cire en gros, appartenant à une secte dissidente, ne consentait à livrer ses produits à la circulation qu'après s'être convaincu qu'ils ne pourraient être employés pour les cierges des églises russes.

Les sectes les plus importantes sont celles des *Bohomiltzy* (agréables à Dieu), *Starovieritzy* (*de la vieille religion*), et une association de

le gouvernement les étouffe avec soin, car il se sent menacé de ce côté d'un ébranlement terrible. Le moment venu, on verra fondre sur la Russie une guerre d'extermination intérieure, analogue à celle qui désole actuellement la Chine. (Voir la note L).

Ces données rapides suffiront pour faire comprendre la situation respective du panslavisme officiel et du slavisme national, leur nature, leurs différences, leur antagonisme et leur portée. La fusion des races est l'unique point de contact des deux formules; pour tout le reste, la scission est absolue.

Le panslavisme élève le drapeau de la conquête, que le slavisme repousse; — le slavisme arbore celui de la réforme politique, que l'autocratie est forcée de combattre jusqu'à la mort. Enfin le panslavisme met entre les mains du tzar une Église officielle européenne, tandis que le slavisme aspire seulement à fonder une Église slave apostolique et démocratique. Le panslavisme est l'expression suprême et finale de l'ambition d'un homme; le slavisme renferme tous les espoirs d'émancipation d'une race. — L'un s'appelle despotisme; — le vrai nom de l'autre est *révolution*.

castras, nommés *scoptzi;* — et parmi les modernes, — celles des *malakani* (*mangeurs de lait*), et des *douchoborzi* (*illuminés*).

DEUXIÈME PARTIE.

LE TZAR NICOLAS.

I

VINGT-NEUF ANS DE RÈGNE.

FEUILLETS D'HISTOIRE.

Je ne ferai pas le portrait physique du tzar. On l'a tracé mille fois avec la plume, avec le crayon, avec le pinceau. Il a été dans toutes les mains, sous tous les yeux. Je me contenterai de dire que c'est un des plus beaux parmi les plus beaux hommes de son empire. Son attitude est mâle, sa taille droite, ses formes puissantes, son front large, sa figure sévère comme celle d'un César de marbre. Qu'on le connaisse ou non, il appelle, il commande

10.

l'attention. — La personnalité, l'omnipotence, le mépris et la haine de l'homme sont marqués, en signes indélébiles, sur ce visage fier.

Constantin ne voulait pas lire, *parce que cela rend bête*. Nicolas ne poussa pas si loin l'horreur de l'étude; il ne fit pas de grands progrès, à la vérité, parce qu'il n'avait pas le goût du travail; il réussit pourtant à acquérir une éducation, sinon brillante, sinon suffisante (elle ne l'est jamais pour l'homme qui doit en gouverner d'autres, — despotiquement surtout, — car la science est le frein moral du pouvoir; c'est elle qui montre le néant des couronnes, l'abîme de la toute-puissance, la rapidité fugace de l'heure que Dieu accorde à ceux qu'on nomme ses élus, et qui ne sont trop souvent que ses fléaux); Nicolas, dis-je, acquit une éducation, sinon suffisante, du moins distinguée, grâce aux conseils de ses maîtres. MM. H. Storch et Adelung, savants allemands, et Dupuget de Lausanne, aux exhortations de la comtesse de Lieven, sa gouvernante, et surtout à ce sentiment inné d'orgueil qui lui montrait l'intelligence comme une domination à exercer, même lorsqu'on est homme providentiel, autocrate, tzar, plus que tzar, empereur, grand juge, demi-dieu.

Nicolas a étudié rapidement, et pour la forme, la littérature, les mathématiques, la théologie, la politique. Il sait assez de littérature pour citer à propos les maîtres et se faire honneur de son érudition, assez de musique et de peinture pour comprendre et fasciner les artistes,

assez de mathématiques pour se sentir à l'aise avec les hommes spéciaux, assez de théologie pour jouer sans trop de ridicule son rôle de pontife laïque, assez de politique enfin pour essayer de tromper tout le monde, — mais pas assez, pourtant, pour y parvenir. Par les faits plus loin cités, on pourra juger de son caractère. Le tzar est né tyran, a grandi tyran, mourra tyran. L'esprit d'Attila le Hun, de Gengiskhan le Mongol, de Suréna le Parthe, semble s'être incarné dans cette personnalité à demi barbare, dont la civilisation a seulement adouci les aspérités.

En 1822, Nicolas, alors grand-duc, venait de passer une revue dans son palais de Vilna. La foule était grande pour voir sortir ce jeune prince, rayonnant de jeunesse et de beauté. Un élève de l'université, M. Adolphe Koublicki, atteint de myopie, n'ayant pas reconnu le grand-duc, lorsqu'il monta en voiture, restait couvert devant lui. Nicolas se penche à la portière, et enfonce d'un coup de poing le chapeau du jeune homme sur ses yeux, à la stupéfaction de la foule, qui, dans cet acte de violence plutôt instinctif que raisonné, put entrevoir les destinées qui l'attendaient, si le lionceau avait jamais le temps de devenir lion.

Il l'est devenu avec dents et griffes, et depuis vingt-neuf ans il s'est fait, soit chez lui, soit hors de chez lui, la part qui convient au lion.

Des agréments personnels presque incomparables, l'habitude d'un pouvoir sans bornes, joint à une force d'âme

peu commune, dont on verra bientôt des exemples, et à une sorte de monomanie héréditaire, l'ont conduit à se croire supérieur à tout ce qui existe ; cette croyance est, d'ailleurs, entretenue par l'immense servilité de son entourage. Il faut avoir été témoin de cette abjection pour y croire. Tout pâlit devant lui, à sa seule approche ; tout frémit à son contact ; chacun cherche à fuir, à s'effacer ; n'être ni vu ni remarqué, telle est l'unique préoccupation, et lorsqu'il n'y a pas moyen d'y réussir, quand le hasard ou la force de choses vous jette sous les pas de cet homme à regard hautain, à profil sinistre, rempli du sentiment, de la volonté et du courage de son omnipotence, on reste immobile, fasciné, l'air humble, le cœur palpitant ; car d'un signe, d'un mot, cet homme qui fait trembler, qui aime à faire trembler, et ne pardonne pas à ceux qui ne tremblent point, peut tout prendre, fortune, liberté, honneur, — la vie même. J'ai assisté plus d'une fois à ces honteux spectacles, et j'en ai rougi pour l'humanité !

On demandait au colonel Strijowski s'il aimait l'empereur :

— Je ne sais pas si cela me serait permis, répondit-il.

LE COMTE ALEXIS ORLOFF.

Un homme seul a pénétré profondément dans l'intimité, sinon dans l'affection du tzar. Parler de l'un sans dire un mot de l'autre, ce serait séparer Louis XI de Tristan l'Hermite. Omar explique Mahomet.

Nicolas a fait du comte Orloff l'exécuteur de ses œuvres hautes et basses, le confident de ses projets et de ses pensées secrètes, et cette grâce du maître a été reconnue, de la part du sujet, par une obéissance aveugle, presque sauvage.

On sait que le tzar Pierre, après avoir été juge, se

plaisait à être bourreau. Il aimait à trancher des têtes, et porta, dit-on, ce goût jusqu'à couper celle de son propre fils [1].

Un jour, qu'il se livrait à ce délassement favori, un des strélitz [2], qui, agenouillé dans la salle, et la tête posée sur les poutres servant de billots, attendait respectueusement le coup mortel, impatienté de ce que le tzar passait toujours près de lui sans le frapper, lui dit :

— *Batiouchka* (père), tu m'oublies.

— Non, répondit Pierre, mais tu es trop beau pour mourir, je te fais grâce.

Ce strélitz, qui dut la vie à sa beauté, s'appelait Ivan. On l'avait surnommé *Orel* (l'aigle). D'Orel on fit Orloff. Ce fut l'aïeul des cinq frères que le meurtre de Pierre III tira du néant pour les élever à la plus éclatante faveur.

Ces cinq frères furent : — Grégoire, — Alexis, — Wladimir, — Fœdor, — et Ivan.

Grégoire et Alexis méritèrent seuls d'occuper l'attention de l'histoire.

Tous deux obtinrent l'immortalité de l'infamie.

Grégoire fut l'auteur de la révolution de palais qui amena la mort de Pierre III et plaça Catherine sur le trône. Parvenu à la puissance par l'échelle du meurtre,

[1] Alexis Petrowitch (1718).

[2] Corps d'infanterie russe institué par Ivan IV, et qui formait la garde du tzar. Les strélitz s'insurgèrent à deux reprises contre Pierre, qui les décima la première fois, et les extermina la seconde (1705).

son ambition fut sans bornes comme son bonheur. Il aspira à partager la couronne des tzars avec son illustre maîtresse, refusa un mariage secret qu'elle lui offrait, la blessa par ses hauteurs, la fatigua par ses caprices, l'irrita par ses infidélités, perdit ses bonnes grâces, les regagna un instant pour les reperdre, fut témoin de la prodigieuse élévation de Potemkin, devint fou, et mourut d'un accès de rage en 1783.

La vie d'Alexis Orloff est un drame en trois actes, — qui commence par un meurtre, se poursuit par un mensonge, finit par une trahison.

Voici pour le meurtre:

Simple soldat aux gardes, il fut l'un des assassins de cet infortuné duc de Holstein-Gottorp que le testament d'Elisabeth n'enleva à son obscurité allemande, que pour l'initier aux procédés de strangulation russe [1]. Alexis eut, dans ce crime, la part du lion; il en sortit défiguré et tout sanglant. Les ongles acérés de sa victime avaient imprimé sur son visage, une cicatrice ineffaçable, qui se reproduisit avec des caractères parfaitement identiques, sur la joue de sa propre fille.

La nature servit de bourreau, elle marqua la race.

Voici pour le mensonge:

[1] Pierre III était fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'une fille de Pierre le Grand. Il fut nommé grand-duc, et épousa Catherine d'Anhalt-Zerbst, fameuse depuis sous le nom de Catherine II, qui le déposa et le fit étrangler par les Orloff, en 1762.

La Russie était en guerre avec les Turcs ; Orloff proposa une expédition maritime dans l'Archipel. Il n'était ni général, ni amiral, ni rien au monde, qu'un assassin heureux ; il n'avait jamais commandé un bataillon de siége, ni un brick de guerre. On lui donna cependant la direction nominale de la flotte, avec John Elphinstone, — un Anglais, un vrai marin, — pour second. Celui-ci battit la flotte turque, la poursuivit dans l'anse de Tchesmé, où elle avait imprudemment cherché un refuge, et l'y brûla tout entière le 7 juillet 1770. Elphinstone avait gagné la bataille, Orloff s'en attribua l'honneur, et prit, dès ce moment, le surnom de *Tchesminski*.

La victoire de Tchesmé eut un retentissement immense. C'était le premier succès naval des Russes La poésie le célébra dans les vers de Khéraskoff, la peinture avec le pinceau de Hacker, l'architecture par le monument triomphal de Tsarkoé-Selo [1]. Encore aujourd'hui, à l'anniversaire de cette journée, on chante dans l'église Saint-Nicolas, un *Te Deum* solennel.

Voici maintenant pour la trahison :

Une fille de l'impératrice Elisabeth et du comte Alexis Rasoumowski, la princesse Tarakanoff, vivait à Rome dans une obscurité qui, si complète quelle fût, ne laissait pas le trône impérial sans inquiétude.

[1] Résidence impériale, située à vingt-quatre werstes de Pétersbourg, sur la route de Moscou. — Tsarkoé-Selo signifie *village du tzar*.

Alexis Orloff partit pour cette ville sous un déguisement, se mit en rapport avec l'aventurier Ribas et une courtisane, femme d'un consul anglais, et, par leur entremise, parvint à faire la connaissance de la princesse. Orloff la séduisit, la trompa par un mariage simulé, et l'ayant ensuite menée en Russie, il l'a livra à Catherine, qui la fit jeter dans une casemate de la forteresse de Pétersbourg. Elle y resta dix ans, et y périt noyée, lors de la terrible inondation de 1777.

Il y eut un complément providentiel au drame sanglant de la vie d'Orloff, — un de ces épilogues inattendus qui se forment, éclatent et passent comme une trombe sur les hommes coupables. Paul Ier, à son avénement, ordonna la translation des cendres de Pierre III, du couvent de Saint-Alexandre-Newski à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul ; il convia à cette cérémonie expiatoire les derniers assassins de son père, restés vivants, Alexis Orloff et Baratinski. Tous deux durent suivre à pied, tête nue, au milieu d'un foule immense et muette, le corps de leur victime, portant les coins du poêle qui le recouvrait. Paul Ier marchait derrière, les yeux fixés sur leurs visages pâles [1] !...

[1] Je tiens de mon père, qui fréquenta longtemps la cour de Catherine, comme envoyé du gouvernement français, le fait suivant, dont je n'ai trouvé mention nulle part :

Grégoire Orloff avait reçu le droit de porter le portrait de Catherine à sa boutonnière. La même faveur fut octroyée à Alexis, après la bataille de Tchesmé. Celui-ci acheta d'un juif un diamant énorme,

Le comte Alexis Orloff est l'un des quatre enfants naturels de Fœdor Orloff. C'est le favori en titre depuis vingt-cinq ans.

Chargé de la direction générale de la police, on conçoit aisément quelle autorité incombe à l'homme qui dispose de la formidable action d'une surveillance qui enlace le pays tout entier dans ses ramifications innombrables, — qui suit le général en croupe, — veille dans le cabinet du ministre, — emplit la chancellerie de l'ambassadeur, — dort sous le même toit que le gouverneur de province, — se tient invisible et debout dans la cabane du paysan, — dans le château du noble, — dans la cellule du moine, — derrière l'autel où le prêtre officie... et a une grande partie de la nation, — toute la Russie officielle, — pour auxiliaire et pour complice.

Nul n'est plus craint que le comte Orloff, — si ce n'est le tzar lui-même. — Cette impression tient autant au caractère de l'homme qu'à celui de ses fonctions. Le *satrape*, comme on l'appelle à Pétersbourg, est doué d'une brutalité organique qui effraye ses inférieurs et irrite ses égaux. C'est le seul personnage, dans l'empire, qui puisse se vanter d'être plus insolent que le prince Menschikoff, ministre de la marine, dont les hauts faits

qu'il fit creuser, et dans lequel il plaça le portrait de la tzarine Paul, à son avénement, lui fit demander ce bijou, y remplaça l'effigie de sa mère par celle de Pierre III, et le renvoya à Alexis, avec ordre de le porter ainsi jusqu'à sa mort

en matière d'arrogance sont de notoriété universelle.

Le comte Orloff a une ambition calme, un désintéressement connu, un amour du repos excessif. On peut dire du favori de Nicolas ce que Figaro disait de lui-même : « *Paresseux avec délices.* » Il passe une grande partie de l'année à Strelna, villa impériale, située entre Pétersbourg et Péterhoff, dans les douceurs d'un *farniente* héroïque, et se reposant, pour l'expédition des affaires, sur deux collaborateurs également actifs, sa femme et le lieutenant général Doubelt.

La comtesse Orloff, née Gérebtzow, pense, parle, écrit et agit en homme. S'il y avait un Numa à Péterhoff, elle en serait l'Égérie ; mais, bien que ses conseils soient souvent demandés, ils sont rarement suivis. Elle a fait l'éducation de son fils, jeune homme accompli. Elle sert aussi de secrétaire intime à son mari, et, dans cette incessante collaboration, elle apporte, avec une intelligence aussi développée, une raison supérieure et une délicatesse de sentiments et de pensées qui révèlent la femme, même sous les formes arrêtées des inspirations les plus viriles. Madame Orloff est un apôtre fervent du droit divin ; elle pousse aussi loin que possible l'amour de la légitimité : mais si vive que soit sa foi, elle a trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'il faut tenir compte des nécessités des temps, et qu'on ne saurait gouverner contre et malgré l'esprit du siècle. Son culte du passé est un regret, plutôt qu'un système et qu'une espérance.

Le général Doubelt est le bras droit du comte Orloff.

Doué d'une activité et d'une puissance de travail incomparables, il remplit sans efforts les fonctions les plus pénibles, les plus décriées et les plus laborieuses. C'est à lui que reviennent directement, comme chef en second de la gendarmerie (le comte Orloff est le chef en premier), toutes les hautes mesures de police; mais cet homme, — chose rare, — s'est montré moins mauvais que sa position. Il n'a pas fait tout le mal qu'il eût pu réaliser, et il a trouvé moyen plusieurs fois de faire le bien qu'il n'avait pas mission d'accomplir.

Ce fond de bienveillance, dans un poste de janissaire, l'a ruiné dans l'esprit du tzar, qui ne l'aime point, et le supporte seulement par condescendance pour son favori.

Quelques personnes, très-judicieuses d'ordinaire, pensent pourtant, à Pétersbourg, que cet air de bonnasserie du général n'est qu'apparent, et qu'il est prudent de ne pas s'y fier; — que c'est un de ces hommes qui vous exécutent poliment avec un sourire, en y mettant les formes; — que Nicolas est un Louis XI tartare, Orloff un Tristan l'Ermite, et Doubelt un Quatre-Echelles, doublé de Petit-André. En consignant cette impression, je me hâte d'ajouter que je ne la partage pas; j'ai beaucoup connu le général Doubelt, et rien dans sa conduite n'a pu infirmer la bonne opinion que je me suis formée de sa personne. Il y a sans doute de tristes actes à signaler dans cette existence, mais la responsabilité monte plus haut. Le bourreau n'est pas coupable d'assassinat parce qu'au

nom de la justice il sépare le tronc de la tête. Il fait un exécrable métier, voilà tout.

Les derniers événements ont porté le trouble dans les positions les plus élevées. Le crédit du comte Orloff lui-même en a été ébranlé. Comme tous les hommes politiques de son pays, — y compris celui qui dirige depuis tant d'années les affaires extérieures avec une habileté si cauteleuse [1], — le comte Orloff, sans sortir du rôle de l'obéissance passive, s'est montré peu sympathique à la guerre actuelle. Peut-être sa répugnance a-t-elle été influencée par son apathie naturelle ; mais cette opposition tacite n'en fut pas moins une preuve de bon sens et de courage. Le comte Orloff n'a accepté avec empressement sa mission à Vienne, que parce qu'elle était d'une nature temporisatrice, et qu'il espérait en voir sortir ou la paix, ou une alliance dissimulée sous le nom de neutralité (Voir la note K), et seule propre à donner à la Russie, dans la guerre, si elle devait se poursuivre, toutes les chances qui, sans elle, lui font défaut. Il a échoué, et on lui en a voulu, comme on en veut à M. de Meyendorff de son impuissance, à MM. Kisseleff et Brunow de leurs illusions, à M. de Nesselrode de l'insuccès de ses circulaires, au prince Paskéwitch de sa retraite et peut-être de sa blessure. Un homme comme le tzar ne tient nul compte des causes ; — il ne voit que les résultats, et règle sur eux la faveur ou les disgrâces.

[1] L'archi-chancelier, comte de Nesselrode.

Personne ne doute, cependant, que le comte Orloff ne regagne le terrain perdu. Son esprit déterminé convient au tzar, et l'absence de tous scrupules dans l'exécution des mesures extrêmes le rendra toujours indispensable.

Le comte Orloff est incapable de conseiller le mal à son maître, et plus incapable encore de l'empêcher de le faire, lorsqu'il l'a résolu. L'obéissance chez lui peut aller jusqu'à la férocité. Son propre frère, le général-major Michel Orloff, homme d'esprit, de talent et de caractère, marié à la fille du général Raïefski, en est le trop éloquent témoignage. Michel Orloff se signala pendant les guerres de l'Empire; il signa la capitulation de Paris, et fut, pendant tout le règne d'Alexandre, un apôtre fervent des réformes. Vers 1817, il créa à Pétersbourg une société secrète, dont le but était de mettre un terme *aux concussions et autres abus qui s'étaient glissés dans l'administration intérieure de la Russie*. Cette société se fondit plus tard avec celle de l'*Union du bien public*, dont Pestel était l'âme. — L'insurrection de 1825 trouva Michel Orloff dans ses rangs. Conduit devant Nicolas, il refusa toute explication, et fut exilé. On lui interdit le séjour des deux capitales. Trente ans se sont écoulés depuis, sans que cette situation se soit modifiée, — sans que le tout-puissant favori ait osé élever la voix en faveur de son propre sang, — le meilleur, le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines d'un homme portant le nom d'Orloff.

Divers écrivains, M. de Custine entre autres [1], ont fait peser un soupçon grave sur l'honneur du comte Alexis. On prétend qu'il a poussé le zèle jusqu'au crime, le séidisme jusqu'à l'empoisonnement. Nous ne pouvons, en l'absence de preuves, ni admettre, ni repousser cette imputation. Pour être juste, il suffit de la mentionner. Le maréchal Diébitsch marchait sur Varsovie (1831) ; la Pologne armée, l'héroïque Pologne, la fille de Kosciuszko, lui barrait le passage. Ostrolenka avait laissé la fortune douteuse ; l'armée russe s'étonnait de cette résistance, le tzar s'en effrayait, l'Europe applaudissait. On soupçonna une complicité latente. Le comte Orloff fut chargé de faire une enquête ; il vit Diébitsch, — et Diébitsch mourut subitement ; il vit le grand-duc Constantin, — et le grand-duc Constantin mourut subitement. Cette double coïncidence fut remarquée, signalée, interprétée, jugée. On parla de choléra et de suicide pour l'un, — de choléra pour l'autre, — de poison pour tous deux. — Le soupçon monta du serviteur au maître, du bras à la tête, et y resta. Il y est encore.

Le tzar n'exige de ceux qui le servent d'autre mérite que la soumission, d'autre devoir que l'obéissance. C'est

[1] On lit dans la *Russie en* 1839, le passage suivant :

« On peut voir tous les jours, à la cour de l'empereur Nicolas, un grand seigneur, surnommé tout bas l'*empoisonneur*, et qui plaisante de ce sobriquet. »

ce qui explique la haute fortune du comte Orloff, et aussi, pourquoi des hommes, supérieurs par la noblesse du caractère, la trempe de l'esprit, les avantages de l'éducation, mais auxquels manquait cette éternelle et complaisante docilité, n'ont pu soustraire leur fortune aux fluctuations du caprice, ou sont demeurés rivés à des positions subalternes.

Le baron de Lowenstern, le général Mouravieff, le prince Démidoff, et, dans une plus large sphère de pouvoir et de célébrité, le prince Paskéwitch et le comte Worontzoff, témoignent, à des titres divers et avec des nuances participant de l'individualité propre, de cette vérité.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL BARON DE LOWENSTERN.

Le général de Lowenstern est le type de cette classe d'officiers énergiques et intelligents, que le gouvernement recrute dans les provinces de la Baltique, et qui, jusqu'à la fin du dernier siècle, ont été les véritables instructeurs des armées russes; – hommes qui, pour la plupart, joignent une éducation distinguée aux connaissances militaires, — et d'autant plus curieux à étudier aujourd'hui, qu'ils sont sur le point de disparaître de la

scène, d'où l'élément national tend à les exclure complétement.

Le général de Lowenstern est un véritable épicurien, qui eût dû naître à Gargettos, près d'Athènes, l'an 340 avant Jésus-Christ. Quand il mourra, — s'il meurt jamais, — ce qui est douteux, — il pourra se rendre à lui-même ce témoignage, de n'avoir pas laissé passer un seul plaisir à sa portée, sans lui avoir crié : *Halte là !*

Il a connu toutes les illustrations de son temps, et a conservé dans sa tête, comme dans un casier, leurs portraits, frappants de ressemblance. Soldat par-dessus tout, il a fait, tantôt avec les Français, en amateur, tantôt, et le plus souvent contre eux, toutes les guerres de l'Empire. Il faut l'entendre parler de ces temps, de ces batailles, de ces armées accourues l'une contre l'autre des extrémités de l'Europe, et surtout de Napoléon et de sa vieille garde.

« Quand les alliés, me disait-il à Pétersbourg, en 1852, avaient devant eux un nombre égal de soldats français, avec un maréchal, — que ce fût Ney ou Davoust, Soult ou Macdonald, — ils disaient : « *Nous nous battrons.* » Mais quand ils connaissaient la présence de Napoléon et de sa garde à l'armée française, ils disaient : « *Nous se-* « *rons battus.* »

« Napoléon représentait, seul, pour l'ennemi, cinquante mille hommes.

« Quant à la vieille garde, elle avait sur toutes les troupes européennes un incontestable ascendant.

« Les grognards de Napoléon personnifiaient l'idéal du soldat. On pourra les égaler, — les surpasser, jamais. C'est qu'à une indomptable énergie et à l'austère sentiment de la discipline, ils joignaient le feu sacré, indispensable dans l'art militaire, comme dans tous les autres. Ils faisaient tout ce que l'homme peut faire, — souvent plus. »

La vie du général de Lowenstern est un roman de bivac plein d'intérêt. Il atteignait neuf ans à peine que son père, maréchal de la noblesse de Livonie, se demandait, avec une sollicitude quelque peu hâtive, s'il ferait de son fils un chambellan, un conseiller privé, un diplomate ou simplement un gentilhomme campagnard, exploitant lui-même ses domaines, et soutenant, à l'aide de ses grands biens, l'honneur des anciens chevaliers porte-glaives [1], ses ancêtres.

Le hasard trancha la question.

Debout sur le seuil du château, l'enfant vit passer à cheval un de ses oncles. C'était un fou sans pareil que cet oncle. Il appela le petit Lowenstern, le hissa sur la selle et le mena sur un îlot, dans la mer, derrière une vieille batterie, à l'abri de laquelle il pût assister à la bataille navale de Réval. L'enfant, ne pouvant comprendre le danger de la situation, admirait avec une joie

[1] Ordre militaire et religieux, fondé au treizième siècle, par Albert d'Apeldern, évêque de Livonie, sur le modèle de celui du Temple, et qui s'éteignit au seizième siècle, par la cession que son cinquantième grand-maître provincial, Gottlar Kettler, converti au luthéranisme, fit de la Livonie à Sigismond II, roi de Pologne.

naïve les évolutions des deux escadres, suédoise et russe. Quand la musique des boulets commença, il se sentit pâlir, et, pour ne point tomber, il se cramponna à l'affût d'une pièce.

Après une furieuse canonnade, le vaisseau amiral suédois sauta en l'air ; la fumée, le bruit, la clarté de l'incendie, les mâts qui se brisent, les navires qui s'entr'ouvent, les cris des blessés, la vue des cadavres, formaient un spectacle violent et nouveau pour ce jeune enfant, échappé de la veille aux jupons de sa gouvernante. Ses terreurs pourtant finirent avant la bataille, et son oncle eut toutes les peines du monde à lui faire quitter la place. Depuis, il ne rêvait plus que combats, vaisseaux à l'abordage, et sa vocation fut décidée.

Le général de Lowenstern était marqué pour la première place. La haine d'un homme sous Alexandre (nous ne dirons pas, ici, quel fut cet homme, dont nous aurons à nous occuper ailleurs), lui barra le chemin, et il se rendit lui-même impossible sous Nicolas.

Le tzar dirigeait des manœuvres où Lowenstern figurait avec sa cavalerie. Chaque commandement proféré à haute voix par l'empereur, était répété par les chefs de corps, échelonnés sur le champ de Mars. L'officier qui précédait Lowenstern, ayant reproduit l'un de ces commandements d'une manière peu intelligible, ce dernier courut, ventre à terre, vers son collègue pour en obtenir la reproduction. Un moment d'incertitude se produisit, par suite, dans le mouvement de sa troupe. Le tzar, qui

passe sa vie à fabriquer des automates, excelle à surprendre la moindre irrégularité dans le mécanisme qui les fait agir. L'hésitation de cette cavalerie ne lui échappa point. Il appela Lowenstern, et d'une voix retentissante :

— Général, lui dit-il, vos régiments manœuvrent comme des recrues!

Lowenstern, pâle comme la mort, devant cette apostrophe qui enveloppait dans une solidarité injurieuse plusieurs milliers d'hommes, — soldats exercés, — essaya de balbutier une excuse :

— Sire, ... dit-il.

L'empereur leva la main d'un air de menace.

— Ne répondez pas! s'écria-t-il, ne répondez pas!

Le baron de Lowenstern ignorait ou venait d'oublier qu'il est défendu, sous les armes, d'adresser la parole au tzar, fût-on même interpellé par lui. Cette faute d'orthographe militaire fut la ruine de son ambition. Elle effaça trente années d'éclatants services.

Par bonheur, le général avait appris la philosophie à l'école de la disgrâce. Il se résigna sans trop de peine à rester sur le second plan, avec la conviction qu'il aurait dû occuper le premier. Il a lui-même tracé son portrait :

« Je suis et reste imperturbable, remercie Dieu et me moque de tout ce qui se fait en ce bas monde. Je ne prends rien au sérieux, jouis de tout modérément, n'ai jamais ri aux éclats. Je m'amuse rarement, parce que je suis vieux ; mais je ne m'ennuie jamais, car je sais tirer parti de tout. Il n'y a que l'absurde qui m'impatiente,

sans aigrir mon humeur. Mes fortunes ont été diverses, mais j'ai supporté les mécomptes sans murmurer. J'ai, pour ainsi dire, inventé l'*hypocrisie du contentement*. »

Émule des Czernicheff et des Platoff, Lowenstern a commandé les cosaques toute sa vie ; il a fait à leur tête des miracles d'adresse, — des prodiges d'audace. Nul ne connaît mieux que lui la guerre de partisan, et n'est plus apte à en tracer les règles. Il a rédigé, sur cette matière, un véritable code pour les jeunes officiers, dans les mémoires qu'il prépare, et qui révéleront beaucoup de faits nouveaux sur les grandes guerres de l'ère impériale,. . si ces mémoires ne restent pas enfouis dans les cartons du ministère de la guerre ou dans les archives de la chancellerie. Le général Lowenstern est courtisan ; qui ne l'est pas, qui oserait ne pas l'être dans ces régions de la servilité ? — Mais il ne l'est pas assez correctement. Il a des éclairs de franchise, des boutades d'indépendance, des mots révélateurs de la pensée, des silences qui accusent, des éloges qui condamnent.

C'est plus qu'il n'en faut pour que l'œuvre soit enterrée, avec ou avant l'homme.

LE GÉNÉRAL MOURAVIEFF.

Les talents militaires du général Mouravieff sont devenus, comme les boutades du général Lowenstern, une offense pour le maître.

Ce général, on le sait, s'était fait, en opérant contre Schamyl, une brillante réputation de soldat et de tacticien ; mais il avait eu plusieurs fois le tort d'avoir trop raison contre son général en chef. Cette imprudence avait compromis sa carrière, en le maintenant dans une sorte

de disgrâce, révélée par l'absence de son nom dans les bulletins du Caucase. L'idée de son mérite était sortie de la conscience de ses camarades, bien plus que des documents officiels. Quoi qu'il en soit, le tzar ayant ordonné de grandes manœuvres, y manda Mouravieff.

— Je sais, lui dit-il, que vous faites le professeur au Caucase ; je veux juger si vos prétentions sont fondées ; prenez le commandement du corps qui opère contre moi, et déployez toutes vos ressources ; de mon côté, je ne vous ménagerai pas.

Une des faiblesses de Nicolas est de se croire général. Rien de moins fondé que cette prétention. Comme son père Paul, comme ses frères Constantin et Michel, il confond trop le mérite du sergent-major avec celui du chef d'armée. Il semble ignorer que la science militaire ne consiste pas dans la stricte observance des formes, la rigidité du costume et la régularité des mouvements. C'est un habile officier instructeur, — un bon inspecteur aux revues ; — rien au delà. Le tzar joue gravement au soldat ; il est constamment en uniforme, le matin, le soir, la nuit même. -- J'ai vu à Lasenki [1] et à Péterhoff le lit de camp de ce roi des rois. C'est une couche fort simple, fort rude. — Cela sent le sauvage ou le héros. Or, Nicolas n'est que la moitié de l'un et que l'effigie de l'autre. Mais, vainqueur facile d'adversaires complaisants, il s'est accoutumé à prendre ses petites guerres pour des ba-

[1] Château impérial, près de Varsovie.

tailles, les défaites pacifiques de ses généraux pour des trophées personnels. On sait qu'il dirigea lui-même, de Pétersbourg, les dernières opérations militaires sur le Danube. Le maréchal Paskéwitch n'eut aucune latitude ni pour l'attaque, ni pour la retraite; il préluda au siége et l'abandonna malgré lui. Les revers et la honte de cette campagne sont l'œuvre du tzar, — le résultat d'une désastreuse et ridicule présomption.

On comprend dès lors la coquetterie que Nicolas dut mettre, dans ses opérations contre Mouravieff, à triompher d'un homme connu pour un tacticien de premier ordre.

Le succès semblait certain; le tzar avait dans son état-major les meilleurs officiers de l'armée; Mouravieff n'était secondé que par des doublures.

Les manœuvres commencèrent. Le corps, que commandait Nicolas, s'évertua beaucoup pour rencontrer l'ennemi; mais les heures s'écoulaient, et Mouravieff ne paraissait pas. Sujet d'orgueil pour Nicolas, de raillerie pour son entourage. — Toutefois, la joie fut courte.

L'armée impériale, dans l'ardeur de sa recherche, s'était peu à peu rapprochée de la Newa. C'était là où l'attendait Mouravieff, retranché derrière un monticule et caché par un accident de terrain. Surgissant à l'improviste, il sépare, par une prompte évolution, le tzar de son armée, et réussit à placer celle-ci, déjà sans chef, entre le fleuve et son artillerie.

La partie était gagnée. Le général Yermoloff, remplissant les fonctions de juge de camp, courut à Mouravieff :

— Je vous félicite, mon cher, lui dit-il; mais votre victoire est une défaite.

Le mot était juste. Mouravieff ne retourna plus au Caucase, — et l'ombre se fit autour de lui.

LE PRINCE ANATOLE DÉMIDOFF.

On proscrivit dans le baron Lowenstern l'homme d'esprit, dans Mouravieff le stratégicien trop habile, dans le prince Démidoff une éducation trop littéraire, des tendances trop libérales, des mœurs et des goûts trop européens.

Nul pourtant, comme on va le voir, n'était plus Russe par sa famille et par son passé.

Un jour, le tzar Pierre, tout préoccupé de ses projets

belliqueux contre la Suède, traversait la ville de Toula, pour aller surveiller la marche, à travers les routes nouvellement ouvertes dans les steppes incultes, de l'énorme matériel destiné à son armée. Le tzar portait à sa ceinture une paire de magnifiques pistolets de fabrication anglaise. En les examinant, il remarqua que l'un d'eux était hors de service. Les manufactures moscovites, à cette époque, suffisaient à peine à la fabrication grossière de l'armement des troupes. Pierre ne pouvait donc espérer que l'arme fût réparée en Russie.

— Si Votre Majesté le permet, dit un officier de sa suite, je me charge de faire remettre cette arme en état.

— Et par qui? demanda Pierre.

— Par un armurier de cette ville, dont l'habileté m'est connue.

Le tzar voulut le voir.

— Peux-tu, dit-il à l'armurier, en lui montrant les deux armes, rendre ce pistolet semblable à l'autre?

— Oui, sire.

— Je méprise la présomption, reprit Pierre. Récompense si tu réussis; châtiment si tu échoues. Cela te convient-il?

— Parfaitement, sire.

— Combien de temps te faut-il?

— Deux jours.

— Je te les accorde.

Deux jours après, l'armurier remit au tzar le pistolet restauré.

Pierre en examina le travail en connaisseur, compara minutieusement tous les détails avec celui qu'il avait gardé.

— Il n'existe aucune différence entre les deux armes, dit-il ; je suis content.

Et il ordonna de récompenser libéralement l'ouvrier; mais ce dernier, tirant de dessous sa tunique, le pistolet brisé, dont celui remis au tzar n'était que l'imitation accomplie, le rendit à Pierre stupéfait.

En voyant la preuve palpable qu'il était possible de fabriquer en Russie des armes égales à celles des manufactures anglaises, l'œil du tzar étincela.

— Comment t'appelles-tu? dit-il à l'armurier.

— Démide.

— Eh bien, Démide, reprit Pierre, en lui tendant la main, nous ferons de grandes choses ensemble.

La prédiction se réalisa. Ce dernier contribua à tirer la Russie de son assujettissement industriel. Il réussit à fondre des canons et créa l'artillerie russe.

Pierre le combla de distinctions. Il lui envoya de Kisliar son portrait avec cette lettre :

« Je suis arrivé dans un pays où la récolte est en « feu ; j'ignore si nous pourrons nous revoir. C'est pour- « quoi je t'envoie mon portrait. Il te rappellera ma per- « sonne. »

Le forgeron de Toula découvrit des mines, établit des fonderies, organisa en Sibérie une industrie puissante et laissa, à sa mort, d'immenses richesses. Nikita, son

fils, trouva, le premier, du cuivre en Sibérie, et ce cuivre fut le premier fondu en Russie.

La noblesse des Démidoff date de 1726. Elle résulte de lettres-patentes de l'impératrice Catherine Ire, femme et successeur de Pierre Ier, après avoir été la maîtresse de Menschikoff, — qui fut lui-même garçon pâtissier, avant d'être ministre et général. — L'oukase qui fit nobles les Démidoff, les dispensa du service public, afin qu'ils pussent se livrer librement à l'industrie des mines.

L'individualité la plus remarquable de cette lignée depuis Démide, fut le conseiller N. Démidoff, que cette génération a connu. Sagace, intelligent, il avait le génie des opérations commerciales. Il devinait d'instinct ce qu'il ne pouvait voir sur place, car il vécut toujours loin de la Sibérie. Il y a plus d'intuition qu'on ne pense dans la pratique des affaires. L'industriel et le poëte se rencontrent par plusieurs points. Le conseiller Démidoff était un épicurien; il recherchait le plaisir, moins pour lui que pour les autres. Cependant, des excès précoces avaient miné sa constitution, et son âge mur fut assailli de toutes les infirmités de la vieillesse. Dans son hôtel parisien, comme dans ses palais d'Italie, il y avait chaque jour bal, réception ou spectacle. Cet homme, dont la vie ne tenait qu'à un fil, dont la goutte avait paralysé tous les membres, que des douleurs atroces clouaient sur une chaise roulante, semblable à Mirabeau mourant, s'enveloppait de fleurs, s'environnait de parfums, s'entourait de musique, comme si, dans le bruit, l'éclat et l'ivresse de ces

fêtes, il eût voulu noyer les cris de la souffrance et la pensée de la mort qui s'approchait.

En 1812, M. N. Démidoff avait levé à ses frais, parmi les serfs de ses domaines, un régiment qu'il mena contre les Français. Ce fut tout ce qu'il eut de commun avec le métier des armes, qu'il n'aimait pas.

On l'appelait le père des pauvres, et il méritait ce surnom. Quand il mourut, Florence prit le deuil, les cloches sonnèrent comme pour un malheur public.

Tous ses secrétaires logeaient chez lui, mangeaient à sa table, disposaient de ses voitures. Sa maison était royalement tenue ; il faisait venir à grands frais les produits les plus exquis de l'étranger ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils arrivassent tous à leur destination. La plus grande partie était détournée, au profit des secrétaires, qui formaient, chez lui, une oligarchie toute-puissante. Cependant, comme les factures finissaient toujours par se produire, et qu'il avait autant d'ordre que de libéralité, il ne manquait jamais de constater le délit, et jamais non plus de le pardonner. Le bonhomme, dans ces occasions, hochait la tête, souriait à demi, et disait d'un ton de reproche : « Les coquins ont tout pris. »

Un jour, il rencontra, à la promenade, le plus jeune de ses secrétaires monté sur son meilleur cheval. « Il te convient bien, lui dit-il, de monter mon cheval ! crois-tu donc que je l'aie acheté pour toi ? »

Et comme le coupable baissait la tête d'un air contrit : « Pour que cela ne t'arrive plus, je te le donne. »

Il eut deux fils, Paul et Anatole. Le premier mourut en 1840, laissant de sa femme (née Sternjwall), personne accomplie, mariée depuis en secondes noces à M. André de Karamzine [1], un fils, Paul Pawlowitch Démidoff, qui, à sa majorité prochaine, entrera en possession d'un des plus riches héritages de l'Europe.

M. Anatole est le chef actuel de la famille.

Ce dernier est-il prince ou simple gentilhomme de rang inférieur, d'après l'ordre hiérarchique et très sacré du *tchine?* Je répondrai qu'il est l'un et l'autre : — prince en Toscane, où il en a reçu le diplôme en forme authentique, des mains du grand-duc Léopold II, et simple gentilhomme en Russie, où le tzar n'a jamais daigné lui reconnaître ce titre.

[1] M. André de Karamzine a été tué en mai 1854, à Slatina, près de Crajovo. Il était fils du célèbre écrivain de ce nom. Sur son lit de mort, en 1827, l'historiographe d'Alexandre écrivait à Nicolas :

« *Au jour du péril, vous trouverez mes fils parmi les plus fidèles.* » Lorsque éclata la guerre actuelle, M. André de Karamzine n'était plus au service. Il demanda à y rentrer, non par ambition, mais par honneur. « *Je ne suis pas assez jeune pour rêver de gloire,* disait-il, *je remplis un devoir austère, voilà tout.* »

Nommé colonel des hussards du prince de Varsovie, régiment qui s'était distingué à Cétate, il fut tué à sa tête, dans une expédition dont il avait été chargé. Les quatre escadrons qu'il commandait, se trouvant enveloppés par les Turcs, furent, malgré la plus vigoureuse résistance, entièrement détruits.

M. André de Karamzine était l'un des chefs les plus distingués de la secte des slavisnophiles.

C'est par hasard qu'il vint au monde : son père et sa mère (née Strogonoff) vivaient séparés, d'un consentement mutuel.

En 1812, madame de Démidoff, s'étant rendue à Saint-Pétersbourg, y reçut la visite de son mari, qui venait de lever un régiment contre les Français. Neuf mois après, elle mit au monde un enfant qui n'avait que le souffle, et qu'il fallut envelopper de flanelle pour lui conserver la chaleur nécessaire à la vie.

L'éducation du prince Démidoff s'est faite en France. Il eut pour condisciple le prince Grégoire Volkonsky, dont nous parlerons plus loin, et, pour gouverneur, un prêtre janséniste, l'abbé Bradt.

Son entrée dans le monde eut lieu sous les auspices de plusieurs institutions d'utilité publique et d'une publication littéraire importante.

A dix-sept ans, il créa à Saint-Pétersbourg, sous le patronage de l'impératrice, une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres, et de travail pour les femmes inoccupées, — l'un des établissements modèles de la Russie.

Son père avait, en 1828, fondé à Florence, dans le quartier des Renaï, le plus pauvre de la ville, sous le nom d'*asile Saint-Nicolas*, une école primaire gratuite pour la classe indigente. M. Anatole perfectionna cet institut, en y introduisant des classes spéciales et graduées, tendant à faciliter aux élèves, par une succession d'études combinées, l'exercice de la plupart des professions industrielles.

En 1836, il établit une fabrique de soie dans sa villa de San Donato, près de Florence. Cette entreprise, conçue sur une vaste échelle, n'obtint pas le succès qu'on en devait attendre ; mais le pays profita, néanmoins, d'un essai qui jeta un million de francs dans la circulation. A cette occasion, le grand-duc de Toscane octroya à M. Démidoff le titre de comte, transformé plus tard en celui de prince. Le tzar n'a reconnu ni l'un ni l'autre.

S'associant, en 1837, des hommes de spécialités diverses, mais d'un mérite reconnu, MM. de Sainson, Huot, Léveillé, Rousseau, de Nordmann, du Ponceau, Raffet, il parcourut le littoral de la mer Noire, la Crimée et l'île de Taman. Une commission de recherches, sous la direction de M. F. Leplay, explorait, en même temps, les gisements considérables de charbon de terre existant entre le Don et le Donetz, dans la Russie méridionale.

Les résultats de cette double expédition furent consignés dans un ouvrage publié en 1841, à Paris, sous ce titre : *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie* [1].

Cette œuvre, très-sérieuse, très-savante, très-orthodoxe, officielle d'ailleurs, et dédiée à l'empereur, semblait, dès le début, devoir assurer au prince Démidoff une place distinguée dans les bonnes grâces du maître. Il n'en fut rien. L'ouvrage avait été exécuté avec des moyens français, il était écrit dans notre langue, publié en

[1] 4 volumes in-8° et un atlas de planches.

France, et portait des noms français à son frontispice. C'était un vice d'origine indestructible. La publication fut tolérée plutôt qu'agréée, et l'auteur n'obtint aucun des encouragements auxquels ses travaux et ses sacrifices lui donnaient droit [1].

Nicolas n'a pu pardonner deux choses au prince Démidoff, — son éducation occidentale, — et sa retraite du service. — En Russie, celui qui ne sert pas n'existe pas; il n'appartient point à l'État; c'est une branche morte de l'arbre social.

Cette rancune s'est manifestée depuis quinze ans, sous les formes les plus variées, mais toujours d'une façon cruelle. L'oppression commença lors du mariage du prince Démidoff. Accusé, sur la foi d'un agent diplomatique, le ministre de Russie à Rome, d'avoir, pour lever les difficultés provenant de la différence des cultes, contracté deux engagements semblables, envers les Églises grecque et catholique, touchant la religion des enfants qui pourraient naître de son union, il dut, par ordre suprême, se rendre au cœur de l'hiver, à Saint-Pétersbourg, pour s'y justifier, et, bien que cette justification fût tout à fait concluante, on le traita moins en accusé qu'on réhabilite qu'en coupable qu'on gracie. « Peu s'en faut, écrivait M. Démidoff pendant ce voyage, que les bonnes femmes ne se signent sur mon passage, me croyant quelque peu excommunié. »

[1] Les frais d'exploration, d'impression et de publication s'élevèrent à cinq cent mille francs.

Ni la bienveillance de l'impératrice[1], ni celle du grand-duc héritier (Alexandre Nikolaïévitch), ne purent soustraire le prince Démidoff aux effets des préventions suprêmes. L'impératrice, — quoique souveraine d'une partie du globe, — est restée femme sur le trône. Elle en a les touchants instincts et les charmantes délicatesses. Quant au césarévitch, il est l'ami de tout le monde, parce que le moment approche où il aura besoin de tout le monde; il cherche ses points d'appui dans tous les partis, — les séides, — les boudeurs, — les libéraux mêmes, — et, — disons-le en passant, — il n'en trouve nulle part. Les séides n'y croient pas, — les boudeurs n'y tiennent pas, — les libéraux n'en veulent pas. Son frère, le jeune et ambitieux Constantin, convient mieux aux deux premiers partis, et le troisième ne reconnaît pour prétendant que la révolution.

L'intervention de ces illustres personnages fut sans effet, parce qu'elle est sans force.

La mauvaise santé de M. Démidoff lui fait une loi de vivre dans un climat tempéré. Tous les médecins, — ceux mêmes du tzar, — ont reconnu cette nécessité organique; le maître, seul, n'a pas voulu en tenir compte. Dans l'espace de quinze ans, le prince Démidoff a fait vingt voyages à Pétersbourg. En vain a-t-il invoqué la

[1] Charlotte-Louise, fille aînée de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, mariée à Nicolas le 13 juillet 1817, après avoir embrassé la religion grecque, sous le nom d'Alexandra Féodorowna.

loi commune qui limita d'abord à cinq ans, puis à deux, la durée du séjour des Russes à l'étranger, le bénéfice lui en a été dénié. On a créé pour lui, sans oukase, par caprice, une législation exceptionnelle, restrictive, — et sa vie s'est usée et s'use encore dans cette lutte homicide.

Le prince Démidoff est doué d'une activité prodigieuse ; c'est un samowar en pleine ébullition, suivant l'expression d'un homme d'esprit de la haute police [1]. Cette faculté est aussi rare que précieuse en Russie, où les matériaux abondent, mais où les hommes manquent. On pouvait l'utiliser pour les affaires, on l'a annulé par le dédain.

L'indifférence à son égard fut si grande, le mauvais vouloir si évident, qu'il dut résigner ses fonctions de gentilhomme de la chambre, et quitter le service, pour ne pas s'immobiliser dans un poste incompatible avec son âge, sa condition sociale, les us et coutumes de l'avancement.

Écarté des affaires, M. Démidoff songea, un moment, à illustrer sa vie par la libération des serfs de ses domaines. C'était un grand exemple à donner. Il en possède, en indivision avec son neveu, plus de vingt mille, répartis sur les deux versants de l'Oural, à Nijné-Taguilsk, dans le gouvernement de Perm [2].

[1] Le conseiller de Sagtinsky, chef de la 3e section et agent intime du comte Orloff. On a surnommé ce sinistre personnage la *chouette*, parce que sa présence dénote toujours quelque malheur.

[2] Nijné-Taguilsk est un véritable petit État, où l'on rencontre, in-

Il s'adressa à l'homme officiel qui, le premier en Russie, avait prononcé le mot d'émancipation, — le comte Kisseleff. On lui répondit que le moment n'était pas venu. L'étude approfondie de la question ne tarda pas, du reste, à en démontrer à M. Démidoff les graves périls financiers. Depuis quinze ans, l'industrie russe a pris un tel essor, que les ouvriers libres sont fort recherchés et rétribués largement. Ce dernier devait donc s'attendre à voir ses paysans, après leur émancipation, abandonner en masse ses usines, ou se résigner d'avance à la fixation d'un tarif imposé par eux, — le servage étant l'unique frein qui oblige l'ouvrier à se contenter de la payė réglementaire.

La propriété industrielle ne saurait être préservée d'une très-sérieuse perturbation dans ses intérêts que par une mesure de *libération générale*, qui laisse subsister ou rétablisse bientôt l'équilibre, momentanément interrompu, dans les conditions du travail. Or une pareille mesure ne peut émaner que du pouvoir, auquel remonte directement la responsabilité du maintien de l'institution païenne du servage. Tant qu'il ne se sera pas montré *plus chrétien*, le gouvernement russe ne pourra, sans anachronisme, se proclamer *orthodoxe*.

dépendamment de nombreuses usines, destinées à l'élaboration des métaux. des villes florissantes, des hôpitaux et de vastes établissements d'instruction publique. Cette propriété occupe une étendue moyenne de trente à quarante lieues de France. On y exploite des mines d'or, de platine, de cuivre, de fer et de malachite.

Ces obstacles semblèrent, au prince Démidoff, des raisons suffisantes pour renoncer à ses tentatives humanitaires. Il rentra dans le silence de son inaction forcée, et y resta jusqu'à la guerre actuelle.

Dès l'origine de la querelle orientale, M. Démidoff mit à la disposition de l'empereur Nicolas sa personne et ses biens.

« De graves événements, écrivit-il au tzar, semblent se préparer pour l'année qui commence aujourd'hui (1854). Votre Majesté aura peut-être bientôt besoin de tous ses enfants. Je dépose à ses pieds l'âme, le corps et la fortune, trop heureux si elle daigne utiliser mes faibles services !

« Que l'empereur ait confiance dans le dévouement du fils d'un homme qui, en 1812, armait ses paysans contre l'ennemi commun, et s'écriait — ce que je répète après lui, — le cœur plein d'une même émotion : — « C'est en ton nom, Seigneur, que nous vaincrons [1]. »

Ces offres furent officiellement agréées, et M. Démidoff partit pour la Russie, où il put se convaincre que le premier sourire du maître ne s'adressait point à l'homme.

Le prince Démidoff en est revenu, diminué dans sa fortune par une donation considérable, — dont on lui a évité, — assure-t-on, — jusqu'à la peine de fixer le

[1] Dans cette citation, faite de mémoire, tous les termes ne sont peut-être pas strictement reproduits, mais le sens littéral est scrupuleusement maintenu.

chiffre, — et sans avoir rien gagné du côté de l'ambition qu'un ou deux degrés dans le *tchine*, — stérile dédommagement d'un énorme sacrifice, — mais emportant du moins la consolante certitude qu'il aurait pu être ruiné plus complétement; car, comme tout, en Russie, appartient au tzar, ses sujets, loin de se plaindre de ce qu'il prend, ne doivent que s'applaudir de ce qu'il laisse...

Le prince Démidoff possédait les éléments d'une carrière brillante, — un seul excepté, la faveur, — cette faveur, but et mobile de toute action, et sans laquelle le talent, la science, le mérite, la bonne volonté, le patriotisme, la fortune même, sont, en Russie, trésors perdus, lettres mortes. L'absence de cette condition a annulé, pour lui, tous les priviléges, dont une position exceptionnelle devait le mettre en possession Elle l'a cloué à son point de départ. Il a vu arriver au but ses émules, ses égaux, ses inférieurs, sans pouvoir, nouvel Épiphane, franchir le cercle de Popilius où étouffait sa destinée...

LE FELD-MARÉCHAL PRINCE PASKÉWITCH.

Un souvenir, à peine un drapeau, — tel est le prince de Varsovie. — Le principe de sa disgrâce réside dans ce fait : n'étant plus utile, il devint incommode, puis malheureux, et fut brisé.

Le père de Paskéwitch naquit à Pultawa. Il se maria à la fille d'un bourgois de Mohilew, nommé Karabardj. La sœur de sa femme avait épousé Yanschine, valet de

chambre du prince Platow Zouboff, dernier favori de Catherine II.

Lors du décès de la tzarine, Zouboff s'empara d'un coussin qu'elle lui avait recommandé la veille même de sa mort. Il le confia à Yanschine, qui sut en tirer bon parti. On le voit bientôt après grand seigneur, avec le père de Paskéwitch pour homme d'affaires. En 1806, celui-ci était conseiller titulaire, chevalier de Saint-Wladimir, et, plus tard, propriétaire de sept cents âmes dans le rayon de Mohilew. Lorsque Paskéwitch devint célèbre, sa famille russifia son nom polonais, en y changeant quelques lettres Elle se fit appeler Paskéwitch, au lieu de Paschkiéwicz.

Le maréchal s'allia à une Griboiédoff, qui lui apporta en dot de grands biens, dans les gouvernements de Wologda. Vers 1835, Paskéwitch les échangea, en y joignant un appoint de plusieurs millions, contre le magnifique domaine de Homel, situé dans la Russie-Blanche, et qui, au temps de la république de Pologne, était une starostie, terre appartenant à la nation, *panis bene merentium*, — « le pain de ceux qui avaient bien mérité de la patrie. » Lors du premier partage de la Pologne (1773), Catherine II avait fait présent de cette propriété au chancelier Roumanzioff.

Paskéwitch commença sa carrière dans l'armée de Kosciuszko, « le dernier des chevaliers et le premier des citoyens dans l'orient de l'Europe. » Après la chute du héros à Macéjovice, il entra au service russe, et prit part

aux luttes de l'Empire. Son nom est resté attaché aux succès militaires de Wiasma, de Krasnoï et de Culm.

En 1826, il détruisit à Élisabeth-Pol l'armée persane; l'année suivante, il prit Érivan d'assaut.

Sa campagne de 1829 contre les Turcs amena le traité d'Andrinople, point de départ de la suprématie russe en Orient.

En 1831, il succéda au comte Diébitsch-Zabalkanski dans le commandement de l'armée russe, qu'il mena sans coup férir jusqu'à Varsovie.

On récompensa ces services éclatants par les titres de comte d'Érivan, de prince de Varsovie et de vice-roi de Pologne.

Le maréchal Paskéwitch est un vieillard de formes rudes, vert encore, malgré ses soixante-douze ans, nullement brillant, mais doué d'un bon sens exquis, qui empreint d'une autorité singulière ses remarques toujours brèves. Du reste, nature instinctivement simple et droite. Le maréchal Paskéwitch, quoique vainqueur, quoique dominateur, quoique représentant d'un pouvoir exécré, est aimé des Polonais autant que des Russes. On le sait radicalement opposé aux mesures d'oppression. En mai 1852, lors de la promulgation de l'oukase qui obligeait tous les Polonais âgés de dix-huit ans à servir dans l'armée russe, Paskéwitch osa faire des représentations, et eut le bonheur d'être écouté; l'oukase fut rapporté. Ce n'était pas sa première preuve d'indépendance. Peu d'années avant l'avénement de Nicolas, il lui avait adressé publiquement

de sévères paroles. Louis XII oublia les injures du duc d'Orléans, mais l'empereur se souvint au fond du cœur de l'offense faite au grand-duc. Toutefois, sortant à peine des pendaisons qui suivirent l'insurrection de 1825, — il avait besoin d'un mot et d'un acte à effet. « Te souviens-tu, dit-il à Paskéwitch, comme tu m'as traité? Maintenant que je suis le maître, attends-toi aux représailles. » — Il le fit général en chef.

On sait que Paskéwitch mit fin, par des opérations savantes, dont la lenteur n'a pourtant pas été exempte de critique, à la dernière guerre de Hongrie. Le vieux maréchal a rapporté de cette campagne un sentiment amer de rancune contre l'Autriche. Il ne peut pardonner à ce gouvernement le meurtre des généraux hongrois, auxquels il avait garanti la vie sauve. En apprenant cette exécution, contraire au droit des gens, qui compromettait sa parole et l'honneur du nom russe, il fut tenté de retourner sur ses pas, pour châtier ceux qu'il venait de défendre. Rien n'a pu effacer ce souvenir de l'esprit de Paskéwitch, et, depuis lors, on ne l'a pas entendu une seule fois prononcer le nom de Haynau, — ce bourreau qui fouettait les femmes hongroises, et que les brasseurs de Londres flagellèrent à son tour, — sans y accoler l'épithète d'assassin.

En Russie, une probité complète serait un anachronisme. La conscience slave a ses conditions propres. Le maréchal Paskéwitch n'a pu se soutraire à cette loi fatale. Un fait grave pèse sur sa loyauté de soldat. Un

orientaliste, M. de Neymann, en a rendu compte, et le *Porto-folio* a publié les pièces justificatives. Nous le donnons de notre côté, d'après des informations directes, dont l'exactitude n'est pas douteuse.

C'était à l'époque des victoires remportées sur les Perses; la Russie agrandissait son territoire aux dépens des vaincus. Elle venait de pousser ses frontières jusqu'aux portes d'Érivan ; mais cette conquête ne lui avait livré que de l'espace; elle avait besoin de matière humaine pour peupler le désert. Les Arméniens, disséminés sur le sol persan, lui semblèrent propres à remplir ce but. Par la communauté de religion et leurs sympathies pour la Russie, ces derniers pouvaient former une excellente avant-garde contre les Perses. Il y avait alors auprès du prince Érivansky un homme appartenant à une famille en honneur parmi la race arménienne, M. de Lazareff [1]. Il avait commandé, un instant, la capitale de Tiflis et dirigeait le quartier général de l'armée russe. On savait que les Arméniens répondraient à son appel.

Paskéwitch lui parla au nom du tzar, flatta son patriotisme, l'assurant que l'émigration trouverait dans les nouvelles possessions russes des habitations, des vivres, des priviléges et la faveur impériale.

[1] La famille Lazareff, puissante par ses richesses et l'emploi intelligent de sa fortune, est originaire de l'Arménie. On la regarde en Russie, sa patrie adoptive, comme chef de la race arménienne. Elle a fondé, à Pétersbourg et à Moscou, de nombreux établissements philanthropiques en faveur de ses compatriotes.

Sur cette garantie, cent mille familles se mirent en marche vers la terre promise. La première colonne atteignit Karabok ; elle n'y trouva ni abri, ni nourriture. Le maréchal *avait oublié* de donner les ordres nécessaires. Plusieurs milliers d'émigrants périrent de froid et de faim. Les colonnes suivantes, informées du désastre, retournèrent sur leurs pas, préférant le joug turc à la protection moscovite.

M. Lazareff voulut réclamer. On étouffa sa voix; il fut écarté de toute participation aux affaires. Cet homme ne s'est jamais relevé de cette chute, et il en porte aujourd'hui le témoignage dans une santé ruinée et dans une existence flétrie.

Au moment où l'émigration arménienne s'accomplissait, M. Gribojedoff, ambassadeur du tzar et cousin du maréchal Paskéwitch, dans une dépêche au comte de Nesselrode, disait qu'elle rapporterait plus à la Russie que les trente-deux millions obtenus du shah de Perse, comme indemnité de guerre. Toutefois, cette déplorable aventure eut son dénoûment. Le même M. Gribojedoff fut massacré dans les rues de Téhéran par la populace exaspérée.

Le prince de Varsovie a parcouru une carrière trop brillante pour avoir désiré la guerre au déclin de ses forces, de son activité et de sa vie. Il sentait trop bien qu'il n'avait rien à gagner à des victoires, et qu'il pouvait tout perdre à des défaites. Aussi n'est-ce qu'au dernier moment, avec regret, à son corps défendant, et par pure obéissance, qu'il a accepté la direction d'une guerre dont

son jugement sain et sûr ne lui permettait de se dissimuler ni les difficultés, ni les périls. Radetzky, l'émule de Paskéwitch, a été heureux dans ses vieux jours, mais c'est là une exception, due sans doute aux conditions propres de l'armée piémontaise, autant qu'aux talents du général autrichien. Radetzky luttait contre un roi chevaleresque et brave, mais qui n'était pas général et n'avait pas de généraux autour de lui, tandis que Paskéwitch allait se trouver en face d'un capitaine jeune, habile et sage, dont les succès inespérés venaient de relever le prestige abattu des armes ottomanes, et au secours duquel accouraient les meilleures troupes de l'Europe, commandées par des officiers pleins d'ardeur et de mérite. L'échec de Silistrie est venu justifier les tristes pressentiments du maréchal ; sa renommée s'est brisée contre ces murailles imprenables, et l'homme qui, comme Marlborough, n'avait pas assiégé de ville qu'il n'eût prise, ni livré en personne de bataille qu'il n'eût gagnée, dès sa première apparition sur l'ancien terrain de ses triomphes, a été réduit à s'exposer comme un simple soldat, cherchant la mort qui l'a fui, pour ne pas survivre à la réputation d'invincibilité que vingt ans de succès lui avaient faite, et qu'un seul jour lui a ravie.

L'empereur avait ordonné à Paskéwitch de prendre Silistrie à tout prix, et Silistrie a résisté malgré les efforts désespérés du général et des officiers commandant sous ses ordres. Cette désobéissance, si involontaire qu'elle fût, a été outrageusement punie. Sans égard pour l'âge

du prince de Varsovie, pour sa vieillesse, pour sa gloire, le tzar lui a reproché avec amertume une défaite qu'il n'aurait dû justement imputer qu'à lui seul, puisque, seul, il avait décidé, commandé, dirigé, opéré sur le Danube, ne laissant à ses lieutenants que le soin de se battre, et le droit illimité de se faire tuer. Paskéwitch, abreuvé de dégoût, a dû résigner le commandement et solliciter sa retraite. On ne la lui a accordée un instant que pour l'en faire sortir ; car, en Russie, tous ceux qui traînent le boulet du service ne peuvent s'en séparer qu'à la mort, sauf le cas où la Sibérie vient à se mêler de la question. Il est à croire, toutefois, que la contusion qu'il a reçue pendant le siége et la disgrâce dont elle a été suivie, — deux blessures, — donneront avant peu, et pour toujours, au vieux maréchal, le repos qu'il a inutilement demandé à son maître.

Strafford, marchant à l'échafaud, s'ecriait :

« *Nolite confidere principibus ; non est salus in illis*[1]. »

[1] « Ne vous fiez pas aux princes; le salut n'est pas en eux. »

LE COMTE MIÉCISLAS POTOCKI. — LE COMTE WORONTZOFF.

Bien d'autres individualités pourraient se faire des paroles de Strafford une application aussi directe et aussi fondée.

Un homme d'un rare mérite, M. de Kozuchowsky, nous a confié, à cet égard, des particularités curieuses.

J'ai cité M. de Kozuchowsky. Un mot d'abord de son caractère et de ses talents.

C'était un Turgot polonais, avec l'audace de Law ; —

bon et simple, petit enfant dans les détails usuels de la vie, mais doué du génie le plus entreprenant et d'un courage invincible dans l'application. Il s'attira d'odieuses animosités. Il fut haï des hommes du gouvernement (on ne doit jamais confondre cette Russie avec l'autre ; elle lui ressemble comme un masque à un visage et une grimace à un sourire); il fut haï, dis-je, de ces hommes, en premier lieu, parce qu'il leur était supérieur, ensuite parce qu'il était Polonais, et enfin parce qu'il n'avait pas de rang dans le tchine. J'ai entendu, en 1848, un penseur de distinction, un compatriote de jugement très-sain, très-sûr, très-froid, exprimer cette opinion : — « *Si j'étais président de la République, je nommerais M. Kozuchowsky mon ministre des finances.* » Son éducation économique s'était faite à une excellente école, celle du prince Drucki-Lubecki, son émule, son ami, son modèle, son adoration. (Voir la note M.) C'était une de ces natures que le gigantesque attire, que l'impossible n'effraye pas et qu'une incessante contention intellectuelle consume rapidement. Il mourut en 1853, dans les propriétés sibériennes de M. Démidoff, dont il était le fondé de pouvoirs. La liberté et le temps seuls lui manquèrent pour accomplir des miracles administratifs et financiers. Mais c'est un de ces noms qu'il ne faut pas laisser périr.

Personne n'était plus profondément initié aux mystères de la Russie officielle.

« Vous me parlez, me disait-il, des choses qu'on n'ose-

rait pas faire contre certains noms, certaines positions, certaines fortunes. Savez vous ce qui est arrivé au comte Miécislas-Potocki? — un exemple entre mille. Écoutez. Potocki est l'un des plus riches propriétaires fonciers de la Pologne. Il épousa, en premières noces, une personne fort distinguée, mademoiselle Delphine Komar, sœur de la princesse de Beauveau, se brouilla avec elle, demanda le divorce, l'obtint malgré l'opposition de celle-ci et se remaria avec une demoiselle Schwykowski, dont il avait fait la connaissance à Kiew. Cette seconde union ne fut pas plus heureuse que la première. Incompatibilité d'humeurs; — excès de violence d'une part, absence de résignation de l'autre. — La santé d'un enfant, né de ce mariage, s'étant altérée, Potocki, grand partisan de la médecine Leroy, voulut l'administrer au petit malade. Sa femme s'y opposa, et eut recours à l'empereur pour vaincre les résistances de son mari. Une accusation d'empoisonnement fut formulée, — accusation absurde, monstrueuse!

« Le tzar n'aimait pas Potocki, à bon droit peut-être. Potocki, à tort ou à raison, est un des hommes les plus décriés de l'empire [1], mais ce motif ne pouvait jus-

[1] Le comte Miécislas Potocki s'est fait remarquer par les plus tristes excentricités. Il avait la monomanie des querelles. Un homme recommandable, M. Rutkowski, se charge, à sa prière, de liquider sa position, embarrassée par vingt actions judiciaires, — à la condition d'agir d'après son libre arbitre et de recevoir deux cent mille florins en cas de succès. De pleins pouvoirs furent rédigés en ce sens, et

tifier les mesures d'excessive rigueur qu'on adopta contre lui. Il n'y eut ni enquête, ni interrogatoire. — Il fut arrêté et relégué dans la forteresse de Schlusselbourg, où, sur ses immenses revenus, il ne lui a été permis de recevoir mensuellement que quelques centaines de roubles. Il y a dix ans de cela, et le supplice n'a pas cessé. Depuis dix ans, la victime se consume dans cette forteresse, et ni ses prières, ni les supplications tardives de sa femme, ni les instances de ses amis, n'ont pu fléchir le tzar. Vous verrez plutôt un torrent remonter son cours que Nicolas abdiquer ses haines, justes ou injustes. Potocki, innocent du crime qu'il expie, mourra en prison. Personnellement, j'ai fait, en vain, mille démarches pour obtenir l'unique faveur de lui faire passer, chaque mois, quelques roubles de plus.

M. Rutkowski se mit à l'œuvre. En six mois il parvint à terminer la plupart des questions; il touchait au but. Le comte s'effraye; il tremble de voir tous ses procès lui échapper en même temps ; il soudoie, sous main, des agents pour contrecarrer M. Rutkowski. Celui-ci voit surgir des obstacles là où il s'attendait le moins à en rencontrer. Il s'étonne, s'informe, et apprend que cet ennemi acharné, dont il ne s'explique pas l'existence, n'est autre que son client lui-même.

Potocki embrassa la religion grecque schismatique, dans la pensée que cette apostasie calmerait la colère du tzar. Nicolas, à cette nouvelle, se contenta de prononcer ce mot : « *Misérable !* » — Pour se venger de sa femme et déshériter son fils, Potocki a libéré les paysans de ses domaines en leur distribuant ses terres Ce malheureux n'est plus à Schlusselbourg; il végète aujourd'hui en Sibérie.

Iniquité du juge, abaissement de la victime, telle est l'histoire de Potocki.

« Voici encore un fait, ajouta M. Kozuchowsky ; il date d'hier, et tire surtout son importance de la haute position de celui contre lequel il est dirigé. Vous connaissez le comte Worontzoff, — de réputation du moins. C'est un des beaux caractères du pays, — un des honneurs du temps, ce que les Anglais appellent un parfait gentleman. — On l'a surnommé : — « *Une main de fer dans un gant de velours.* » C'est, de plus, l'ami particulier du tzar. — Or le comte avait acheté au comte Samoyloff, sur les instances de sa vieille mère, qui voulait y fonder un majorat, la magnifique terre d'Ouchta, située aux environs de Moscou. Le payement avait eu lieu, la prise de possession était effectuée, les paysans avaient reconnu leur nouveau maître ; toutes les formalités coutumières et légales étaient remplies, lorsque le tzar, qui depuis longtemps avait des vues sur cette propriété, en apprit la cession. Il écrivit au ministre de sa maison, — le prince Pierre Wolkonsky :

« Si la vente n'est pas faite, qu'on ne la fasse pas ; si « elle est en cours d'exécution, qu'on la suspende ; si elle « est effectuée, qu'on l'annule. »

« Le ministre fit observer respectueusement qu'il lui semblait difficile de revenir sur un acte consommé.

« Nicolas traite ses ministres à la façon de Catherine, qui appelait les siens : « *Mes bêtes.* »

« Un second billet, tout à fait impérial, pulvérisa les scrupules du prince Pierre.

« — Il contenait ces trois mots : « *Je le veux !* »

« Je le veux ! paroles magiques. Le comte Worontzoff protesta publiquement; sa vieille mère, femme vénérable, adressa au tzar une lettre pleine de noblesse et de fierté, où elle en appelait de l'empereur mal informé à l'empereur mieux informé. Tout fut inutile. Les Worontzoff ont dû résilier le marché et restituer la terre.

« Quel nom, — si les noms ici étaient quelque chose, — aurait dû être un bouclier plus sûr que celui des Démidoff, qui ont écrit avec la charité l'histoire de leur famille. Mieux que personne, cependant, vous savez ce qu'on a fait du prince Anatole. Ne dites donc pas : — On n'osera pas toucher à cet homme parce qu'il est riche, parce qu'il a un nom, parce qu'il compte un passé de gloire ou de bonnes œuvres. On peut toucher à tous les hommes. Il n'est pas de têtes si hautes que le tzar ne puisse abattre d'un seul geste, plus vite et plus aisément que je n'abats ces branches. Depuis le paysan, soumis à l'*obroc*, jusqu'au ministre, tout est esclave au même titre et au même degré. — Nicolas, c'est soixante millions d'hommes incarnés dans un seul. L'opinion ne saurait, en nulle façon, servir de contre-poids à ce pouvoir terrible. Le gouvernement la craint au dehors, il est vrai, mais en Russie il la domine et la dirige à son gré. Là, d'ailleurs, où il n'existe pas de liberté, où aucun droit n'est reconnu, où il n'y a ni presse ni tribune, comment une opinion publique se pourrait-elle manifester?

« La moindre inculpation de légèreté politique, une expression d'un sens douteux, — prononcée ou non,

mais qu'on vous prête, — suffit pour motiver l'acte le plus inique. Un homme suspecté de libéralisme (doukh) est un homme perdu. Sous ce prétexte, on vous arrête, on vous emprisonne, on vous déshonore, on vous déporte en Sibérie, on vous tue, — le tout préventivement! Vous avez le droit de boire, de manger, de dormir, mais de voir, d'entendre, de réfléchir, de discuter, de prouver, non! — En vain s'imaginerait-on trouver quelques garanties, contre cet arbitraire sans limites, dans les lois établies par les autocrates eux-mêmes, et dont l'incohérent assemblage ne compose pas moins de cinquante volumes. — Enfantillage occidental! Les lois! mais comment se font les lois? — par des oukases. Par qui sont promulgués ces oukases? Par les tzars. Qui donc empêche le souverain de détruire par un oukase ce qu'un autre oukase a établi? Nicolas, par un simple décret qui n'occasionnera pas plus de bruit que cette hirondelle rasant le gazon, peut demain renverser l'échafaudage des lois existantes; et c'est judicieusement qu'un de vos écrivains [1] a dit : — « La loi en Russie se reconnaît elle-« même inférieure aux autocrates, et cela est juste, puis-« que l'empereur peut, en cinq minutes, paralyser ou dé-« truire la loi par une autre loi qu'on appelle oukase. »

[1] M. de Custine, la *Russie en* 1839.

DEUX GÉNÉRATIONS D'ALIÉNÉS.

Nicolas passe une grande partie de la belle saison à Péterhoff, charmante maison de campagne, dont Pierre Ier commença la vogue et qui baigne ses masses de verdure dans les flots bleus de la Baltique [1]. On le rencontre fré-

[1] Péterhoff est situé à vingt-six verstes de Saint-Pétersbourg, sur une hauteur qui regarde le golfe, et d'où Pierre Ier pouvait embrasser, d'un coup d'œil, sa flotte mouillée dans la baie de Cronstadt.



quemment dans les avenues de ce parc magnifique, — conduisant lui-même sa briska, en compagnie de l'héritier, du grand-duc Constantin ou du comte Orloff. — Un promeneur, un Russe, — officier de marine distingué, — a le malheur d'être croisé par le tzar. Nicolas arrête ses chevaux et lui fait signe d'approcher :

— Qui êtes vous?

— Sire, le capitaine du navire le...

— Où se trouve votre bâtiment?

— A Cronstadt.

— Que faites vous ici?

— Sire, dit le capitaine profondément ému, je profite d'un moment de loisir pour visiter Péterhoff.

— Vous avez tort, monsieur : le capitaine doit être où est le navire; rendez-vous aux arrêts.

Le malheureux officier fut incarcéré, dépossédé de son commandement, ruiné sans retour.

« La princesse Sanguzko, dit M. Michelet, était venue prier pour son jeune mari qui partait pour la Sibérie ; l'empereur se fit apporter la sentence, et, de sa main, ajouta : — *à pied.* »

Il y a des milliers de faits du même genre; les pierres les crient sur son passage ; on en ferait des volumes.

Lors des fêtes du couronnement, à Moscou, en 1826, la princesse Wolkonski, fille du feld-maréchal Repnine, fut contrainte de paraître au bal de la cour, malgré son grand âge, au moment même où son fils bien-aimé, le prince Serge Grégoriévitch, condamné au supplice du

désert, s'acheminait vers la Sibérie, les fers aux mains, sous la garde d'un peloton de Cosaques.

A la fin de 1837, le palais impérial disparut, dévoré par l'incendie. Le tzar dut se retirer à Péterhoff. Le ministre de sa maison, le prince Pierre Wolkonsky, reçut l'ordre de faire construire un nouveau palais, de tous points semblable à celui dont les débris fumaient encore.

Une année était assignée, pour terme, à cette œuvre colossale.

Le prince Pierre fit observer respectueusement qu'un tel délai était insuffisant.

— Rien n'est impossible, monsieur, reprit sèchement le tzar, avec du zèle, des bras, de l'argent. *Je le veux!*

Je le veux ! — Ce mot, dont nous avons déjà signalé la toute-puissance, eut encore ici son plein effet.

Dix mille hommes travaillèrent sans relâche à cette construction. Les malheureux ouvriers périrent en foule, victimes d'une précipitation funeste ; mais l'ordre du maître fut rempli.

La terreur ! voilà ce que personnifie le tzar, ou plutôt le principe dont il émane. C'est la pierre angulaire de l'édifice. Ivan le Terrible l'a inaugurée, en faisant bouillir tout vivants, dans des chaudières, dont il attisait le feu lui-même, ceux de ses courtisans qui avaient le malheur de lui déplaire[1]; — Pierre le Grand, — Pierre le Cruel, —

[1] « Il les fait écorcher vifs en sa présence ; puis il fait lacérer par parties leurs chairs mises à nu et palpitantes... Quelquefois il les achève de sa main à coups de poignard, mais le plus souvent il mé-

l'a consacrée en égorgeant de sa main, par simple passe-temps, les strélitz, et, par amour de ses œuvres, son propre fils Alexis ; — Paul I[er] a continué la tradition, en jetant à la prison ou à la Sibérie tous ceux qui, dans les rues de Pétersbourg, ne s'agenouillaient pas devant lui, ou qui, contrairement à ses oukases, se permettaient de porter des chapeaux ronds et des pantalons! — Nicolas l'a exagérée, s'il était possible, en imaginant de nouvelles persécutions et de nouveaux martyres, en se faisant systématiquement tortionnaire, en déportant, non plus des familles, mais des populations, — en tuant non plus des individus, mais des nations, — les juifs, — les Polonais. — Il l'a outrée non-seulement dans les faits, mais encore dans le geste, dans le regard, dans la parole, dans le style. Il a violenté une nature déjà rude et sévère pour la rendre plus rude et plus sévère encore, car ceux qui tremblent ne pensent pas, ceux qui ne pensent pas ne conspirent pas, et ceux qui ne conspirent pas laissent au despotisme la liberté d'action nécessaire pour maintenir les peuples dans leur néant.

La Pologne n'oubliera jamais qu'en 1839, sous les

nage aussi longtemps que possible le cœur et la tête pour faire durer le supplice ; il ordonne qu'on dépèce les membres, mais avec art et sans attaquer le tronc, puis il fait jeter un à un ces tronçons vivants à des bêtes affamées et avides de cette misérable chair, dont elles s'arrachent les affreux lambeaux, en présence des victimes à demi hachées.

« Karamzine, d'où ceci est extrait, cite les sources. »

(Voir la *Russie en* 1839, par M. de Custine.)

murs de Prague, l'armée russe exécuta le simulacre de la dernière guerre, où l'armée polonaise avait été détruite, en présence d'une population morne, désolée, accusatrice dans son silence, et que, tandis qu'on piétinait sur son cadavre héroïque, le tzar Nicolas défilait comme colonel, à la tête d'un régiment, devant le prince de Varsovie.

Cette fureur de despotisme, cette rage de persécution, ce besoin d'avilissement universel, si haïssables qu'ils soient en eux-mêmes, laissent pourtant, philosophiquement envisagés, l'homme jusqu'à un certain point irresponsable. Ici la liberté morale est compromise. L'insanité intellectuelle est frappante. C'est le triste héritage laissé par Pierre III à Paul Ier, et par Paul Ier à trois de ses fils. D'un fou sont issues deux générations d'aliénés : rien de plus ordinaire dans la science et dans la vie.

Mon frère Bénédict, — auquel son séjour en Russie et ses travaux spéciaux dans le journalisme ont permis d'apprécier, en pleine connaissance de cause, les institutions et les hommes de ce pays, — a jeté dans un beau livre, dont la publication se prépare, de vives lumières sur ce dernier point.

« Pour peu, dit-il, qu'on ait habité Pétersbourg, et connu quelques familiers des résidences impériales, on ne saurait ignorer que l'empereur est périodiquement saisi, au renouvellement des saisons, d'accès d'humeur noire, de crises hypocondriaques qui changent en rigueur cruelle son ordinaire sévérité; pendant la durée desquels

il menace toutes les positions et les existences, destituant ses fonctionnaires et ses généraux, montrant un front d'airain à ses intimes, frappant, à l'égal d'un crime, la plus légère faute; et marquant, pour les balles circassiennes ou les solitudes de la Sibérie, une foule de malheureux, tombés accidentellement dans sa défaveur. C'est pendant ces éclipses mentales, dans ces jours de raison obscurcie et de libre arbitre altéré, que le tzar a dicté ces sinistres oukases, non amnistiés par l'histoire, et dont il aura tant de peine de se laver devant Dieu. C'est surtout alors qu'il s'est décidé à faire de la Pologne, non une esclave, mais une morte, enterrant, dans le suaire de sa nationalité, sa religion, sa langue, ses mœurs, ses costumes et jusqu'à son nom. C'est à ces heures vacillantes qu'il est juste de reporter les décrets d'un autre âge, autorisant la fustigation et la bastonnade comme moyen d'instruction pendant le cours des procédures; qu'une jeune Polonaise de dix-huit ans, mademoiselle Kavecka, fut, en 1833, condamnée à mort et fusillée, pour avoir favorisé l'insurrection ; qu'il fut permis aux autorités russes de faire main basse, en Pologne, sur tous les enfans mâles vagabonds, orphelins *ou* pauvres, afin de les incorporer dans les bataillons des militaires cantonistes, — ordre atroce, puisque, les dix-neuf vingtièmes du total des habitants étant *pauvres*, c'était en réalité faire disparaître la grande majorité de la population naissante ; — ordre atroce, dans la pensée et l'exécution, car les commissaires de police invitèrent toutes les fa-

milles nécessiteuses à venir s'inscrire au commissariat, et trompèrent, par ce perfide appel, des parents infortunés, qui livrèrent ainsi par surprise leur chair et leur sang ; — atroce enfin, car ces razias d'enfants amenèrent des émeutes de mères et d'inconsolables désespoirs.

« Dans ces faits, dans cent autres, l'aliéniste, sinon l'historien, saura faire la part de la folie.

« Pierre III commença cette funeste série d'esprits troublés. La vie de ce prince compose une fatale histoire. Appelé au trône de Russie par le vœu d'Élisabeth, il épouse, alors brillant et jeune, l'une de ses proches parentes, Catherine d'Anhalt-Zerbst, qui devait illustrer le nom de Catherine II. La politique les rapproche; l'amour les unit. Voulant inaugurer son règne par un grand acte, Pierre rappelle de l'exil tous les condamnés politiques, et abolit, par un deuxième oukase, l'odieux tribunal dit *Chancellerie privée*, qui avait peuplé les déserts d'Irkoust d'un millier de proscrits, arrêtés sur les plus faibles indices, et jugés sans être entendus.

« Mais la petite vérole vient subitement frapper ce prince. Elle dévaste ses traits, dépouille son front, déforme son corps, si élégant autrefois. Catherine était alors à Moscou. Elle se hâte, terrifiée, de revenir à Pétersbourg, traverse, en courant, les salons du palais d'hiver, s'élance au-devant de son mari, le regarde sans parler, chancelle, fait un geste d'invincible horreur, et s'évanouit. Son amour est pour jamais éteint : il sera remplacé dans son cœur par le dégoût, la haine, l'ambition,

mille passions terribles. Quant à Pierre, quelque chose, aussi, s'est brisé en lui. Ce regard de Catherine a tué l'homme intelligent et moral. S'il se rappelle vaguement encore qu'il a été beau et aimé, c'est pour s'efforcer de chasser cet âcre souvenir au sein de plaisirs honteux. Il affiche hautement son mépris des Russes et ses sympathies allemandes. Fervent admirateur du roi de Prusse, il veut imposer à sa nouvelle patrie le code Frédéric; mais la noblesse, le clergé, le peuple, ne voient dans cette tentative qu'une insulte à leurs usages, bien qu'au fond il y eût peut-être une lueur de bon sens à tenter d'imposer une législation moins confuse et moins barbare à un pays qui comptait trente-six mille oukases sans une loi régulière, et chez lequel, dans les procès criminels, il était admis de battre l'accusé jusqu'à ce qu'il eût avoué son crime, ou, s'il persistait à nier, de battre l'accusateur jusqu'à ce qu'il eût rétracté son témoignage.

« Le mécontentement n'en fut pas moins général. Passionné jusqu'au délire pour la discipline prussienne, Pierre III s'adonne, avec une ardeur fébrile, aux plus puériles occupations militaires, et commence ainsi la tradition d'un genre de manie, devenu également héréditaire dans sa famille. On n'ignore pas, en effet, que Nicolas Ier, comme son grand-père Pierre III, comme son père Paul, comme son frère le grand-duc Michel, ne voit rien au delà de la tenue réglementaire d'un bataillon, et l'on se rappelle que, visitant à Odessa le jardin botanique de M. Nordmann, il s'arrêta, frappé d'admiration

devant une plantation d'acacias, et s'écria dans une stupeur enthousiaste : « Quels beaux arbres ! ils sont alignés « comme des soldats. »

« Pierre III, je l'ai dit, perdit insensiblement sur le trône les qualités brillantes qui avaient distingué le grand-duc : il devient extravagant, bizarre, ombrageux, libertin, irréligieux, brutal jusqu'à la cruauté. Catherine, au contraire, affecte des mœurs élégantes et les dehors d'une dévotion profonde ; elle fréquente assidûment les églises, dote des monastères, s'agenouille devant les popes, sème l'or dans les isba, et adopte, pour ne le plus quitter, le costume national. Le peuple, l'armée, les prêtres, vantent à l'envi sa beauté, sa grâce, sa piété, sa jeunesse, et le jour où, confiante dans sa popularité et sa force, elle se lève pour déposséder Pierre III, la Russie entière est sa complice. Le malheureux Pierre, hagard, ahuri, sans force de cœur, car son esprit est sans clarté, se voit contraint de signer son abdication. On ne lui épargne aucun genre d'outrages : il est laissé à demi nu sur un escalier de Péterhoff, où il avait régné en maître. Les saint Pierre accourent pour le renier, les Judas pour le vendre, et l'un d'eux, auquel il reproche de l'avoir délaissé pendant sa fuite à Cronstadt, lui répond avec une basse ironie : « Le vent soufflait du nord, et j'avais oublié mon « manteau. »

« Renfermé à Robschak, à vingt-deux verstes de Pétersbourg, son unique consolation, la seule lueur dans sa nuit, est d'entendre par intervalles une voix bien

connue chanter mystérieusement, sous ses croisées, une romance âpre et triste, particulière au génie rêveur et mélancolique de la Russie. Cette voix est celle d'une fille d'honneur de l'impératrice, la charmante et fidèle maîtresse de Pierre III, gâtée naguère par la fortune, mais devenue dans le malheur un ange de bonté, de dévouement et de repentir.

« Tout finit: le drame eut son dénoûment. Le 6 juillet 1762, quatre officiers entrèrent à la tombée de la nuit dans le petit palais de Robschak. Ce qu'ils y firent, on le devine: l'histoire l'a dit. On raya un empereur de la liste des maisons régnantes, un homme de la vie. Le lendemain, Pierre III fut transporté à Pétersbourg: on l'exposa publiquement sur un lit de parade. Nul n'approcha trop près du corps. La curiosité du peuple et des courtisans fut discrète. Mademoiselle de Woronzoff osa seule prier aux pieds du cadavre, et la *Gazette de la cour* apprit à la Russie et au monde que l'époux de Catherine était mort, dans la nuit du 6 juillet, d'une COLIQUE HÉMORROÏDALE.

« Voilà pour le père; voyons le fils.

« Il y eut trace providentielle d'hérédité dans les préludes, dans la vie, dans la mort même. Grand-duc, Paul Pétrowich avait vécu étranger à la politique et à l'ambition, dans la pratique de la bienfaisance, le culte des arts, la société des gens d'esprit, des imaginations studieuses et des cœurs purs, laissant espérer à la Russie, si l'ordre naturel des choses l'appelait à succéder à sa

mère Catherine II, un prince tolérant, généreux, austère de mœurs et de sentiments. Empereur, son premier acte, quoique d'une singularité puissante et d'une terrible énergie, ne démentit pas ces prévisions.

« Un archimandrite savait l'endroit où les restes de Pierre III avaient été déposés après le meurtre, sans inscription et sans monument : c'était dans une chapelle souterraine du monastère de Saint-Alexandre Newski, dont on voit poindre, à l'extrémité de la perspective, les dômes d'azur, étoilés d'or, et les élégants clochers tartares. Paul en fit retirer le corps de son père, et, rappelant des gouvernements de l'intérieur ceux des assassins de Pierre III qui n'avaient pas prudemment quitté l'empire, il contraignit ces meurtriers, courbés sous les infirmités et blanchis par l'âge, à suivre tête nue, jusqu'à la cathédrale de Kasan, et à porter sur leurs épaules, dans l'enceinte de l'église, le cercueil, qui, en présence d'une foule frémissante, rendait témoignage contre leur passé, — comme ces crucifix du moyen âge qui saignaient à l'anniversaire de la Passion.

« Paul fit plus : il ordonna de placer dans un même tombeau ce que les ans avaient laissé de Catherine et de Pierre III, avec cette inscription : « *Désunis dans la vie*, « *unis dans la mort*. » Inexprimable vengeance, qui accouplait en quelque sorte sous le linceul les conjoints que, vivants, le crime avait séparés [1].

[1] Ces détails complètent ceux que nous avons donnés nous-même à l'article *Orloff*.

« Mais à ces heures d'expiation grandiose et juste succéda, degré à degré, une défiance maladive, résultat d'une prédisposition organique et d'une jeunesse opprimée. Cette défiance s'accrut jusqu'à la peur ; la crainte devint de l'oppression, la tyrannie du délire. Les mémoires du temps sont tout pleins des excentricités sauvages de ce prince, « fragile et calamiteuse créature, » comme dit Montaigne, — et, si les murs parlaient, la citadelle Saint-Pierre et Saint-Paul prêterait à l'histoire bien des grotesques cruautés et d'homicides révélations.

« Cette longue orgie de despotisme se termina en 1801, par la strangulation du fou couronné.

« Fidèle à son système d'interprétation, la *Gazette officielle* annonça cette fois que Paul avait succombé à une *attaque d'apoplexie*. Telle est d'ailleurs l'indifférence avec laquelle on accueille en Russie de tels événements, qu'un haut fonctionnaire, apprenant que Paul venait d'être étranglé dans la nuit du 11 au 12 mars, avec l'écharpe d'un officier, répondit sans s'émouvoir et en se replaçant sur ses oreillers pour se rendormir : « Tant « mieux, nous n'aurons pas de parade demain. »

« De trois de ses fils, l'aîné, Alexandre, tomba, à ses derniers jours, dans les rêveries de l'illuminisme. Une Livonienne, madame de Krudener, lui communiqua ses tendances mystiques ; elle l'attira à son ascendant par les charmes de son éclatante beauté et ses prédications enthousiastes. Elle ne put rien pourtant contre la décomposition morale qui rongeait le cœur inquiet des fils de

Paul. Toutes ces jeunesses chevaleresques aboutissaient fatalement à des maturités dégradées. Cette femme, à bon droit célèbre par l'éblouissant prestige de son imagination, — femme, vraiment femme, — qui fit de la charité un devoir, — mieux qu'un devoir, une joie; qui fonda des maisons de refuge pour les criminels et les pénitents, qui sema autour d'elle les douces paroles et les espoirs spiritualites, et mourut à Kara-sou-Bazar le même jour qu'Alexandre à Taganroff, fut impuissante à combattre l'instinct morbide d'insensibilité sournoise, qui s'était emparé d'un caractère d'abord ouvert à toutes les tendresses. Alexandre promena partout, dans cette Russie où les rayons du soleil sont comptés, au sein de solitudes glacées comme son âme, son incurable mélancolie. C'est afin d'échapper à lui-même qu'il partit pour Taganroff. Un jour, à cheval, il fut pris d'étranges coliques, et s'alita. Les médecins avaient dit : « Ce n'est rien, » Alexandre dit : « C'est fini. » L'agonie lui coupa la parole et il expira. Poison du corps ou de l'âme, il était mort à la raison avant de l'être à la vie.

« Son frère, Constantin, — c'est presque une banalité de le rappeler, — se montra constamment sombre, bizarre, aimant ou haïssant sans raison, brutal dans ses amitiés, irrésistible dans ses colères, capricieux comme un enfant, opposé à toutes les régularités normales de l'existence ; n'ayant eu peut-être, dans le cours d'une carrière voilée par le demi-jour et clandestinement terminée, qu'une lueur de clairvoyante philosophie, le jour où il

préféra garder dans ses bras, comme épouse, une Polonaise, la belle princesse de Lowicz, que de ceindre à Pétersbourg la lourde couronne que lui assignait l'ordre de succession.

« Comment, dès lors, s'étonner, lorsqu'on sonde ces existences incohérentes, que Nicolas Paulowich n'ait pas échappé plus que ses frères à cette loi d'hérédité qui fait si souvent sortir l'empreinte de la folie de la transmission du sang paternel ?

« Mais, ici, ce n'est plus la folie mélancolique ou furieuse, c'est la folie orgueilleuse, la grande folie. Nicolas est beau comme peu d'hommes le sont, sa constitution est herculéenne, ses traits classiques. Il est tzar. Petite et grande Russie, Livonie et Finlande, provinces baltiques et Pologne, — que sais-je? tant de nations dans sa main, — de cadavres à ses pieds : le sang et le pouvoir lui sont montés à la tête. Il est l'élu, le prédestiné. C'est le fou de Bicêtre qui, la chevelure partagée sur le front et frisée à la mode juive, dit à ses compagnons de dortoir : « Je suis le Christ ! »

« Aussi les esprits exercés ne s'y sont pas trompés un instant. Ils ont vu le fou sous l'empereur, et tiré, de l'examen de ce cerveau malade, l'horoscope de sa destinée. C'est en étudiant son caractère même, qui, dès l'enfance, trahit l'adoration de soi par une taciturnité hautaine et de silencieux dédains, sous le soupçon de cette insanité oppressive, des lassitudes qu'elle cause, des haines qu'elle accumule et du péril presque inévitable qu'elle fait naître,

qu'un diplomate français écrivait en 1825 : « J'ai assisté « au couronnement. C'était superbe. L'empereur avait « devant lui les assassins de son père, à côté de lui ceux « de son frère, et derrière lui les siens. »

« Nicolas Paulowich est monomane. Paul Ier était dément; Constantin fou furieux; Alexandre lypémaniaque. Tout le cercle scientifique de l'aliénation entre ces quatre têtes couronnées!

« Voilà le pouvoir des tzars, des maîtres. »

Constantin, dans ce passage, a été cité comme se rattachant, par d'étroits liens, à la loi commune de la famille. Mille faits de sa vie publique ou privée viendraient à l'appui de cette doctrine. Un fou n'est pas constamment fou [1]. Il peut avoir des intervalles lucides. Mais un signe quelconque, une bizarrerie, une boutade, un mot étrange et inattendu trahit toujours l'insanité fondamentale.

[1] Nous nous servons ici de l'acception usitée par les gens du monde. La science mentale a fait, sous l'inspiration de Pinel, de M. Ferrus et d'autres initiateurs en renom, des progrès assez rapides pour qu'on sache généralement, aujourd'hui, que la *folie* n'est qu'une variété de l'aliénation mentale, et que le mot *aliéné*, seul, comporte un sens générique.

CONSTANTIN ET LES DEUX RECRUES.

L'anecdote qu'on va lire me fut racontée par le prince Grégoire Wolkonsky, l'un des fils, — le plus jeune, je crois, — du feld-maréchal prince Pierre Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur, emporté, en 1852, par la gangrène, dans le palais de Péterhoff, où je l'ai vu, à la dernière heure, sous la main même de la mort, s'occupant avec une abnégation stoïque des devoirs de sa charge et des détails multipliés de son administration. (Voir la note N).

Le prince Grégoire a été, un moment, curateur de l'université de Saint-Pétersbourg. C'est un des hommes qui ont le plus appris, le plus retenu et le moins classé; — bourré de grec, de latin, d'histoire, de philosophie, de métaphysique, d'algèbre; — ayant tout commencé, rien fini; — sachant plus qu'il ne faut pour être savant, et beaucoup moins qu'il ne faut pour parvenir; — exemple frappant des dangers de la diffusion intellectuelle; — imbu, du reste, d'idées libérales; — probité reconnue et causeur charmant, auquel l'empereur est, assure-t-on (je donne l'assertion sous toutes réserves), redevable de ce surnom qui a fait fortune : *Nicolas-morbus*.

Le prince Grégoire fut, je l'ai dit, élevé en France. Il a clos, avec le prince Démidoff, l'ère des éducations accomplies au dehors; éducations dont l'inconvénient essentiel était de former des hommes trop européens pour les Russes, et trop russes pour les Européens [1].

On attribue à cette éducation française et à une facilité d'élocution non exempte d'intempérance, la disgrâce constante du prince Grégoire. Rien, à la cour de Nicolas, n'est plus dangereux que l'esprit. Le prince Menschikoff, qui soutient actuellement en Crimée l'honneur des armes russes, si difficilement maintenu devant les admirables soldats de l'Occident, en a fait personnellement l'épreuve.

[1] Cette pensée trouvera tout le développement qu'elle comporte dans un ouvrage que nous publierons prochainement sous ce titre : « *Un Russe civilisé.* »

Malgré sa roideur hautaine, le prince Menschikoff aime à parler, et parle bien. Cette faculté lui coûta la faveur. Il la reconquit à force d'adresse. On l'improvisa amiral, comme autrefois Alexis Orloff. Le tzar, semblable à Dieu, dont il est l'émanation, dit : « Que la lumière se fasse. » Et la lumière se fait, — ou ne se fait point. Ce système, du reste, n'offre pas de graves dangers, les incapacités de la fortune étant ordinairement doublées par les capacités de la pratique. A des hommes de cour comme le prince Menschikoff, on associe des gens du métier comme le baron Osten-Sacken et le général Liprandi : — Osten-Sacken, Allemand de naissance, luthérien de religion, mais corrigeant ces deux vices d'origine, par l'imitation des manières moscovites et sa persévérance à chanter l'office avec les diacres ; — Liprandi, ancien lieutenant de Diébitsch dans la campagne de 1828 contre les Turcs, — connaissant le métier et le terrain, — mais redouté et haï du soldat pour sa brutalité quinteuse.

Dès mon arrivée à Pétersbourg (1846), j'avais manifesté le désir de visiter le palais d'hiver et le musée de l'Ermitage ; le prince Grégoire offrit obligeamment de me servir de cicerone.

Je me rendis au palais, avec M. Cipriani, jeune Toscan qui, en 1848, honora son patriotisme dans la guerre de l'indépendance italienne. Nous nous présentâmes en redingote, n'imaginant point que, pour visiter une demeure alors absolument privée de ses hôtes, un autre costume fût nécessaire. Le prince Grégoire se montra stupéfait de

ce laisser-aller occidental. Il nous prévint que la solénnité du lieu ne permettait pas qu'on y parût autrement qu'en frac, et comme il est la bonté faite homme, il nous conduisit dans son appartement, situé dans le palais même, et nous affubla de deux de ses habits, dans l'un desquels M. Cipriani et moi aurions pu tenir parfaitement à l'aise.

Le palais d'hiver s'élève au bord de la Newa, — ce fœtus de mer aux inondations terribles. — Comme toutes les constructions officielles en Russie, c'est un édifice très-grand, très-riche, très-froid, ou rien ne manque, — qu'une seule chose, un rien, une abstraction, -- l'art.

Le musée de l'Ermitage se relie, par une galerie, au palais d'hiver. On y respire un parfum encyclopédique. Tout y rappelle Catherine, les tableaux, les bronzes, les inscriptions, l'ameublement, le style. Cette collection serait, du reste, l'une des plus belles de l'Europe, si l'on y eût dépensé autant de goût que d'argent. A travers la confusion des alliages profanes, brillent de précieuses pages, de vrais chefs-d'œuvre. L'école hollandaise y est magnifiquement représentée. Vous quittez un portrait de Miéris pour une étude microscopique de Gérard Dow; — les grosses femmes blanches en satin de Metzu, pour les grands bois, à feuillages d'automne d'Hobbéma, ou les claires-voies mouillées de Ruisdaël; — les magots sublimes de Teniers confinent aux vivantes kermesses d'Ostade; — à une chaude marine de Berghem succède une perspective infinie d'Albert Cuyp; — les chevaux à

croupe rebondie de Wouwermans regardent les vaches ruminantes de Paul Potter; — le coloris splendide de Rubens tranche sur les magnificences anatomiques et la sombre poésie de Rembrandt. On traverse, de la sorte, l'art sous toutes ses faces, dans sa simplicité, dans son éclat et dans sa force. L'idéal suprême de Raphaël apparaît aussi à l'Ermitage; mais le peintre d'Urbin y semble pleurer l'Italie : ses toiles grelottent, ainsi que toutes les médiocrités de la même école, qu'une ignorance, pleine de candeur, attribue à cet immortel pinceau.

— Vous voyez ici, me dit le prince Wolkonsky, l'instinct du beau, en lutte avec le mauvais goût, inhérent à une ignorance qui se transforme.

Nous entrâmes dans la galerie des portraits.

La laideur humaine atteint là les bornes d'Hercule : Paul Ier, laideur grotesque; — Constantin, laideur ignoble. Les ravages de la nature étaient si profonds sur ce dernier visage, que les artistes chargés de le fixer sur la toile, — par pudeur, — n'osèrent l'y représenter que de trois quarts. Paul Ier, par un motif analogue, n'avait pas permis qu'on plaçât, pendant son règne, son effigie sur les monnaies.

Constantin avait, — rapporte l'historiographe de la famille, Schnitzler, — cette même physionomie un peu kalmouque, qui avait donné lieu à de si étranges commentaires dans sa jeunesse. Son nez, presque sans liaison avec le front, le défigurait. Ses yeux bleus se cachaient sous d'épais sourcils, dont les longs poils d'une blan-

cheur de chanvre, étaient toujours en mouvement, et qui tranchaient sur le fond rouge de son visage hâlé.

— Le césarévitch, reprit le prince, passait dans son château de Varsovie l'inspection d'un corps de recrues. Ces jeunes soldats, arrachés à leurs familles, paraissaient pour la plupart consternés ; les visages étaient pâles, les yeux rougis par les larmes ; l'un d'eux ne pouvait retenir ses sanglots.

Constantin n'aimait pas les pleurs sous l'uniforme, parce que cela gâte les habits et contriste le maintien. Il appela l'officier, et lui ordonna de faire administrer au pleureur vingt-cinq coups de knout.

L'officier ouvrit son carnet, inscrivit le nom du coupable, le nombre de coups et retourna à son rang.

Constantin continua l'inspection : la recrue qui fermait la ligne, était un garçon robuste, à figure ouverte et insouciante.

Le grand-duc s'arrêta :

— A la bonne heure! grommela-t-il d'un air satisfait, voilà un gaillard qui prend gaiement sa fortune.

— Oh ! ce n'est pas pour cela que je ris, dit le jeune soldat, étouffant avec peine, entre ses dents crispées, un rire convulsif.

— Pourquoi donc?

— Pardon, je ris.....

— Eh bien?... dit Constantin.

— De ta figure. Jamais je n'en vis de plus drôle. Si tu

avais *la bonté de te voir*, tu ne pourrais pas toi-même t'empêcher de rire [1].

Une colère épileptique, peu durable, mais effrayante, eût été, en toute autre circonstance, la conséquence de ces paroles. Cette fois, le césarévitch n'était pas en veine de férocité. Il prit la plaisanterie en homme d'esprit qu'il n'était pas ; les éclats du rire le plus franc ébranlèrent les voûtes étonnées de ce palais de la terreur silencieuse. — La naïveté du jeune soldat décida de sa fortune ; il fut incorporé dans la garde du grand-duc, et reçut autant de roubles argent que son camarade de coups de knout.

Quand le feu ne brûle pas, il réchauffe.

[1] La langue russe, malgré sa richesse, se ressent profondément de la servitude du peuple. Un serf, parlant de son seigneur, dira : « *Il a la complaisance de penser, il a la bonté de dormir.* » Le *tu*, généralement usité, n'implique aucune idée de familiarité, ni d'égalité. Le mougik dit *tu* au noble, comme il le dit au tzar.

NICOLAS ET LE DOCTEUR MANDT.

Les hommes ont les qualités de leurs défauts. Le tzar ne fait pas exception à la règle. J'ai annoncé des exemples de sa force d'âme. Les voici. On se repose, un instant, à penser et à faire penser aux autres quelque bien de celui dont on ne peut prononcer le nom sans y attacher aussitôt une idée malfaisante.

En 1839, lorsque fut agitée la question du voyage du

grand-duc héritier en Angleterre, l'ambassadeur de Russie à Londres, M. Pozzo-di-Borgo, s'éleva contre cette pensée, par crainte d'un complot ourdi, soupçonnait-il, contre la vie de ce prince, par les membres de l'émigration polonaise, alors fort nombreux en Angleterre. Le tzar, ayant parcouru la dépêche de son ministre, fit venir le comte Orloff, et, pour toute réponse, lui enjoignit de partir sur-le-champ pour Londres, avec le Césarévitch.

Sa conduite, lors de la terrible insurrection du 26 décembre 1825, qui faillit emporter le trône et lui-même, et pendant le soulèvement redoutable des colonies militaires [1], en 1832, est connue. Deux écrivains ont donné à ce sujet des indications précieuses, M. Schnitzler dans

[1] Les colonies militaires furent l'œuvre du comte Araktchéïeff, l'indigne favori d'Alexandre, — ce prince trop vanté qui ne sut faire ni le bien ni le mal, qui vécut d'à-peu-près, devint despote avec l'âge, et que Napoléon appelait, non sans justesse et sans justice, un *Grec du Bas-Empire*. Par l'établissement des colonies militaires, le gouvernement essayait de fondre un certain nombre de régiments avec les paysans serfs de la couronne; — de donner des bras nouveaux à l'agriculture en assurant des bras innombrables à l'armée. — C'était le premier pas dans une voie qui devait faire de la Russie entière un soldat. On échoua. Les paysans, qui détestent le métier des armes et ont en répulsion profonde les habitudes militaires, protestèrent de toutes parts. De terribles insurrections eurent lieu. La terreur, le knout, le bâton, les tortures, la mort, rien n'y fit. Le plan d'Araktchéïeff fut, ainsi, étouffé en germe, et l'Europe préservée d'une nouvelle inondation de barbares — disciplinés et vêtus à l'européenne!

son *Histoire intime de la Russie*, et M. de Custine dans ses *Lettres sur la Russie en* 1839.

Le tzar n'a peut-être pas le courage physique de l'homme indifférent devant le péril ; mais il est doué, à un degré éminent, du courage moral qui porte à le braver, malgré les agitations du sang et les troubles intérieurs de la chair.

Sur la place d'Isaac, où se passa le combat du 26 décembre, il se montra très-pâle, mais invinciblement résolu à ne quitter la place que vainqueur ou mort.

Il s'avança vers le régiment des gardes à cheval :

— Enfants, leur dit-il, vous voyez une troupe de sujets en révolte contre leur souverain légitime. Sous prétexte de rester fidèles au grand-duc Constantin, ils poursuivent de mauvais desseins. Je compte sur vous, et suis sûr de ne pas me tromper.

— Marchez à notre tête! répondirent les soldats. En avant! Hourra pour Nicolas !

Si, dans cette circonstance décisive, le tzar eût fait, un seul instant, défaut à sa fortune, il était perdu. Il fut présent partout, et ne quitta le champ de bataille qu'après que l'insurrection, resserrée sur la place d'Isaac, derrière le bronze de Falconnet, eut été sabrée par la cavalerie et balayée par la mitraille.

Un dernier fait, — tout intime.

La meilleure garantie qu'il me soit donné de fournir de son authenticité, est de dire qu'il fut raconté,

moi présent, à Breslau, en 1852, par le docteur Mandt, l'un des acteurs de cette petite scène d'intérieur.

M. Mandt est le médecin particulier de l'empereur. Sa réputation scientifique, quoique solidement établie, n'égale pas, à beaucoup près, sa réputation d'habileté. Ses confrères allopathes lui reprochent d'avoir exagéré la doctrine d'Hahnemann, en inventant la médecine atomistique. Quoi qu'il en soit, M. Mandt, comme praticien, ou parce qu'il possède l'oreille du tzar, est, à Pétersbourg, une individualité importante. Comme homme, il a quelque chose de la physionomie prêtée à Faust : c'est un personnage très-froid, très-grave, très-dédaigneux, aux traits fins, aux joues maigres, au regard profond, — une de ces personnalités dont l'attitude, le langage, révèlent une force cachée, — celle du bien ou celle du mal. Je déclare que, dans ma conviction, la force du docteur Mandt dérive exclusivement du premier principe, et, cela dit, je lui cède la parole.

« Le peu d'influence que m'ont acquise auprès du maître ma position et des rapports de chaque jour, a naturellement soulevé l'envie. Ma nationalité étrangère, mon éducation prussienne, les idées avancées qu'on m'attribue, servent de point de départ aux machinations de mes ennemis. Ces intrigues constituent un état de lutte permanent, et les honteux ressorts qu'elles mettent en jeu augmenteraient encore, s'il était possible, l'im-

mense mépris que je ressens pour l'espèce humaine. »

Je renonce à peindre le mouvement de lèvres du docteur en prononçant cette dernière phrase.

« La constitution de l'empereur est excellente, ajouta-t-il ; mais, comme il la traite en ennemie, et ne s'interdit, malgré son âge, aucun excès, il parvient assez souvent à ébranler ce magnifique édifice.

« A l'époque dont je parle, l'empereur souffrait d'une indisposition tenace, dont la cause restait inconnue : — « *causa rerum*, » — le désespoir du médecin comme du philosophe, l'éternel problème! — Mes ennemis, mes amis, et, avant tout, mes confrères, en profitèrent pour m'accuser d'imprévoyance, puis d'ignorance, puis d'empoisonnement.

« La rumeur fut grande; elle monta jusqu'au maître.

« Je n'ignorais ni la marche, ni les progrès de l'assassinat moral perpétré sur ma personne; mais le rétablissement de l'empereur était la seule réponse que je pusse opposer à la calomnie. Malheureusement, l'état de Sa Majesté éloignait de plus en plus ce genre de justification.

« Dans ce moment critique, un ordre de la grande-duchesse Hélène [1] m'appela près d'elle.

« La princesse me reçut d'un air froid, sévère, où la menace perçait sous une réserve hautaine. Elle me demanda, pour la forme, des nouvelles de l'empereur, et,

[1] Fille du prince Paul de Wurtemberg, mariée au grand-duc Michel, en 1824.

sans attendre que j'eusse répliqué, elle ajouta qu'elle était prévenue, quelle veillait, et quelle n'abandonnerait cette santé auguste, ni à l'ignorance s'il n'y avait qu'ignorance, ni à la trahison s'il y avait trahison ! Elle me congédia ensuite, — me laissant dans la double anxiété du soupçon qu'elle venait d'émettre, et de l'explication qu'elle refusait d'entendre.

« Un ordre semblable à celui qui m'avait conduit chez la grande-duchesse m'attendait chez moi. J'étais mandé chez son époux, le grand-duc Michel.

« Je consultai ma montre, elle marquait neuf heures. C'était l'instant où, chaque matin, depuis quinze ans, j'avais invariablement pris une tasse de café au lait, avec deux tartines de pain grillé.

« Je me dis qu'au point où en étaient les choses j'allais être probablement soumis à une rude épreuve, qu'il n'était pas sage de s'y exposer l'estomac vide, que l'équilibre physique entretient l'équilibre moral, et que de cette pondération dépend la présence d'esprit, d'où dépend souvent le salut.

« Je me fis apporter mon café, mes tartines grillées, et j'employai à ce repas le quart d'heure que j'y consacrais chaque jour. Je me rendis ensuite chez le grand-duc. Son agitation était extrême.

« En m'apercevant, il s'élança vers moi.

« Je restai immobile, à demi incliné, le chapeau à la main.

« Mon calme l'impressionna sans nul doute ; car, au

lieu de m'étrangler comme je m'y attendais [1], il se contenta de me porter le poing au visage en s'écriant : — « Traître ! »

« Je priai respectueusement le prince de vouloir bien me fournir les moyens de repousser une qualification odieuse, en me révélant l'erreur qui la motivait.

« — Vous faites le vertueux, reprit le grand-duc, — vous jouez au philosophe, au stoïque ; — mais je ne me laisserai pas tromper par ces jongleries. — La santé de l'empereur est entre vos mains, vous m'en répondez

[1] Le grand-duc Michel avait des analogies marquées de caractère avec son frère Constantin, sans l'égaler toutefois dans ses excentricités, ni dans ses fureurs. Il poussait comme lui le puritanisme militaire jusqu'au fanatisme. Malheur à l'officier ou au soldat dont la tenue n'était pas irréprochable ! La plus légère infraction était punie comme un crime d'État.

Il était naturellement facétieux, — facétieux sombre ou grotesque ; — facétieux sombre quand, impatienté des discours hardis qu'un prisonnier de décembre tenait devant le tzar, il s'écriait : « *Il faut lui faire rentrer ses paroles dans la gorge avec une baïonnette ;* » — facétieux grotesque quand, voulant passer d'un côté d'une rue à l'autre, sans se mouiller les pieds, dans les ruisseaux, grossis par la pluie ou le dégel, il faisait signe au premier passant d'approcher, se jetait sur son dos et effectuait ainsi, commodément, la traversée : — facétieux grotesque encore quand, faisant appeler un juif, il lui demandait s'il aimait le punch, et que, sur la réponse affirmative de l'humble et chétive créature, il ordonnait d'apporter sur un plateau du rhum, du sucre, des citrons et une carafe d'eau chaude, forçait le juif à consommer isolément chaque aliment, et lui demandait ensuite : « Comment trouves-tu le punch ? »

sur votre vie. Le jour où cette précieuse santé serait compromise, votre savante tête ne tiendrait plus que par un fil à vos épaules.

« Je voulus répliquer. Le grand-duc ne m'en laissa pas le temps.

« — Pas un mot, monsieur; comprenez et sortez !

« Je me retirai, poursuivi par ses menaces.

« Je n'avais pas épuisé les émotions de cette journée fiévreuse. En mon absence, l'empereur m'avait fait appeler ; un aide de camp m'attendait. Je me hâtai de me rendre à ses ordres.

« L'empereur était seul, étendu dans un fauteuil à la Voltaire. Sa tête de lion se courbait, affaissée par la souffrance; il avait le teint plombé, l'air sombre.

« Il jeta sur moi un regard pénétrant, et, après quelques minutes d'un silence glacé, me demanda comment je le trouvais.

« Je tâtai le pouls, il était fort et agité, — la langue mauvaise, l'état général alarmant.

« — Eh bien, monsieur? me dit l'empereur.

« Il m'appelait toujours par mon nom. Cette variante était assurément de mauvais augure.

« —Sire, Votre Majesté a de l'oppression, de la fièvre; il conviendrait de prendre un vomitif.

« A ce mot de vomitif, — auquel, pour bien comprendre l'effet qu'il devait produire sur l'esprit du maître, il faut rattacher les bruits d'empoisonnement en circula-



tion depuis deux jours, — l'empereur releva brusquement la tête :

« — Un vomitif ! vous ne m'en avez jamais ordonné !

« — C'est vrai; mais la belle santé de Votre Majesté en a toujours rendu l'emploi inutile.

« — Et vous jugez devoir faire aujourd'hui cet essai pour la première fois ?

« — Oui, sire.

« L'empereur m'ordonna de préparer le remède. Je passai dans le laboratoire contigu à son cabinet, et ne tardai pas à en revenir, un verre à la main. — Sa Majesté le prit, regarda le contenu d'abord, moi ensuite, et but.

« L'action du médicament ne tarda pas à se faire sentir; mais la nature des expectorations ne me satisfit point.

« Un autre vomitif me parut nécessaire.

« L'empereur prit la seconde potion comme la première, après un court moment d'hésitation, dominé par un puissant effort de volonté.

« De nouvelles expectorations eurent lieu.

« Epuisé par cette double lutte physique et morale, l'empereur souleva sa tête pâlie, et me dit d'un ton de sourde colère :

« — Est-ce fini ?

« — Non, sire, car il me faut de la bile.

« — C'est-à-dire qu'il vous faut mes entrailles ; soit. Mais retenez bien ceci : *Je veux...*

« La manière dont ce mot fut accentué rendait sa signification saisissante.

« — *Je veux que celui-ci fasse de l'effet!*

« Bien que parfaitement calme en apparence, et en réalité maître de moi, je n'en avais pas moins conscience de l'extrême gravité de la situation. Il fallait, ou guérir le tzar, ou confirmer d'abominables soupçons, auxquels le genre de traitement adopté ne manquerait pas de donner une autorité formidable; faire ce que je commençais à croire impossible, ou perdre l'honneur. — Je ne parle pas de la vie, qui ne vaut pas la peine qu'on la défende. — Pénétré du péril et de la responsabilité, je triplai, à tous risques, les doses, dans la dernière préparation, — celle qui devait faire de l'effet, *sous peine de mort*, et la présentai à l'empereur.

« Les vomissements furent immédiats, complets.

« Le maître s'enquit si j'étais content.

« — Votre Majesté est hors de tout danger, répondis-je.

« Nous nous séparâmes.

« Le lendemain je trouvai l'empereur debout, plein de force.

« — Savez vous, Mandt, me dit-il, qu'hier, tandis que vous me traitiez, je croyais à un empoisonnement?

« — Je le savais, sire!

« — Vous le saviez!... et vous avez osé me conseiller des vomitifs?

« — L'état de Votre Majesté l'exigeait.

« — Mais, s'ils eussent mal opéré, qu'auraient dit vos ennemis? — car vous en avez, et beaucoup...

« — Ils auraient affirmé après ce qu'ils ont insinué avant : on m'aurait appelé Mandt l'empoisonneur.

« — Et cette pensée ne vous a point arrêté ?

« — C'était mon devoir.

« L'empereur me tendit la main. »

MORALITÉ OFFICIELLE ET MORALITÉ PRIVÉE.

Si l'empereur est, à un remarquable degré, maître de lui dans les périls, il s'en faut qu'il exerce un empire aussi absolu sur ses passions. Tout son art consiste à les dissimuler.

Ce même tzar, en effet, qui joue à l'austérité officielle, qui se pose en inquisiteur et en justicier, — qui pénètre dans l'intérieur domestique de ses sujets, pour y imposer le respect de la pudeur, et qui réprime, avec une violence sauvage, les moindres écarts de mœurs de sa no-

blesse, — ce même tzar est l'esclave des passions les plus violentes, — un *monstre de luxure*, pour me servir d'une expression russe.

La liaison de l'empereur avec mademoiselle Nélidoff, demoiselle d'honneur de l'impératrice, est connue de la Russie entière. — Cette liaison a fait la fortune du général Kleinmichel (petit Michel), qui sans mérite d'aucun genre, et malgré sa réputation, occupe le poste important de ministre des voies de communication. M. Kleinmichel dirige l'éducation des enfants de mademoiselle Nélidoff.

On sait aussi que le tzar a, longtemps, entretenu un commerce intime avec mademoiselle Ouroussoff, qu'il a mariée au prince Léon Radzivill, — Polonais, dont il faut retenir le nom, — le même qui, après la défaite de la Hongrie, alla, au nom du tzar, réclamer du Sultan, l'extradition de ses frères vaincus, et qui se sert aujourd'hui de la faveur qu'il doit à son mariage et à ses services, pour faire, et par conséquent, pour gagner des procès à toute sa famille.

Le tzar est autocrate dans ses amours, comme dans les autres actes de sa vie ; s'il distingue une femme à la promenade, au théâtre, dans le monde, il dit un mot à l'aide de camp de service. La personne qui a attiré l'attention du dieu est observée, suivie. On prévient l'époux, si elle est mariée, les parents, si elle est fille, de l'honneur qui leur est échu. Il est sans exemple que cette notification ait été reçue autrement que par les expres-

sions d'une respectueuse reconnaissance. Il est également sans exemple que les maris ou les pères, ainsi outragés, n'aient pas tiré vanité et profit de leur opprobre.

— Et le tzar ne trouve-t-il jamais de résistance dans l'objet même de son caprice ? demandai-je à la dame aimable, spirituelle et vertueuse autant qu'on peut l'être en Russie, qui me donnait ces détails.

— Jamais !... me répondit-elle avec l'expression de la plus grande surprise. Comment cela serait-il possible ?

— Mais prenez garde, dis-je, que votre réponse ne m'autorise à retourner la question contre vous-même.

— L'explication serait moins embarrassante que vous ne pensez ; je ferais comme tout le monde. D'ailleurs *mon mari ne me pardonnerait jamais un refus*.

Une seule personne, la comtesse Worontzoff, a osé faire exception à la règle. La téméraire petite femme, à laquelle on n'accorde pourtant pas, dans son pays, les vertus de Lucrèce, l'austérité des matrones romaines, soit vanité, soit calcul, a glissé entre les mains du tzar, et cette excentricité lui a valu une célébrité dont elle était avide, et qu'elle aurait vainement demandée à sa beauté, à sa grâce et à sa vive intelligence, — type brillant et accompli de l'esprit slave.

BILAN POLITIQUE.

Depuis vingt-neuf ans, l'empereur Nicolas, cet homme qui, suivant l'expression d'un grand poëte, porte dans ses mains une croix terminée en glaive, et un sceptre terminé en knout, est, nous l'avons dit, le souverain le plus absolu qui soit sur la terre, sans en excepter le Grand Mogol et l'empereur du Céleste Empire. — Qu'a-t-il fait, cependant, durant ces vingt-neuf années de pou-

voir illimité, pour le bonheur de la nation russe et le bien général? — La liberté de conscience existait en Russie; tous les cultes étaient égaux devant la loi. C'était un des honneurs du pays. Les Russes n'avaient que cette liberté, mais ils l'avaient complète : — Nicolas l'a détruite; — il a établi non-seulement l'inégalité, mais la persécution; il a imposé la suprématie de l'Église orthodoxe, par la mort et l'exil. Julien l'Apostat ne poursuivit pas les chrétiens avec plus de rage, qu'il ne persécute les catholiques, et l'on peut prévoir le jour où, semblable à Charlemagne, essayant la conquête religieuse par l'extermination systématique, il fera présenter à tous ses sujets catholiques une croix grecque pour abjurer, ou un sabre pour mourir.

De tout temps la noblesse russe avait eu le privilége de vivre où elle voulait, dans l'empire ou à l'étranger; Nicolas Paulowitch a restreint ce droit, d'abord à cinq années, puis à deux, et a frappé la délivrance des passeports d'un impôt exorbitant qui, pour le plus grand nombre, équivaut à une véritable prohibition. Sa conduite, dans les timides essais de la libération qu'il a tentés, a été entachée de témérité et d'imprévoyance, sinon de mauvaise foi.

On ne peut émanciper sans désorganiser, — nous l'avons expliqué précédemment, — qu'au moyen d'une mesure générale. Or cette unité entre les propriétaires n'a pu être obtenue jusqu'ici. L'égoïsme traditionnel, le goût du despotisme, la soif du bien-être, la puissance de l'habi-

tude, la crainte de l'inconnu, mille causes locales et secondaires, s'y sont opposés. Le gouvernement, s'il eût agi sérieusement, aurait prévu ces obstacles, et se fût mis en mesure de les surmonter, avant d'aborder une question brûlante, — question qui, une fois soulevée, une fois saisie par l'esprit public, ne pouvait être abandonnée sans solution. Le tzar s'est présenté aux propriétaires, sans vues arrêtées, sans plans faits; il n'a offert ni indiqué aucun dédommagement, à la perturbation imminente que la libération devait provoquer, non-seulement dans les intérêts des propriétaires de serfs, mais dans ceux des serfs eux-mêmes; car libérer le serf sans lui assurer un morceau de la terre à laquelle il est attaché, c'est faire, de l'homme affranchi, l'esclave de la misère et du hasard, c'est décréter le prolétariat, — le prolétariat sans lois protectrices, — en même temps que la liberté. Il a voulu improviser la mesure, comme il vient d'improviser la guerre, et il a échoué dans l'une comme il échouera très-vraisemblablement dans l'autre. L'unique résultat obtenu a été d'établir, au détriment de la couronne, un fait contesté jusqu'alors, — que la terre, en principe, — car en fait tout est propriété du tzar, — n'appartient pas à l'État.

Ce qu'il a fait de la Pologne, on le sait. Ce mot, cette accusation, reviennent sous la plume, en dépit de la volonté. Le martyre de cette nation est attaché au nom de Nicolas, comme la robe de Nessus au corps d'Hercule. Il a transformé ce pays en un désert d'ilotes, soumis à

la *cryptie* [1], et de Rachel pleurant éternellement ceux qui ne reviendront plus. — Il a tout pris, la liberté, le sol, l'or et le sang. Cette terre désolée, après vingt ans comme au dernier jour de sa longue passion, reste encore frappée de stupeur. — « Qui me donnera assez de larmes, a dit le prédicateur Skarga, pour pleurer, jour et nuit, les malheurs des enfants de ma patrie? »

Le bruit des armes qui s'élève à l'orient et à l'occident, le hennissement des chevaux de guerre, les sons de la trompette gauloise, rien n'a pu la tirer de sa léthargie. Le cœur de cette race guerrière, la race joyeuse par excellence, — *Slavus saltans*, — s'est glacée sous la main de marbre du tzar. Nicolas, fidèle à sa nature, a pu donner la mort, il n'a pu donner la vie; la persécution a réussi en Pologne, l'émancipation a échoué en Russie. — Il est des natures créées exclusivement pour le mal et qui n'ont pas d'autre puissance.

« Heureusement, Dieu mène les hommes, » dit Bossuet, et la Pologne a habitué le monde aux résurrections.

L'industrie, le commerce, les communications, les routes, les canaux, attendent encore l'impulsion qui devait les féconder. — L'instruction publique a été systématiquement abandonnée ou paralysée par des programmes d'études ridicules, qui permettent de tout apprendre

[1] Les magistrats de Lacédémone envoyaient, à un jour donné, les jeunes Spartiates, armés de poignards, courir la campagne et égorger les ilotes. Cette exécrable institution s'appelait *la cryptie*.



sauf ce qu'il est utile de savoir ; — la corruption proscrite officiellement, et sourdement entretenue; — la vénalité organisée au point de vue financier, comme dégrèvement du trésor, par la modicité des appointements publics ; — l'ivrognerie encouragée, parce que l'ivrognerie abrutit et quelle profite aux fermes d'eau-de-vie qui concourent fiscalement à alimenter l'État[1]; — la civilisation arrêtée dans sa marche; — la peur mise à l'ordre du jour, à l'ordre de tous les jours; — les impôts de chair humaine décuplés par la guerre. Nicolas n'a connu que le sabre, n'a cru qu'à cette force barbare, et n'a rien fait que par elle. Il fallait à la Russie un législateur, un réformateur. — Il lui a donné un conquérant, et un conquérant par *oukase*, qui, à une seule exception près, n'a mis l'épée à la main que dans des parades. Attila, Gengis-Khan, Mahomet, guidaient eux-mêmes les hordes barbares qu'ils déchaînaient sur le monde. Ils prenaient la part des dangers, s'ils prenaient celle des dépouilles. Il était réservé à Nicolas d'essayer la conquête de l'Europe sans quitter son palais de Péterhoff.

Telle est la vérité, et personne ne se la dissimule en Russie. Aussi n'est-ce point là, mais en Europe, où l'empereur passe pour un grand homme. Les Russes sont, en général, fort surpris de cette opinion. Pour eux, — je

[1] La ferme des eaux-de-vie, qui a rapporté, en 1806, 30 millions de francs, et, en 1825, 64 millions, en a produit 128 millions en 1844.

parle de la partie intelligente de la nation, — non du peuple, qui, dans son ignorance, pousse le fétichisme jusqu'à la déification; — pour les hommes qui pensent, dis-je, — le tzar est un esprit borné, grandi par l'orgueil et surexcité, à certains moments, par les accès d'une folie de race.

Nous lisons, dans l'ouvrage d'un écrivain slave, [1] que Nicolas fit publier un catéchisme, intitulé : *Du culte qu'on doit rendre à l'Empereur*. Ce catéchisme, approuvé par les évêques, fut introduit en Russie, sous la protection du knout.

Ce même orgueil, dans la querelle orientale, dénatura le jugement de Nicolas, au point de le porter à provoquer une guerre, — dont nous indiquerons plus loin le double mobile, — sans s'être assuré du concours de la puissance dont l'influence sur les événements devait être la plus directe : l'Autriche.

Lorsque, dans des communications demeurées célèbres, fut agitée entre le tzar et l'ambassadeur d'Angleterre, sir G. H. Seymour, la question de l'héritage de l'*homme malade* (la Turquie), ce dernier représenta à l'empereur qu'il n'avait fait aucune mention de l'Autriche.

— Vous devez comprendre, répliqua le tzar, que, lorsque je parle de la Russie, je parle aussi de l'Autriche ; ce qui convient à l'une convient à l'autre.

[1] *L'Église et le Messie*. Paris, 1845.

Nicolas aurait parlé de la Pologne qu'il ne se fût pas exprimé différemment. A la vérité, la Pologne a été réunie à la Russie par oukase, mais rien de semblable n'a eu lieu encore à l'égard de l'Autriche. La complicité du cabinet de Vienne à la politique russe n'étant point acquise, le tzar rencontra, dans la réalisation de ses vues, des obstacles qu'il eût certainement surmontés avec elle. L'habileté d'Omer-Pacha et l'héroïsme inespéré dont les Osmanlis témoignèrent à cette époque, rejetèrent l'agresseur sur son territoire. Des désastres plus décisifs eussent été le fruit de cette politique imprévoyante, si l'Autriche, fidèle à ses plus chers intérêts et à la logique de ses engagements, fût sortie de son rôle passif. Mais le gouvernement autrichien crut tout gagner en gagnant du temps. Il rédigea des notes, organisa des conférences, mit sur pied des armées, entra comme allié dans les principautés, et s'y conduisit en maître. Son glaive se tourna tantôt vers le nord, tantôt vers l'occident, et ne sortit jamais du fourreau. En un mot, l'attitude de cette puissance sembla justifier cette réponse présomptueuse du vieux maréchal Radetzki, à une personne qui l'interrogeait sur les vraies intentions de son pays : « *Nous saurons l'année prochaine avec qui nous serons et qui nous battrons.* »

L'Autriche n'est sans doute pas très-sympathique aux nations occidentales et surtout à l'Angleterre. A part même l'âcre souvenir d'injures récentes, un abîme existe entre les conditions propres de la politique de ces deux États. Mais si elle n'est point anglaise, si elle repousse nos idées

trop avancées, nos initiatives radicales, — l'Autriche est moins russe encore. La nature même lui a fait cette situation : *Ou rivale, ou vassale de la Russie.*

Il y a, par delà ses frontières, au nord de l'Allemagne, une caste qui préférerait devenir moscovite, plutôt que de perdre les priviléges qui la séparent de la canaille. Cette caste est celle des hobereaux prussiens. La dernière révolution a passé sur la Prusse sans détruire entièrement son esprit arriéré et ses institutions oppressives. Elle a emporté la juridiction féodale, mais elle a laissé au seigneur la police pàtrimoniale, qui lui donne encore le droit de dire : « La commune, c'est moi. »

Un homme d'État, Stein, se montra, par hasard, partisan du progrès; mais d'invincibles résistances paralysèrent ses bonnes intentions; les mesures législatives qu'il provoqua furent considérées comme purement passagères ; elles n'engagèrent pas l'avenir. MM. de Marwitz et de Kamptz, — réactionnaires fossiles, — sont restés les vrais représentants des idées prussiennes. Ils datent la révolution allemande des anciennes lois d'affranchissement concédées par la monarchie. Le congrès de Vienne, d'où sortirent des réformes prudemment provoquées par les souverains eux-mêmes, et le soulèvement de Berlin en 1848, ont vu leurs conséquences ruinées, avec les périls d'opinion qui les avaient fait naître.

Pour les huit cent mille nobles prussiens qui couvrent la surface de ce sol aristocratisé, le monarque représente Dieu, la noblesse, le souverain. Si la mission de l'une est

de se laisser adorer, la mission de l'autre est de museler la populace, — c'est-à-dire le peuple et la bourgeoisie, l'ouvrier, le marchand, l'artiste, l'écrivain, le professeur, — l'intelligence.

Cette caste privilégiée regarde la misère comme le partage naturel du travailleur, et voit une atteinte à ses droits, chaque fois que la fortune, se montrant juste, fait du marchand un riche particulier. Seule, elle est apte à procréer des officiers. La gestation populaire et bourgeoise ne peut fournir que des soldats ou tout au plus des caporaux.

En Angleterre, on compte un noble sur trente mille âmes, en Prusse un noble sur vingt-huit habitants. Aussi la noblesse est-elle estimée et puissante en Angleterre, oppressive et méprisée en Prusse. Les Anglais savent la généalogie de leurs lords; on connaît celle des princes allemands par l'*Almanach de Gotha!*

L'esprit de l'armée prussienne est resté ce qu'il était en 1814, hostile à toute liberté, à toute grandeur étrangère, infatué d'un prétendu génie guerrier, et croyant, de bonne foi, chacun de ses chefs de corps coulé dans le moule du grand Frédéric. L'Occident, — assurent ces docteurs en uniforme, — se courbera, l'heure venue, devant leurs cinq cent mille baïonnettes. Ils parlent de venir à Paris une troisième fois, et, moins tolérants que la première, de n'y pas laisser pierre sur pierre.

Tout ceci ne serait que risible, si cette tendance de la Prusse militaire, par sa réaction naturelle sur les évé-

nements, ne cachait un péril considérable; car s'il est permis à Nicolas de s'appuyer sur elle, si le tzar gagne l'épée de la Prusse et parvient à maintenir l'Autriche dans le *statu quo*, une guerre terrible se convertit, pour l'Occident, en un duel suprême.

Voilà la Prusse en raccourci. Permis donc à ses hobereaux de la river à une neutralité secrètement hostile ou ouvertement agressive. Nous ne pensons pas qu'une pareille perspective convienne à l'Autriche. Elle doit, si elle a conscience de ses intérêts, je ne dirai pas de ses devoirs, — s'opposer, par tous les moyens, à des envahissements qui menacent directement son existence. Le tzar, établi à Constantinople, maître des principautés, à deux pas de Vienne, l'Autriche devient une seconde Turquie. Sous quelque prétexte de protection à accorder aux Slaves, qui forment la grande majorité de la population de cet empire, il envahit, un jour ou l'autre, ses frontières, et, de progrès en progrès, d'étape en étape, en prenant son temps et ses gages, il arrive jusqu'à la capitale. Cet avenir semble inévitable pour l'Autriche, si l'aigle à deux têtes plane jamais sur les tours de Sainte-Sophie La neutralité ne la préserverait pas du sort que l'amitié du tzar lui réserve. Cette neutralité, qui, dans l'état actuel des choses, serait une double trahison, assurerait sa ruine, loin de la prévenir. Si les hommes d'État viennois ne l'ont pas compris, qu'ils lisent, pour leur édification, le passage suivant de Machiavel :

« Ceux qui gouvernent, dit l'ancien secrétaire de la

République florentine [1], doivent s'efforcer de paraître grands dans toutes leurs actions, et éviter dans leurs sentiments tout ce qui porterait le caractère de l'indécision et de la faiblesse. Un prince qui ne sait pas être ou tout à fait ami, ou tout à fait ennemi, se conciliera difficilement l'estime de ses sujets. Deux puissants voisins se font-ils la guerre, *il doit se déclarer pour l'un d'eux, sans quoi il deviendra la proie du vainqueur* ; et, le vaincu applaudissant à sa ruine, il ne lui restera aucune ressource ; car le vainqueur ne peut vouloir d'un ami douteux, qui l'abandonnerait au premier revers de fortune, et le vaincu ne peut lui pardonner d'avoir été le spectateur tranquille de sa défaite.

« Lorsque Antiochus passa en Grèce, où les Étoliens l'avaient appelé pour en chasser les Romains, il envoya des ambassadeurs aux Achéens, amis de ces derniers, pour les engager à rester neutres. Les Romains, au contraire, demandaient qu'on se déclarât pour eux. La chose étant mise en délibération dans le conseil des Achéens, l'envoyé des Romains prit la parole, après celui d'Antiochus, et dit : — « On vous conseille de prendre le parti « de la neutralité comme le plus sûr, et moi je vous as- « sure qu'il n'y en a pas de pire ; car vous resterez iné- « vitablement à la discrétion du vainqueur, quel qu'il « soit, et vous avez ainsi contre vous deux chances « pour une. »

[1] *Le Prince*, ch. xxi.

On a voulu tourner la difficulté. Au lieu d'une bataille conduite par le prince de Hesse, on nous a donné un livre écrit par le comte de Fiquelmont. — Ce livre était un ballon d'essai, un piége peut-être. Que la vallée du Danube et la navigation de la mer Noire soient libérées de l'influence russe; que la géographie moscovite s'arrête à l'Euxin, et tout est dit, suivant M. de Fiquelmont; — les bases de la paix sont trouvées, la conciliation est accomplie. L'Autriche, sans avoir perdu une goutte de sang, gagne immédiatement ce que la Russie se trouve contrainte d'abdiquer. Elle règne indirectement sur les riches vallées danubiennes, auxquelles confine son territoire. Quant à la France et à l'Angleterre, qui auront dépensé, dans la grande lutte orientale, des millions de francs et des milliers d'existences, le diplomate autrichien qui rappelle, à ce propos, leurs déclarations d'absolu désintéressement, ne doute pas qu'elles ne soient pleinement satisfaites du résultat. Elles auront consolidé la Turquie, diminué la Russie, enrichi l'Autriche. Elles auront, pour elles, le sentiment du bien accompli, un souvenir chevaleresque et la gratitude des peuples. Que désirer de plus?

Politique commode en vérité, et que l'ex-ministre s'efforce de rendre acceptable, en chantant la palinodie, et en essayant de tromper l'Europe sur la situation actuelle du gouvernement russe, dont il avait, à une autre époque et dans un même but, cherché, par d'autres moyens, à exagérer la force militaire et maritime.

— Vous vous êtes à tort alarmés, dit le diplomate viennois. La Russie ne peut rien contre l'Europe. Elle n'a que deux flottes, celle de Cronstadt et celle de Sébastopol. La première est captive pendant sept mois dans les glaces, et forcée, dès qu'elle en peut sortir, d'aller prendre des bains d'eau douce dans la mer Noire, pour fortifier le corps de ses navires affaiblis. La seconde, celle de Sébastopol, n'a pour matelots que des hommes de terre, la Russie manquant d'une marine marchande pour former des équipages. M. de Fiquelmont dit encore que le peuple russe n'est pas sans doute entièrement étranger à l'instinct qui pousse le Nord vers le Midi, mais qu'il a, pour l'attacher à son propre sol, de fertiles vallées, des cités industrieuses, des annales et une histoire.

D'un trait de plume, il biffe les steppes, les glaces, la Sibérie et le knout.

Quel historien !

Aux évolutions suspectes de cette dialectique, il n'est qu'un mot à opposer : c'est que l'Autriche, lorsqu'elle sera amenée à résoudre le problème de son attitude actuelle, et à se prononcer, devra tenir compte de ces trois faits :

La Hongrie n'est pas morte ;

L'Italie est frémissante ;

La France est à Rome.

Quelle que soit, du reste, la conduite ultérieure des cours allemandes, — qu'une fois de plus elles justifient, ou donnent tort à ce mot expressif et cru de Desgenettes :

« *L'Allemagne tient le vase au vainqueur, et le verse sur la tête du vaincu*[1], » toujours est-il que le tzar, en préjugeant la soumission obligatoire et le concours armé de l'Autriche, au moment même où il rouvrait le temple de Janus, a commis une de ces terribles inconséquences qui donnent la mesure d'un homme politique. Il est facile de paraître habile quand on est fort, et qu'on n'entre dans les questions que pour les dominer.

Le talent du prince n'a pas seul souffert de cette épreuve ; l'honneur de l'homme y est resté. L'Europe a vu, avec stupeur, un souverain qu'elle s'était complu à regarder comme le chevalier du passé et le bouclier de l'avenir, sans but apparent, sans cause légitime, — appeler toutes les misères, armer tous les bras, soulever toutes les passions, alarmer tous les intérêts. — Elle le voit aujourd'hui, — non plus avec surprise, — car le voile est déchiré; — elle le voit, dis-je, aujourd'hui que des revers stupéfiants ont été subis, — qu'une armée a été usée ou détruite, — que l'attaque énergique des deux grandes nations suit son cours, — et qu'il doit maintenir à tout prix, — ou faire tourner en

[1] Lorsque le passage qui précède fut imprimé, le traité d'alliance du 2 décembre, entre l'Autriche et les puissances occidentales, n'était pas connu. Ce traité marque une phase nouvelle dans la politique de l'Europe. Il met toutes les chances du côté de la justice. L'Autriche comprend ses intérêts et remplit ses devoirs. On doit l'en féliciter, tout en regrettant qu'elle leur donne une satisfaction si tardive.

sa faveur, l'action hésitante des États allemands, replacer son masque, farder son visage et déclarer que *la mission de la Russie est de mettre fin au matérialisme anglais*. On lit, dans un manifeste, publié par le journal officiel de la cour de Saint-Pétersbourg, le 20 octobre dernier :

« La France n'est qu'un torrent écumant; mais l'Angleterre est une inondation révolutionnaire permanente : c'est elle qui est le foyer et l'appui de tous les principes révolutionnaires ; c'est elle qui, entraînée par le mercantilisme, foule aux pieds les droits de l'humanité et des nations. La Russie a pour destinée de garantir l'Europe de tous les débordements de l'Occident ; de ce côté, viennent désormais les invasions. Quelle que soit sa cause, la guerre actuelle a, sans contredit, un caractère religieux : elle se fait entre l'ordre conservateur et la révolution communiste.

« C'est le devoir de la Russie, ajoute-t-on en concluant, de restaurer, dans le Bosphore, le règne du christianisme et de l'y consolider. Enfin, l'empereur a, comme refuge protecteur de l'Europe, la haute mission d'assurer l'existence de l'Europe conservatrice. La Russie ne peut réaliser actuellement cette mission que par une guerre obstinée, qui brise l'ambition des Anglais, et mette fin à la domination des Turcs. »

Est-il besoin de le rappeler?

Le même homme, qui fait cette déclaration et joue cette comédie dans ses journaux officiels, disait, en 1853, à

l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conférence, devenue classique :

« Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une bonne entente avec l'Angleterre. Lorsque nous sommes d'accord, je suis tout à fait sans inquiétude quant à l'occident de l'Europe. Ce que d'autres pensent est, au fond, de peu d'importance. »

Mais c'est par trop compter sur la crédulité humaine. Ces tours de gibecière ont fait leur temps. L'homme est nu devant l'Europe. Celui qui sera trompé le voudra bien, et sauvera seulement, par cet aveuglement volontaire, les apparences de sa défection.

En Russie, le despotisme avait sa raison d'être dans l'ignorance absolue des masses. Les populations, non encore éveillées au sentiment de la liberté, étaient incapables d'en supporter le régime. Ce despotisme a donc existé, pour ainsi dire, normalement ; mais il n'impliquait ni grandeur ni génie de la part de celui qui l'exerçait, car il avait pour lui le temps et la force, sans contrepoids possible. Grâce à Dieu, cette situation se modifie. Il n'est plus permis à la tyrannie de s'endormir sur son lit de roses.

Le nouvel état social pointe et s'efforce de se faire jour. — Entré dans les intelligences d'élite, pour pénétrer, d'initiation en initiation, dans tous les esprits, il n'a plus guère qu'à s'introduire dans les choses. — Un Polonais, un apôtre, un prophète souvent, Mickiéwicz, a été le premier à le proclamer. « L'esprit ancien, cet

esprit terrible, cet esprit souverain de la Russie, n'a plus la même force ; l'esprit des Bohêmes et des Polonais s'est déjà infiltré dans l'âme russe. Un général, — s'il exécute encore l'ordre impitoyable du souverain, — commence déjà à sentir le besoin de justifier cet ordre devant sa propre conscience ; il ne croit plus à l'infaillibilité morale de l'empereur ; — quelquefois même il cherche à modifier cet ordre, — et cette petite modification, que chaque chef, — que chaque employé apporte à son service, prouve déjà l'immense changement qui s'opère en Russie. »

Cela se disait, en 1843, au collége de France.

Depuis le temps a marché, les idées aussi !

II

LE PROGRÈS

ET

LA GUERRE ACTUELLE.

L'ESPRIT NOUVEAU.

Le tzar, — on aurait tort de s'y tromper, — n'a point, sous les vains prétextes d'une protection religieuse à accorder aux raïas, et d'injures imaginaires à venger, entamé cette guerre inique, uniquement pour réaliser la pensée de Pierre Ier, de Catherine II, de son père Alexandre, et sortir du néant de ses vingt-neuf annés de règne. Si puissant qu'il fût, ce mobile n'aurait pas suffi pour le déterminer à abdiquer la politique prudente de ses pré-

décesseurs, qui cherchèrent le succès de leurs vues sur l'Orient, moins dans une action ouverte que dans des envahissements successifs, — habilement dissimulés, — et pour le jeter témérairement et à corps perdu, — lui et son peuple, — dans cette grande et mystérieuse aventure.

Le tzar a renoncé à son rôle de défenseur de l'ordre, à sa mission de pacificateur universel, à tous les beaux semblants de chevalerie qui amusèrent et trompèrent l'Europe crédule, pour une cause beaucoup plus sérieuse, — pour une cause décisive. *Il ne pouvait plus gouverner*. Maître absolu de tout, il commençait à n'être plus maître de rien. La vieillesse, en s'approchant, lui montrait non-seulement la décadence de l'homme, mais celle du principe. Montant comme les marées, sous une impulsion uniforme et irrésistible, l'idée de réforme battait la théorie vermoulue du vieux despotisme; elle s'était frayée un chemin jusqu'aux crânes les plus épais; chacun, — même les plus proches voisins de l'idole, — les intimes, les séides, les valets de cour, — disaient tout bas « *que ce régime avait fait son temps, qu'il fallait que cela changeât, qu'il était impossible d'aller plus loin.* » Celui qui écrit ces lignes a entendu ces propres paroles de la bouche des hommes qui dirigent l'administration et la police, — des hommes d'état les plus inféodés au système, de ceux-là mêmes qui, ayant été les instruments actifs et aveugles du passé, sont plus directement menacés des colères de l'avenir. Un parti, d'ail-

leurs, s'était formé parmi la noblesse. Il avait pris pour devise le progrès. Cette classe redoutable, — frondeuse et boudeuse à la fois, — critiquant avec amertume et s'isolant par système, — composée d'hommes à idées, à énergie, à foi, à rancune, — recrutait autour d'elle toute la jeune génération. Dans un mémoire très-secret de M. Liprandi sur les conspirateurs de 1849-50, il est dit :

« Les élèves de divers colléges ont les têtes emportées ; « ils sont imbibés des systèmes les plus extravagants ; « chaque mot, chaque ligne qui sortent de leur esprit, « respirent ces doctrines pernicieuses dont ils ne con- « çoivent pas souvent eux-mêmes les conséquences ter- « ribles. »

Dans un autre document, également très-secret, se rapportant à la même conspiration, et soumis à la commission présidée par le général Nabokoff, on trouve ce passage :

« C'est en s'abandonnant aveuglément à ces utopies « qu'ils se croient appelés à remanier toute la vie so- « ciale, toute l'humanité, et ils sont prêts à se faire les « apôtres et les martyrs de cette malheureuse déception. « On peut s'attendre à tout de la part de gens pareils ; « rien ne les arrêtera jamais, car, dans leur idée, ils ne « travaillent pas pour eux-mêmes, mais pour l'huma- « nité, — non pour le présent, mais pour l'avenir. »

En Russie, la lecture des philosophes français et des panthéistes allemands est un crime d'état. Des divers chemins qui mènent en Sibérie, c'est l'un des plus sûrs.

Cependant ces livres sont dans toutes les mains; la jeunesse les lit, les médite et s'en pénètre.

« Je fus très-surpris, me dit M. Platon Tchikatcheff [1], en allant voir, à l'école de droit de Pétersbourg, mon neveu, garçon de dix-neuf ans, de trouver entre ses mains, les questions économiques de Proudhon.

« Lui ayant demandé, d'un ton sévère, comment il s'était procuré ce livre :

« — Je le tiens, me répondit-il, d'un de mes camarades ; ils en ont tous. »

D'ailleurs, le développement rapide du slavisme national en regard du slavisme officiel, le bruissement sourd des conspirations sans cesse renaissantes, les émeutes de paysans, les meurtres de seigneurs, les désertions militaires, les mesures de surveillance avouée, prises contre certains individus et certaines classes, n'indiquent-ils pas suffisamment le travail progressif et menaçant des intelligences?

Un écrivain russe, Iscander, dans une brochure, grosse de vérités, en fait la remarque [2].

« La Russie, dit-il, paraît si tranquille, qu'on a de la peine à croire qu'il s'y passe quelque chose. Peu de gens savent ce qui se fait derrière le linceul dont le gouver-

[1] Ex-officier aux gardes, l'un des amateurs de l'expédition de Khiva, l'ami de Humboldt et d'Arago, — quand Arago vivait, — esprit sérieux, propre au gouvernement et à l'administration, mais trop libéral pour les conservateurs et trop conservateur pour les libéraux.

[2] *Du Développement des idées révolutionnaires en Russie.* — 1851.

nement couvre les cadavres, les taches de sang, les exécutions militaires, — disant avec hypocrisie et arrogance qu'il n'y a ni sang, ni cadavres derrière ce linceul. »

Un autre penseur, un Russe aussi, qui connaît son pays pour l'avoir étudié sous tous ses aspects, pendant toute sa vie, me disait :

« On ne peut indiquer le moment précis de l'avénement définitif des idées révolutionnaires; mais cet avénement est proche, et il revêtira une forme nouvelle, spéciale, inconnue au reste de l'Europe : la *forme russe*. Il se produira au nom d'une triple unité, — l'unité politique, l'unité administrative, l'unité intellectuelle. — Gouverner, administrer, penser à la russe, — telle sera sa formule. Tout le monde s'entendra pour abattre un système condamné par l'esprit des temps, — fantôme armé, capable encore d'inspirer la terreur, mais impuissant déjà à exciter un seul battement, à faire vibrer une seule fibre dans l'âme humaine. — Il y aura ensuite de grandes luttes : — les hommes de progrès voudront faire du nouveau, — une partie de la secte des slavisnophiles revenir à l'ancienne Russie, à la Russie des Ivan, — et le peuple prendra en mains la hache de Robespierre; il abattra les blasons et les têtes. Ces événements, — s'ils n'arrivent pas du vivant de Nicolas, — feront explosion à sa mort. Son successeur se heurtera à des difficultés insolubles. Il transigera ou tombera. Il sera Louis XV ou Louis XVI, suivant les circonstances. »

Ces perspectives terribles, — le gouvernement les a

eues devant les yeux, la nuit et le jour ; — il a vu le flot monter, et, maître de toutes les forces matérielles, de sept cents lieues d'espace et de plus de soixante millions d'âmes, il s'est senti trop faible pour l'arrêter. — Une puissance, plus formidable que la sienne, celle du temps, agissait en sens contraire. Le progrès comptait les heures. Il fallait à tout prix un dérivatif. Le tzar a ouvert les écluses de la guerre, en la dirigeant vers Constantinople, que le Russe considère, comme son héritage naturel, la base de sa fortune future, le point d'appui de son expansion, d'un côté vers Vienne, de l'autre vers les Indes, où l'Angleterre, après une lutte inouïe et un embrassement funèbre, doit recevoir le coup mortel ; en un mot, comme le seul chemin qui pût le conduire à la domination universelle qu'il rêve, qu'il poursuit avec une ténacité invincible, et qu'hier encore, il se croyait à la veille d'obtenir.

Tels ont été la fatalité, la cause et le but de la guerre de 1853. Le tzar n'a pas fait un coup de tête, mais un coup de désespoir.

Les ennemis du pouvoir s'y sont précipités avec une ardeur égale à celle de ses complices. Cette ardeur, toutefois, n'est pas l'élan du seul patriotisme. — Succès ou défaite, ils ont compris que cette guerre était le prélude des transformations. L'introduction dans l'armée active d'une partie de la secte slavisnophile n'a pas un autre mobile.

Assurément, ces hommes qui n'aiment pas l'autocratie,

qui haïssent ses entourages, qui s'isolent systématiquement des affaires, et qui forment dans tout l'empire, et notamment à Moscou, un noyau toujours grossissant d'opposition; ces hommes, en prenant du service, ne faisaient point acte de soumission au souverain qu'ils boudent, ne mendiaient pas des faveurs qu'ils font profession de mépriser; leur ambition portait plus loin : en s'associant au mouvement, ils aspiraient plus tard à le diriger; ils prenaient position pour la future réorganisation sociale.

La guerre actuelle a donc ce double caractère; si elle répond aux idées d'agrandissement et de conquête, elle répond aussi à celles de réforme et de transformation.

Pressé par le mouvement rapide de l'esprit public, le tzar voulait et devait faire quelque chose. S'il eût été ce qu'il a la prétention d'être, ce que l'Europe a cru longtemps qu'il était, s'il avait autant de génie que d'orgueil, autant d'amour que de puissance, il eût aisément reconnu sa voie. Au lieu de provoquer témérairement une guerre injuste, sous des prétextes hypocrites, et avec tous les lâches détours de la duplicité, il aurait abordé cette grande mesure de l'émancipation des hommes de la terre, que Kasimir III commença pour la Pologne, dès le quatorzième siècle, que Kosciusko reprit au dix-huitième, et qu'arrêtèrent depuis les efforts du despotisme et le malheur des temps; — émancipation qui se fera sans lui, contre lui peut-être, et qui eût illustré son règne, tout en donnant pour longtemps satisfaction à

l'idée libérale qui le menace, et au besoin de réforme qui s'éveille au sein de la grande forêt dormante (*dremoutchij lesse*).

Un seul pas dans cette voie rendit immortel le nom de Kasimir. Qu'aurait fait pour la gloire de Nicolas la réalisation complète de cette même pensée, appliquée à toute la race slave, à quarante millions d'hommes, réduits de nos jours, sous la double lumière de l'Évangile et de la philosophie, à l'état de végétations et de brutes. Cet immense pouvoir, s'employant à résoudre cet immense problème, eût été le fondement d'une célébrité qu'aucun triomphe, aucun étouffement de peuple ni d'armée ne donnera jamais; car, s'il est beau de tuer les hommes, il est encore plus beau de les émanciper, — quel que soit d'ailleurs le nombre de ceux qu'on tue.

Nicolas, entre deux périls, a choisi le plus menaçant; — entre deux chances de gloire, la plus suspecte et la moins sûre. Il a jeté sa couronne sur le champ de bataille, et a chargé la victoire de la lui rapporter. Le succès seul peut l'absoudre de la perturbation provoquée par lui dans les intérêts moraux et matériels de son peuple; car une nation qui s'agrandit ne demande guère compte à son souverain des moyens employés pour y parvenir. Mais, s'il était vaincu, comme les premières défaites de ses armées et l'héroïsme de ses ennemis permettent de le croire, sa position personnelle deviendrait très-critique. Le prestige mystique dont l'ignorance populaire entoure encore l'autocratie, s'évanouirait avec l'idée d'in-

vincibilité qu'elle y attache. Quant à la noblesse, dont une partie subit la guerre par contrainte, une autre par honneur, la troisième par calcul, et qui, en masse, ne se résigne qu'avec regret et rancune aux sacrifices et aux devoirs quelle entraîne, la noblesse, dis-je, ne pardonnerait, ni l'atteinte portée au renom russe, ni le désordre jeté dans sa fortune, ni les dangers créés pour son existence comme corps aristocratique. Les griefs si nombreux, les haines vivaces, amoncelées dans les âmes par une tyrannie sans exemple, ne tarderaient pas à éc'ater, et une révolution de palais, précurseur de la révolution des chaumières, délivrerait la Russie et le monde d'un homme qui, après avoir été le constant oppresseur de l'une, tendait à le devenir de l'autre, c'est-à-dire, du genre humain tout entier.

Dans ces jours calamiteux, que le cours des choses humaines et les souvenirs palpitants de Pierre III et de Paul Ier ne rendent que trop vraisemblables, le tzar, — ce tzar omnipotent aujourd'hui, — ne trouverait personne dans sa cour, ni dans son armée, à interposer entre lui et l'assassinat; pas un bras ne se lèverait pour sa défense, excepté peut-être le bras impuissant et affaibli de sa sainte femme [1].

[1] Charlotte de Prusse, — impératrice sous le nom d'Alexandra Fædorovna, — en dépit d'une certaine roideur germanique que, dans sa haute position, on aurait mauvaise grâce à lui reprocher trop sévèrement, a donné, sur le trône et dans la vie privée, l'exemple des plus rares vertus. Chargée d'une double mission, — l'une de protection

Sort fatalement réservé à ces monstrueuses tyrannies! Tant que la fortune les seconde, elles rencontrent, — Paul en est un exemple, — dans les servilités qui les entourent, toutes les apparences du dévouement; mais, au moindre revers, tout s'efface autour d'elles. En vain elles appellent au secours, criant comme Richard III: « *Un cheval! un cheval! Mon royaume pour un cheval!* » Personne ne se présente. Elles tombent exécrées et seules.

envers ses peuples, l'autre de dévouement envers son mari, — elle les a remplies pieusement toutes deux. — Les instituts de bienfaisance créés en Russie, sous son patronage, témoignent, par leur magnificence et leur nombre, non d'une bienveillance banale, mais d'une active et féconde sollicitude. Quant à son affection pour le tzar, elle s'est manifestée, d'une manière touchante, en cent occasions. La dernière preuve qu'elle en ait donnée, fut de passer auprès de lui, à Saint-Pétersbourg, l'hiver de 1853, — malgré l'affection de poitrine, — ancienne et menaçante, — qui rend ce climat meurtrier pour elle, durant la mauvaise saison. L'impératrice a vidé bien des calices. Nicolas, il est vrai, s'est efforcé, par ses soins et ses égards, d'en tempérer l'amertume; mais les blessures du cœur n'ont point de remède efficace: l'impératrice est atteinte d'une double maladie, — physique et morale, — dont la phthisie n'est pas la plus redoutable.

LE FORT ET LE FAIBLE.

AMIRAUX, GÉNÉRAUX, DIPLOMATES.

Le tzar, dans sa lutte contre l'Occident, se présente sous un double aspect : celui d'une immense force, — celui d'une véritable faiblesse. Il peut mettre sur pied un million de soldats, — deux, si le premier ne suffit pas, — trois, et plus au besoin. Il n'a qu'à frapper le sol russe pour en faire sortir des hordes à demi sauvages. Mais l'intelligence, — cette puissance suprême, — lui fait défaut. Il dispose de flottes, d'armées, de chancelleries; il n'a ni amiraux, ni généraux, ni diplomates. On

me permettra de citer quelques noms et quelques faits, à l'appui d'un jugement formé dans un milieu spécial, — et contestable seulement pour ceux qui n'ont vu la Russie officielle que dans les livres.

Les deux flottes de la Baltique et de la mer Noire, dont la concentration représente l'effectif complet de la marine du tzar, ont été, dès l'origine de la guerre actuelle, placées, l'une, sous la direction partielle de l'amiral Ricord, l'autre, sous le commandement du prince Menschikoff

Je rencontrai, pour la première fois, l'amiral Ricord en 1846, sur un bateau à vapeur, dont il avait eu la délicate attention de disposer en faveur du prince Démidoff, et avec lequel nous visitâmes successivement Cronstadt et Péterhoff, où la fête de l'impératrice avait attiré, dans un même courant, le Pétersbourg aristocrate et le Pétersbourg mougik.

Je savais que, par dévouement pour un ami retenu prisonnier au Japon, l'amiral Ricord avait dirigé sur ce point une expédition, pleine de périls, qui dura plusieurs années, et fut couronnée de succès. L'homme privé m'était connu, mais j'ignorais l'homme officiel. L'amiral, à cette époque, était déjà plus que sexagénaire. Son visage, d'un galbe commun, exprimait, pour tout caractère, — la bienveillance. Il avait la taille ramassée, mais ferme encore. C'était au physique une vieillesse facilement supportée. Les facultés, toutefois, ne paraissaient en harmonie, ni avec les restes de vitalité qu'ac-

cusait son extérieur, ni avec sa haute position. La mémoire était usée, la pensée laborieuse, l'expression presque impossible. Je revis souvent l'amiral Ricord chez madame de Dournoff, à Ochta, et je pus me convaincre qu'il *avait fait son temps*. Quelques avis dans les conseils de l'Amirauté, dont il était l'une des influences, voilà tout ce qu'il était permis d'espérer, dès cette époque, de M. Ricord. Mais qu'on eût remis à la sénilité intellectuelle de ce vieillard le commandement actif d'une importante partie de la flotte russe, — cela ne fût entré dans l'esprit de personne. Ce fait, pourtant, jugé impossible en 1846, s'est réalisé en 1854.

Nous avons parlé du prince Menschikoff comme général, et l'on a pu comprendre que cette *improvisation* ne reposait sur aucun fondement solide. Or, ce que nous avons dit du général, nous pouvons le dire, avec non moins de raison, de l'amiral. Le prince Menschikoff a été ministre de la marine; il connaît le mouvement administratif de son département autant qu'un fonctionnaire — grand seigneur — le peut connaître. Mais il est neuf dans le commandement ; il n'a jamais dirigé une escadre, ni assisté à un combat naval, et il faudrait des succès bien inespérés pour qu'il acquît la réputation d'un homme de mer, même parmi ses compatriotes.

De supériorités militaires, une seule, — depuis la retraite du comte Woronzoff, — est restée debout, — celle du prince Paskéwitch ; mais ce général, je l'ai dit déjà, a atteint les dernières limites de l'épuisement.

Le prince de Varsovie avait, par de grands travaux, de grands succès, de grands services, acquis le droit au repos. Il semblait n'avoir plus désormais qu'à remplir les fonctions de sa vice-royauté, — entre le respect dû au souverain, l'obéissance à sa femme, — seule autorité reconnue par lui, après celle du maître, — et quelques liaisons par trop juvéniles dans le corps de ballet de Varsovie. Nicolas ne l'a pas permis. Il a voulu refaire la nature ; il a sommé l'homme de 1854 de redevenir l'homme de 1831, et ces extravagances de volonté ont eu, pour tout résultat, de ternir l'unique renommée militaire dont les Russes puissent s'enorgueillir depuis Souworoff.

En effet, à l'exception du comte Woronzoff, le seul des généraux actuels qui ait fait la grande guerre sur un grand théâtre, en face de notoriétés éclatantes, et commandé en chef, à Craone, contre Napoléon, les officiers généraux russes n'offrent guère que la célébrité dans le vide et la médiocrité dans l'orgueil.

Nicolas s'imagine qu'il peut infuser, par un pur effet d'omnipotence, la science technique à ses élus. Par un simple oukase, il improvisa le même jour, en 1843, *trente-huit* généraux en chef. Les hommes sérieux furent consternés. Nul n'ignorait que, sous le règne d'Alexandre, — pendant les plus longues et les plus lourdes guerres que la Russie eût supportées, — on n'avait pas fait plus de onze commandants en chef. Mais si les hommes de bon sens déplorèrent la ridicule puérilité de ces promotions,

le mougik applaudit. Il crut qu'on lui servait trente-huit héros. Presque tous les noms finissaient en *off*.

Quant au prince Gortschakoff, sa personnalité, — jusqu'alors assez obscure, a été mise en relief par la dernière guerre de Hongrie. Ce général possède, à un degré remarquable, le mérite de l'organisateur; mais ses talents stratégiques sont fort contestés. On le croit incapable de diriger personnellement de graves opérations. Les défaites réitérées de ses troupes sur le Danube justifient cette opinion. On lui reproche, en outre, de manquer d'activité, de circonspection — et de bonheur. « *Le prince Gortschakoff buvait du champagne à Bucharest, tandis que le Turc battait son armée à Oltenitza.* » Cette remarque émane d'un officier russe très-distingué.

Le général Dannenberg, qui a commandé sous ses ordres, et rejoint avec lui, en Crimée, l'armée du prince Menschikoff, appartient, comme Osten-Sacken et Liprandi, à la catégorie des gens du métier. Il a fait son éducation dans les troupes russes du grand-duc Constantin. C'est dans cette armée qu'il gagna tous ses grades, et, de simple sous-lieutenant, devint général. Il épousa une Polonaise, mademoiselle Zablotzki, et fut un moment suspecté de *doukh* et de panslavisme. De là, une sorte de disgrâce, dont sa carrière se ressentira.

Parmi les capacités de l'école germano-moscovite, on peut mentionner encore le général Rüdiger, commandant, sous Paskéwitch, la place de Varsovie, et surtout le général Schilder, tué par un boulet devant Silistrie. Le

général Schilder était un homme de talent, de cœur et d'esprit. Une blessure, reçue à la jambe, rendait sa marche fort difficile. Il en rappelait la cause avec une spirituelle franchise.

« Nous étions, disait-il, au milieu d'un feu d'enfer, j'eus peur, et voulus me dérober aux balles en m'abritant derrière un arbre. Mais j'oubliai de cacher une jambe. Elle fut atteinte, et depuis je jurai de toujours regarder la mousqueterie en face. »

Malheureusement pour la fortune des officiers issus de l'élément germanique, le mouvement actuel de l'esprit public les rejette forcément en dehors des positions supérieures. Le tzar ne pourrait, sans exciter la sourde indignation du parti moscovite, placer à la tête de ses armées des généraux d'origine allemande. C'est à ces nécessités d'opinion que répondent les noms éminemment russes des princes Gortschakoff et Menschikoff.

Cette tendance caractéristique du peuple russe, dont l'origine n'est pas nouvelle, — que le slavisme a surexcitée, — non créée, — ne permit ni à Barclay de Tolly, — doué d'un réel génie guerrier et qui, — comme modestie, prudence, fermeté dans les périls, habileté dans les désastres, rappelait notre Turenne, — ni à Diébitsch qui, grotesque dans un salon, était un lion sur le champ de bataille, — ni à Benningsen, ni à Palhen, ni à Lambert, tous trois marqués de qualités supérieures, et pleins de cette ardeur innée qu'il faut aux généraux, comme aux poëtes et aux apôtres, — d'acquérir qu'une célébrité

douteuse et un renom contesté. On les sacrifia dans l'opinion, comme on les sacrifiait dans les honneurs et dans le commandement, dès qu'ils cessaient d'être utiles. Les tzars, — dans les heures de crise, — confiaient des armées à leur habileté connue, à leur fidélité éprouvée. Le peuple châtrait leur gloire, et — tzars et peuple, — décernaient des couronnes au vieux Koutousoff.

La même stérilité, signalée dans le commandement des troupes, se retrouve dans la direction des chancelleries. Jusqu'ici l'élément germanique avait prédominé dans les ambassades. C'était,— qu'il occupât le premier ou le second plan, — le pivot du mécanisme : mais le même travail de réaction qui le repousse de l'armée tend à le rejeter de la politique. D'ailleurs, cette diplomatie s'est trop compromise pour être encore possible. On l'a vue à l'œuvre. Si elle n'a pas trahi son maître, elle l'a aveuglé; elle l'a leurré d'espoirs chimériques; elle a accru l'idée qu'il s'était faite de sa puissance morale; elle a enraciné dans son esprit la conviction que, dans sa levée de boucliers contre l'Orient, l'Europe le laisserait faire, — dût-il ne s'arrêter qu'à Constantinople. Aujourd'hui que le voile est tombé, et que l'incurie des chancelleries du tzar, — s'il n'y a eu qu'incurie, — a été mise en évidence, leur rôle paraît fini.

L'habileté proverbiale de la diplomatie moscovite est une des mille illusions formées sur le compte de la Russie, et que l'ascendant de cette nation, dans les questions européennes, a naturellement entretenues. Le programme

de la politique extérieure des tzars avait, d'ailleurs, un mérite singulièrement propre à faciliter l'action de ses agents, c'était d'être uniformément le même sous tous les règnes et dans tous les pays. Il se résumait en trois mots : — espionner, — déifier, — mentir; espionner les gouvernements, déifier le système, mentir sur les intentions. Nul n'en a poussé plus loin l'application que le ministre des affaires étrangères, l'archi-chancelier, comte de Nesselrode, — homme souple, adroit, astucieux, rompu, par une pratique d'un demi-siècle, à toutes les ruses de la politique et à toutes les faiblesses du cœur humain; habile dans l'art d'employer les unes et de profiter des autres, — d'une moralité suspecte, d'une avarice sordide, d'un patriotisme plus que douteux, — ayant eu, toute sa vie, le respect et la peur de l'Angleterre, — opposé à la guerre tout en la faisant, — le seul qui ait résisté sans ébranlement à la grande tempête des disgrâces.

M. de Nesselrode, en diplomatie, a le goût et la conscience du germanisme, et ce n'est pas sans peine qu'il se voit, — sous la pression directe de l'opinion et des fautes commises, — dans l'obligation de le remplacer par le moscovitisme pur, dont il connaît toute la pauvreté intellectuelle.

Cet élément n'a produit, en effet, jusqu'ici, qu'une aptitude incontestable, — le prince Gortschakoff, ex-ministre de Russie à Stuttgart, actuellement envoyé extraordinaire du tzar à Vienne. Le prince Gortschakoff

est un esprit froid, sagace, de trempe pacifique, mais las de la vie politique, et aspirant déjà au repos pour lui et pour les autres, — homme qui ne peut ni plaire, ni durer longtemps. « Je ne vois pas les choses aussi en noir que vous, écrivait-il, au commencement de cette année, à l'un de ses amis, en réponse à des appréhensions manifestées par celui-ci, touchant la crise orientale; — la paix est d'un intérêt tellement européen, qu'on ne saurait la rompre un instant sans y revenir aussitôt. » Ce diplomate se trouve, au reste, dans des conditions physiques inconciliables avec l'exercice suivi de fonctions actives, semblable en ce point à son prédécesseur à Vienne, le baron de Meyendorff, dont des névralgies cruelles frappaient, deux ou trois jours, chaque semaine, les facultés d'atonie presque complète. Cet état de santé, seul, ferait au prince Gortschakoff une loi de la retraite, s'il n'y était poussé par une philosophie modeste et le désir de jouir tranquillement d'une fortune, laborieusement accrue dans les affaires [1].

M. de Kisseleff, — représentant du tzar à Paris, depuis la suppression de l'ambassade russe et le rappel de M. de Pahlen, — avait donné des espérances que les derniers événements ont déçues. Le lui pardonnera-t-on? Ce serait ne pas connaître le tzar que de le penser. Le baron de Brunow, ambassadeur à Londres, n'a pas été plus ha-

[1] Le prince Gortschakoff a placé au comptoir de MM. de Démidoff près d'un demi-million, prélevé sur ses revenus en Russie et son traitement de ministre à Stuttgart.

bile et ne doit pas s'attendre à être plus heureux. Reste M. Serge de Lomonosoff, ministre à la Haye, après l'avoir été au Brésil et à Lisbonne. Mais ce dernier est dévoré par la goutte, usé de toutes manières, et hors d'état de tenir tête à des occupations sérieuses. — Insuffisance d'ailleurs, sinon incapacité complète.

On le voit, dans la marine, dans l'armée, dans la diplomatie, abondance de matière, stérilité d'intelligences, disette de capacités, disette logique! En Russie, ni la nature, ni la science ne prennent part à l'éclosion des hommes officiels; ils sont les produits exclusifs de la faveur; ils naissent dans les antichambres. Ceux qui croissent normalement, sous l'impulsion de leur force individuelle, et restent puissants dans cette atmosphère, comme Souworoff, et, à quelques égards, comme Paskéwitch, sont de véritables phénomènes. Dans ce cercle, pour parvenir, il faut adorer : or, l'adoration n'est propre qu'à certaines natures, et n'existe qu'à un certain niveau. Le tzarisme, en haut, répond fatalement à la médiocrité en bas; cette médiocrité durera autant que lui-même.

En résumé, dans la lutte où la Russie et les puissances occidentales sont engagées, on trouve *en faveur* de l'autocrate : sept cents lieues d'espace, des déserts redoutables, des frimas protecteurs, soixante-cinq millions d'âmes, des flottes nombreuses, des armées presque inépuisables, de l'or et du fer à discrétion ; — *contre lui* : — l'absence d'hommes, l'esprit nouveau, la France, l'Angleterre et le droit.

CONCLUSION.

DEUX ABIMES.

La noblesse russe n'a joué qu'un rôle insignifiant. Cette formule : « *Le tzar a ordonné, les boyards ont conseillé* [1] », en la supposant authentique, ne reçut jamais d'application sérieuse. Les princes de la descendance de Rurik le Normand, — dont la dynastie régna presque sans interruption en Russie, jusqu'à l'avénement des Romanoff, au dix-septième siècle [2], — formèrent, il est

[1] « *Velikii goçoudar nakasal, boïari prigovorili.* »

[2] La dynastie de Rurik s'éteignit avec Fédor Ivanovitch, en 1598. Boris Godounoff usurpa la couronne entre deux assassinats. Il périt lui-même empoisonné en 1605. Son fils, qui lui succéda un moment, fut renversé par le moine Otrepieff (le faux Dmitri). La Russie, accablée de maux et sans chef, recourut à l'élection. Elle nomma Michel

vrai, avec les nobles héréditaires, une sorte de contrepoids à l'autorité des grands princes de Moscou. Mais cette pondération ne subsista que jusqu'à l'avénement du tzarisme. Ivan III fit pour la Russie ce que Henri VII fit pour l'Angleterre, — Ferdinand V pour l'Espagne, — Louis XI pour la France : il détruisit le système féodal, fortifia le principe monarchique, et commença l'organisation politique de la nation.. Ivan IV poursuivit cette tâche par tous les moyens de destruction que put lui fournir sa cruauté. Mais c'est à Pierre Ier qu'il était réservé d'achever l'œuvre de la centralisation tzarienne. Ce prince, avec plus de raison que Louis XIV, put dire : « *L'État c'est moi.* » Il est tout, — tzar, pontife, juge, bourreau. Tous les fronts s'inclinent sous son sceptre ou sous sa hache. La classe des boyards, — si elle exista jamais dans l'histoire russe, — (je ne dis pas le nom, mais la chose : boyard signifie *grand ;* la république de Nowgorod eut les siens, comme la grande principauté de Moscou et l'empire de Russie), — la classe des boyards, dis-je, — considérée comme puissance aristocratique.

Romanoff, fils de Philarète, métropolitain de Moscou. La dynastie des Romanoff a gouverné la Russie pendant un siècle et demi, de 1613 à 1762. A la mort de l'impératrice Élisabeth, son dernier représentant, elle fut remplacée par celle de Holstein-Gottorp, qui lui était alliée par mariage. Pierre III était neveu d'Élisabeth par sa mère Anne, duchesse de Holstein-Gottorp, fille de Pierre le Grand. — C'est la dynastie actuelle, toute remplie de sang allemand, mêlé à un imperceptible filet de sang russe.

disparut sous cette formidable étreinte. Elle fut remplacée par celle des gens de cour, — la seule qui subsiste aujourd'hui, — caste dangereuse sans doute, car elle peut tuer dans l'ombre, mais qui n'a, officiellement, aucune importance. Les meurtres de Pierre III et de Paul Ier surgirent de conspirations de palais, de passions et de convoitises privées, non d'un travail politique. Le pouvoir autocratique, préparé par les Ivan, apparaît sous Pierre Ier dans toute sa virtualité. Ce tzar de génie l'applique presque exclusivement à la réforme violente des mœurs de son peuple. Sous cette manipulation terrible, les derniers vestiges du byzantinisme disparaissent ; — les barbes et les kaftans tombent ; — au titre oriental de tzar succède le nom européen d'empereur ; — une fenêtre est ouverte, par Pétersbourg, à l'air de l'étranger, — et l'influence allemande inaugure un règne qui durera cent cinquante ans.

L'autorité monarchique, sous les successeurs de Pierre, grandit, — au dehors, par les accroissements de la conquête, — à l'intérieur, par la généralisation de la bassesse et la contagion de l'avilissement. Servitude, corruption, ignorance, fanatisme, — enseignés et maintenus par le knout, — tel est le tableau monotone offert, sans discontinuité par l'empire russe, à dater de l'installation du tzarisme.

Mais, à côté de cette puissance, meurtrière et visible, s'élève en silence une autre force. L'esprit public se fait jour ; la nation entre en pensée. Les premiers écrivains

russes, — bien qu'emprisonnés dans le cercle étroit de l'adoration souveraine, — laissent percer le mépris du passé, l'espérance de l'avenir. Ces tendances se caractérisent plus énergiquement sous Alexandre. La discussion essaye de pénétrer dans la littérature. Sévèrement châtiée en Pouchkine, elle erre sans toit au gré du despotisme, suivant l'expression même du poëte [1]; elle n'abdique pas toutefois, elle attend.

La pensée, — en s'ébranlant, — a tout ébranlé. Derrière la noblesse épuisée — se forme laborieusement — une classe qui n'est pas encore la bourgeoisie, bien qu'elle ait reçu ce nom de Catherine II, mais qui va devenir un tiers état, où la rénovation sociale puisera des promoteurs convaincus, d'ardents vélites. La glèbe révèle les souffrances de « son sort amer, de sa destinée marâtre, » par des émeutes sanglantes et des exécutions de seigneurs. En arrivant au trône, Alexandre est forcé de compter avec elle et de lui abandonner un gage. Il déclare son existence une honte, promet de ne pas l'aggraver, de l'adoucir même; mais il ne fait rien pour l'effacer. Libéral au début, aristocrate à la fin, inconséquent toujours, — ce prince surexcite, sans la satisfaire, l'idée de liberté. Il voit, et laisse organiser autour de lui, des sociétés secrètes, imbibées de l'esprit nouveau, qui le vouent au poignard, sous la crainte duquel il périt. Son successeur arrache un pouvoir disputé aux mains d'une

[1] Épître à Isakoff.

révolution. Les hommes de décembre 1825 furent les pionniers d'une civilisation dont le travail littéraire avait préparé l'avénement. La plume devança l'épée. « *Je suis citoyen avant tout* » (*Ja né poéte, a graje danine*), s'était écrié Ryléief (Voir la note O). La civilisation suivit son avant-garde à grande distance. Elle devait mettre quarante ans à la rejoindre.

Alexandre avait, sinon appliqué, du moins reconnu les nécessités du temps; Nicolas les nie. Fier de sa beauté, enivré de sa puissance, plein de sa fortune, il devient fou, il se fait dieu, — exagérant Pierre dans le despotisme, et marchant de pair avec Ivan IV dans la répression. Toutefois, cette politique draconienne, — dont l'infusion démocratique du sang polonais dans les veines russes, fut l'acte le plus important, — ne peut barrer le passage à l'idée. Les entraves mises à la délivrance des passe-ports accroissent l'émigration russe, au lieu de la limiter. Elle va former à l'étranger un noyau d'opposition, marchant, sous le même drapeau, au but commun de l'émancipation libérale.

La partie *passive* de l'émigration, — provoquée par l'horreur du climat ou celle du système, — poussa à diverses époques, vers l'Occident, l'amiral Tchitchagoff, — le comte Ostermann Tolstoï, — le prince Tufiakin, — et plus récemment le prince Anatole Démidoff, le prince X....... — le prince Grégoire Wolkonsky. — L'émigration *militante* a pour représentants M. N. Tour-

guéneff, conjuré du 14 décembre [1], M. Ivan Golovine [2], et le lieutenant d'artillerie Bakounine, aujourd'hui prisonnier dans quelque forteresse russe, errant dans les neiges de la Sibérie, ou mort [3]. La jeune Russie voit s'ouvrir une tribune libre, où elle peut parler, — où elle parle déjà.

D'un autre côté, les éducations industrielles formées à l'étranger, les guerres entreprises au nom de l'ordre, initient le paysan, le soldat, l'homme à ses droits. La critique se réveille : le slavisme, double formule d'opposition, du moscovitisme contre le germanisme, de l'esprit moderne contre l'ancien, — apparaît, portant une arme à deux tranchants qui, — dans la main du tzar, menace l'Europe, — dans la main de la nation, le tzar. Nicolas, au faîte de la puissance humaine, se sent pris tout à coup d'une grande faiblesse. Le principe dont il émane a perdu sa séve. Il ne peut plus fonctionner. On le subit, mais on le discute. L'âme russe est agressive sous ses chaînes. Il faut faire du nouveau, sous peine de déchéance morale et de mort :

Ou émanciper la glèbe, organiser la bourgeoisie, réformer la nation, c'est-à-dire, refaire l'œuvre de sa vie et abdiquer son rôle d'idole ;

[1] Auteur de « *la Russie et les Russes.* »

[2] Auteur de « *la Russie sous Nicolas Ier.* »

[3] Sommés de rentrer en Russie, MM. Ivan Golovine et Bakounine furent, sur leur refus, condamnés aux travaux forcés comme contumaces.

Ou tromper le sentiment national par l'inauguration d'une guerre qui, en mettant en péril l'honneur russe, et en surexcitant l'idée populaire de la possession orientale, absorbe, momentanément, tout intérêt dans une convoitise patriotique.

Nicolas était placé entre ces deux abîmes:

La révolution,

La guerre.

Il a choisi la guerre.

Il n'évitera pas la révolution.

La victoire pourrait la retarder; elle ne l'arrêterait pas.

La défaite l'amène avec elle.

Dans les deux cas, l'ère ouverte par Ivan III et Pierre I[er] est fermée; le tzarisme, dans son sens autocratique, s'éteint. Les temps constitutionnels vont naître.

La Russie est en travail d'institutions libres. Nous en saluons aujourd'hui l'espérance avec plaisir; nous en saluerons plus volontiers l'aurore.

Personne, en Europe, n'est l'ennemi des Russes, — personne ne saurait être l'ennemi des opprimés, des esclaves, des automates, des martyrs, qui peuplent les déserts et les marécages moscovites; — mais tout le monde est l'ennemi du tzar et de l'épouvantable système qu'il représente.

APPENDICE.

APPENDICE.

A

(Page 6.)

ASSASSINAT DU PRINCE NICOLAS GAGARIN.

Dans le cours du mois d'août 1842, le bruit circula, à Saint-Pétersbourg, que le prince Nicolas Gagarin venait d'être assassiné. Cette rumeur ne tarda pas à acquérir le caractère d'un fait certain, et, malgré l'obscurité systématique dont le gouvernement a soin d'envelopper les malheurs publics ou privés, les détails et les causes du meurtre ne restèrent pas longtemps ignorés.

Le prince Gagarin jouissait à la cour impériale d'un crédit mérité, disait-on, par de rares talents et de grands

services. Peu d'hommes, d'ailleurs, passaient pour aussi sévères. On sut qu'un de ses paysans de Finlande, appelé Reimann, molesté et persécuté par un intendant, s'était enfui des environs d'Helsingfors, et, jeûnant une partie du temps, mendiant l'autre, avait parcouru d'immenses espaces, atteint Pétersbourg, et, se présentant soudain au prince Gagarin, lui avait demandé pitié et justice.

Le prince Nicolas Gagarin fut d'abord ému de compassion, en songeant à tout ce qu'il avait fallu à ce paysan de douleur et de résolution pour venir, à de telles distances, lui présenter une telle requête; mais le cœur de l'homme fit bientôt place à celui du maître: il repoussa durement le moujik, et lui annonça qu'il le ferait conduire au *siége*, s'il ne retournait promptement en Finlande, en bénissant Dieu que son insubordination n'eût pas d'autre châtiment.

Reimann insista, supplia, pleura, puis menaça.

Étonné d'une audace qu'il était loin de prévoir, le prince Gagarin le contempla fixement, et crut lire dans son immobilité un dessein sinistre. Toutefois son orgueil fit face au danger. Sans crainte pour lui-même, il se serait laissé attendrir, peut-être; — menacé, il fut inflexible. Mais, tandis que, la tête à demi tournée vers la muraille, il saisissait le cordon d'une sonnette pour appeler ses gens, le paysan, par un mouvement rapide, tira un pistolet de la poche de sa touloupe, l'arma, et lâcha la détente. Le coup partit, et les morceaux de

fer et de plomb, dont ce pistolet était chargé, faisant balle, atteignirent le prince derrière l'oreille. Il s'affaissa sur lui-même et roula aux pieds de son assassin.

Reimann n'essaya pas de s'enfuir; il se livra, sans émotion apparente, aux domestiques et aux soldats que le bruit de la détonation avait attirés.

Le pistolet était tombé, fumant encore, de la main du meurtrier. On le ramassa, et en l'examinant avec attention, on put lire sur la culasse ces trois mots, inégalement tracés, avec la pointe d'un couteau : « *C'est mon espoir.* »

Cinq jours s'écoulèrent sans que rien transpirât à Pétersbourg, du lieu où avait été renfermé Reimann, des interrogatoires qu'il avait pu subir et du sort qu'on lui réservait. Mais le matin du sixième jour, le bruit du tambour retentissant dans les différents quartiers de la ville, un mouvement inaccoutumé, — le grand nombre de *quartarniks* qui sillonnaient la rue aux Pois, — les allées et venues des Cosaques de la garde, — avaient donné l'éveil et attiré une foule considérable sur la place Semenovsky, où se trouvaient échelonnés deux régiments d'infanterie. Rangés sur une seule ligne et munis de baguettes longues, polies et flexibles, ces soldats, à l'uniforme sombre et au visage de bronze, gardaient la même impassibilité que s'il se fût agi d'une parade au Champ-de-Mars [1].

[1] Prévenu par un avertissement officiel du général Gorgoli, mon frère fut témoin de l'exécution. Il en a consigné les détails dans la *Gazette des Tribunaux*.

Le comte Essen caracolait au centre de la ligne, et, chose triste à dire ! on remarquait sur la place plusieurs dames russes en voiture découverte, et un essaim de paysannes blondes, le front enveloppé d'un mouchoir jaune ou rouge, et les seins rejetés, — suivant la coutume, — vers l'estomac.

Un sourd roulement de tambours se fit entendre ; à l'extrémité rientale de la place apparut une sorte de chariot, conduit par quatre soldats, qui y étaient, pour ainsi dire, attelés ; puis derrière cette petite voiture, assez semblable aux chars dont on se servait autrefois, les mains liées à la barre transversale du train de derrière, de manière à en suivre toutes les impulsions, le corps nu jusqu'à la ceinture, la tête, les lèvres et le menton rasés, — Reimann, l'assassin du prince Gagarin.

Vu ainsi, sans barbe et sans chevelure, cet homme paraissait d'une extrême jeunesse. Aucune trace de pâleur ne se remarquait sur son visage, soit qu'il dût cette force aux excitations de la fièvre, ou à un courage véritablement extraordinaire.

Les premiers coups de baguette, dont la trace resta marquée sur ses chairs, comme l'empreinte d'un pied sur le sable, ne lui arrachèrent pas un cri de douleur. On put même remarquer, dans l'attitude de sa tête, une expression de fierté qui semblait défier la douleur. Les veines gonflées de son cou et l'expression convulsive de ses mâchoires indiquaient seules la lutte du corps et de l'âme.

Des frissons couraient parmi la foule : les mougiks, — la plupart du moins, — détournaient la tête avec dégoût, pour ne pas voir les longues baguettes blanches des soldats s'incliner, s'arrondir, fouetter l'air et sillonner les épaules du paysan : plusieurs mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes ; — d'autres encore contemplaient l'exécution d'un œil attentif, — avec un plaisir farouche. Ces figures-là étaient hideuses. Déjà, en 1831, — à l'époque du choléra, — on les avait vues avec effroi errer dans les rues de Pétersbourg, comme des chacals qu'attire la mort. On les retrouvera sur les marches du palais d'hiver, à l'heure des révolutions!

Le drame, toutefois, n'eut pas, ce jour-là, son dénoûment : Reimann tomba évanoui, avant d'avoir atteint le chiffre de six mille coups de baguette prescrits par la sentence impériale, et les chirurgiens déclarèrent la mort imminente, si l'on ne suspendait l'exécution.

Le paysan finnois fut, en conséquence, transporté à la caserne Semenovski, où l'on s'efforça, par tous les moyens qu'offre la science, de le mettre promptement en état de recevoir les trois mille six cents coups de baguette dont il était redevable à la justice et à l'empereur. A la vérité, la force humaine ne saurait, en aucun cas, aller jusque-là, — et c'est ici l'occasion de remarquer le mensonge d'une législation d'où la peine capitale est abolie [1], tandis qu'il arrive journellement qu'un condamné expire

[1] Cette peine disparut par la volonté de l'impératrice Élisabeth Pé-

sous les baguettes, et que la vie ou la mort ne dépendent que du caprice du juge ou de l'habileté des bourreaux. « Commencez par décréter la permission de vivre, vous raffinerez ensuite sur le Code pénal, » a dit avec raison M. de Custine. Mais, dans l'intervalle de l'exécution accomplie et de celle qui se préparait, Reimann fut, à propos, saisi d'une fièvre chaude, résultat d'affreuses souffrances stoïquement supportées, et mourut insolvable.

L'empereur pensionna la veuve.

trowna, fille de Pierre Ier, surnommée la *Clémente*. Ses successeurs ne la rétablirent pas virtuellement comme loi de l'État, mais ils ne cessèrent de l'appliquer, en fait, sur une immense échelle. Le knout, les verges et la Sibérie, ont très-avantageusement, pour la mort, remplacé le mode de décapitation par la hache. Ce dernier ne tuait que les hommes jugés dignes de périr ; les autres permettent de se défaire sans bruit de ceux que la justice pourrait trouver dignes de vivre.

B

(Page 15.)

ORIGINE DU SERVAGE.

L'origine du servage, en Russie même, est, en général, mal connue. Cette servitude que le neuvième siècle vit naître, qui se développa et s'affermit durant les dixième et onzième siècles, se forma, d'abord, de captifs que les hasards de la guerre firent tomber aux mains des Slavons, — d'esclaves achetés à prix d'or aux nations voisines (*Kholopi*), ou de criminels privés par les lois, — eux et leur descendance, — de droits civils.

Les propriétaires nobles, — les hauts dignitaires de l'État, attiraient, d'ailleurs, dans leurs domaines des agriculteurs libres, leur imposant des conditions qui limitaient, à des degrés plus ou moins complets, leur liberté naturelle.

Ceux des paysans auxquels le propriétaire concédait une terre, dans la zone de ses possessions, s'engageaient, par contrat, à rester à tout jamais attachés, ainsi que leurs enfants, à la personne du seigneur et à sa postérité.

Dans cet ensemble de conditions, d'engagements et d'aliénations qui constituèrent originellement le servage, il se trouva des paysans qui, pour une somme déterminée, en céréales ou en argent, affermaient une terre, en conservant, le terme échu, la facilité de l'abandonner et d'aller chercher ailleurs d'autres sources de profits et d'exploitation.

Ces déplacements libres offraient plus d'un inconvénient : la richesse, appelant à elle la pauvreté, accroissait, par ce moyen, des fortunes déjà colossales. En effet, les seigneurs opulents, par l'appât d'un salaire plus élevé, embauchaient les paysans au service de propriétaires peu aisés qui, forcés de maintenir, — plus ou moins, — leurs terres incultes, faute de bras, arrivaient promptement à la détresse et à l'impossibilité d'acquitter leur quote-part dans les impôts dont vivait l'État.

Boris Godounof, frappé de cette situation, et, peu scrupuleux sur le choix des remèdes à lui appliquer, interdit aux paysans toute mutation, et les attachant indissolublement à leurs maîtres, il *les rendit* fermes à la terre (*Krepki*).

Ce jour-là, le servage général, — le servage russe, — la propriété irréfragable de la chair et du sang, — fut créée. Cependant, de telles institutions n'entrent pas tout d'une pièce dans les mœurs et les sentiments d'un pays. Le règlement de Boris Godounof souffrit des modifications nombreuses, des interprétations diverses, des restrictions importantes, et pendant une longue série d'an-

nées servit de motif à une foule de réclamations et de procès.

Mais cette résistance fut vaine ! Le temps cimenta l'institution ; elle fut définitivement acceptée dans toute sa teneur, et la différence primitive entre les serfs proprement dits et les gens en servage cessa d'exister.

Les adversaires de l'émancipation ont rappelé ces faits, les ont commentés, et en ont tiré cette triple conséquence :

1° Que les serfs actuels des particuliers n'ont jamais été eux-mêmes possesseurs, qu'ils n'eurent, en aucun temps, de terre propre, et que cette terre, — sur laquelle ils vivent, comme des végétations naturelles, sans pouvoir ni la quitter, ni s'en défaire, — est dès lors l'inaliénable et légitime propriété des nobles ;

2° Que les paysans, serfs d'origine, sont également le bien légal des seigneurs, et ne sauraient être personnellement libérés, sans que les propriétaires touchent de l'État une rémunération équivalente ;

3° Que les agriculteurs libres, affermés par Boris Godounof, peuvent seuls, d'après l'équité, reconquérir leur liberté primitive.

Ils ajoutent qu'il y aurait impuissance absolue, pour le législateur et l'État, de remonter à ces différentes origines, d'opérer ce triage et de débrouiller ce chaos.

Ces raisons ont semblé convaincantes. Les tzars sont restés vacillants devant ce mirage de propriété légitime. Ils n'ont pu s'élever, — même ceux qui, comme Alexan-

dre, ont fait, par boutades, du libéralisme, — à un sentiment philosophique assez complet, pour comprendre que la chair humaine n'est jamais vendable, par conséquent acquérable, — que l'aliénation de l'homme à l'homme est nulle en soi, — qu'il est un droit naturel, supérieur à toutes les transactions civiles, — et qu'en revendiquer victorieusement l'application, contre la coalition des intérêts sordides, eût été, non consacrer une spoliation, mais travailler au règne de Dieu, — faire de l'orthodoxie et du christianisme.

TERRES DE LA COMMUNE RUSSE.

Il existe deux sortes de terres dans la commune russe; — celles affectées à chaque individu, et la terre communale proprement dite. La terre, individuellement exploitée, ne peut être vendue, ni aliénée; la terre communale est l'objet d'une exploitation commune d'utilité publique. Lors de la formation de la famille slave, nombreuses étaient les obligations des paysans envers la terre communale. Ils devaient y travailler à certains jours, payer des hommes pour la défendre, les nourrir et leur fournir des indemnités en nature. Après la conquête des Nor-

mands-Russes, les nobles, établis dans les villages, remplirent les fonctions de soldats de la commune; ils entrèrent, ainsi, en possession de tous les droits communaux qu'ils conservèrent pendant toute la durée de l'état armé, et qu'ils s'approprièrent ensuite. Les servitudes, en se transformant, devinrent plus dures, parce que, ainsi que l'observe M. Mickiéwicz dans ses excellentes études sur la propriété slave, au lieu de servir à la commune, elles nourrissent et enrichissent un individu qui n'a rien de commun avec les paysans, et qui dépense, en coûteuses fantaisies, le fruit de leurs sueurs.

C

(Page 19.)

GÉOGRAPHIE DE LA CRIMINALITÉ.

Les atteintes nombreuses à l'autorité de famille, constatées par les relevés judiciaires, semblent annoncer la destruction prochaine de cet esprit patriarcal, qui fut longtemps l'égide et l'honneur de la commune russe. Il est vrai que l'administration, — immobilisée dans son égoïsme, — ne fait rien pour prévenir le danger. Elle continue à classer les actions de ce genre parmi les simples délits, au lieu de les juger comme des crimes, et de les frapper des peines sévères dont elle est armée, et qu'elle applique en d'autres cas, avec une si terrible légèreté.

La géographie de la criminalité offre, d'ailleurs, des détails curieux. Elle démontre que les gouvernements où il se commet le plus d'homicides sont ceux de Tamboff, de Koursk, de Simbirsck, d'Orembourg et surtout de Perm ; — que les suicides sont très-fréquents dans les provinces de Minsk et de Tver; — que la contrebande

s'exerce avec activité dans les gouvernements de Vilna et de Volhynie ; — que tous les individus qui s'y livrent sont juifs; — que les brigands choisissent de préférence le terrain de Koursk, d'Orel, de Jaroslaw et de Bessarabie, et que les vols sont surtout fréquents à Perm, à Saint-Pétersbourg, à Vilna. Elle constate également que les délits sont plus nombreux parmi les paysans de la couronne que parmi ceux de la noblesse, — ce qui s'explique, chez les premiers, par l'absence de toute surveillance directe.

Les cas de récidive sont rares dans ce pays. Cette particularité peut être attribuée à deux causes : la rigueur extrême de la pénalité, et l'envoi en Sibérie de tous les grands criminels. La Sibérie, comme lieu de déportation, joue, en Russie, le rôle que Botany-Bey remplit pour l'Angleterre : c'est le réceptacle de toute la population corrompue et dégradée de l'empire, — population dans laquelle on déverse, — par un courant continu, — une multitude de malheureux, — polonais ou russes, — appartenant à la noblesse, à l'armée, à la bourgeoisie, porteurs de noms honorés, souvent illustres, — mais coupables d'avoir rêvé la liberté, défendu leur foi et leur sol, — ou déplu au tzar.

D

(Page 32.)

JUIFS POLONAIS.

En 1846, je me rendais à Saint-Pétersbourg avec le prince Démidoff, par Kœnigsberg et Kovno. Au premier relais de poste polonais où nous arrivâmes, en quittant la frontière prussienne, je fus frappé de l'aspect d'indescriptible misère de la population juive. Tandis qu'on changeait les chevaux de notre berline, une foule déguenillée ou complétement nue, — des femmes, des vieillards, des enfants, maigres à faire pitié, sales à faire horreur, — se ruaient sous les roues de la voiture et les pieds des chevaux, pour nous approcher plus vite et de plus près, — la main tendue, l'œil avide, et murmurant des paroles d'impatiente prière et de supplication fébrile. Comme leur nombre augmentait sans cesse, un soldat russe sortit d'une remise, où il paraissait être en faction, armé d'un long fouet qu'il se mit à promener, à tour de bras, et avec une indifférence stupide, sur les membres nus de ce troupeau effrayé. Indigné de la bru-

talité de cet homme, je lui adressai en français quelques remontrances, que le prince Démidoff prit la peine de lui traduire.

Le soldat me regarda d'un air surpris, sans quitter son fouet, ni cesser de frapper.

« *Jevreï polskaïa, sabaka !* » dit-il (Juifs polonais, — des chiens !) »

Le prince Démidoff mit un terme à cette scène odieuse, en chargeant le rabbin de distribuer une petite somme à ces malheureux. La foule, à cette vue, franchissant tous les obstacles, et bravant le fouet du bourreau-automate, se précipita vers le rabbin avec des cris frénétiques.

On s'étonne que les juifs usent de ruse envers leurs oppresseurs. Ce qui devrait surprendre davantage, c'est qu'ils ne soient pas gonflés de plus de venin. Leur martyre commence à la naissance, et finit à la mort.

La police, par mille extorsions, ruine ceux que le recrutement ne dévore pas. Le juif des provinces polonaises dort, comme le lièvre, un œil ouvert. Il tremble devant son ombre. Sa vie est un long frisson. Il ne peut résider en Russie d'une manière permanente, ni s'y arrêter plus que le temps nécessaire à ses transactions commerciales. Le séjour des deux capitales, — Moscou et Saint Pétersbourg, — lui est complétement interdit. En Pologne, l'autorité lui désigne les rues qu'il doit habiter. Astreint, par les préceptes de sa loi religieuse à s'abstenir de tout travail les jours de sabbat et de grandes fêtes, celui qui exerce un métier public, — tel que cabaretier,

par exemple, — doit se faire suppléer, ces jours-là, par des chrétiens. Or, l'un des derniers actes de la longue et opiniâtre persécution dirigée contre la race israélite a été d'interdire aux chrétiens de servir les juifs.

Jusqu'ici les femmes avaient conservé un costume spécial ; elles attachaient à cette coutume une idée pieuse. — Pour ceux qui n'ont pas de patrie, la patrie est dans les usages qui consacrent la tradition. — Ce droit leur a été ravi comme les autres. — Aujourd'hui, elles doivent s'habiller comme des bourgeoises de la rue Saint-Denis, ou des lorettes du quartier Breda.

Les juifs âgés de plus de soixante ans ont toutefois obtenu la permission de porter l'ancien costume, mais à prix d'argent.

E

(Page 35.)

SCHISME GREC.

La question religieuse joue un rôle trop important dans le conflit oriental, sinon comme cause efficiente, du moins comme prétexte d'action, pour qu'on ne soit pas curieux de remonter aux causes de la séparation des Églises latine et grecque.

Cette scission date du neuvième siècle ; elle se produisit sous le règne de Michel III, dit l'*Ivrogne*. Bardas, oncle de l'empereur, ayant épousé sa belle-sœur, restée veuve, le patriarche de Constantinople, Ignace (saint Ignace), favorable à la suprématie de l'Église latine, attaqua ce mariage avec violence. L'empereur, irrité, l'exila dans une île de la Propontide. — Photius, neveu de Bardas, ancien ambassadeur en Perse, et premier secrétaire de l'empereur, — que son savoir avait rendu célèbre, et dont le dévouement à l'Église grecque était connu, fut, bien que laïque, porté au patriarcat de Constantinople en 857, après avoir reçu tous les ordres en six jours.

Cette substitution donna lieu à une vive querelle.

Le pape Nicolas Ier se déclara pour Ignace et anathématisa Photius.

De son côté, Photius assembla un concile des évêques d'Orient (858), qui excommunia le pape et prononça sa déchéance.

Un autre concile œcuménique publia les chefs d'accusation de l'Église grecque contre l'Église latine. Le principal s'appliquait au dogme : — *Que le Saint Esprit procède du Père et du Fils.*

L'empereur Michel étant mort, Basile Ier, son successeur, déposa Photius et rétablit Ignace sur le siége pontifical. Ce dernier l'occupa jusqu'à sa mort (877.) Condamné par plusieurs conciles, Photius déclara une guerre ouverte à l'Église latine ; on l'excommunia de nouveau, et ses livres furent brûlés.

Les entreprises des rois de France contre l'empire d'Orient contraignirent Basile à se montrer moins hostile à la faction grecque. La réaction alla jusqu'au rétablissement de Photius sur le siége pontifical. Dans un concile de trois-cent quatre-vingts évêques, qu'il présida, en qualité de chef de l'Église grecque, — indépendante de l'Église latine, — on confirma la profession de foi, conforme au symbole de Nicée et de Constantinople. L'anathème fut déversé sur ceux qui en retrancheraient ou y ajouteraient quelque chose, — ce qui impliquait la condamnation de l'Église latine, qui avait inséré dans ce symbole : — *Filioque,* — pour marquer que le Saint Esprit procède du Père et du Fils.

A l'avénement de Léon le Philosophe, fils de Basile, Photius fut déposé. Il mourut en exil, dans un couvent d'Arménie, en 891.

Ses écrits furent publiés après sa mort par le patriarche Sisinnius.

Cerularius, archevêque de Constantinople, réalisa, au onzième siècle, la pensée devéloppée par Photius au neuvième. Il consomma, par la fermeture des églises catholiques, le schisme d'Orient.

L'excommunication dont Cerularius fut frappé par le pape Léon IX, en 1054, ne modifia point cet état de choses.

Des efforts, tendant à la réunion des deux communions, furent tentés à diverses reprises, et sans succès, par l'empereur Michel Poléologue, au treizième siècle.

En 1438, sous le règne de Vassili III, surnommé *Temnoï* (l'*aveugle*), le concile de Florence, à l'instigation de l'empereur de Constantinople, reprit l'œuvre de conciliation, entreprise par Michel Paléologue. Isidore, métropolitain de Moscou, se rendit à ce concile. reçut du pape Eugène IV la pourpre romaine, le titre de légat *a latere* des Églises du Nord, et, à son retour à Moscou, proclama l'union dans la cathédrale Ouspenski, (1439). Mais ni le clergé russe, ni le grand prince ne voulurent sanctionner cette réconciliation. Isidore fut déposé, et renfermé dans le couvent de Tchoudoff, d'où il parvint à s'échapper quelques années plus tard, pour se rendre à Rome.

Les malheurs dont l'Église grecque fut accablée au quinzième siècle, la prise de Constantinople par Mahomet II et la chute de l'empire chrétien n'éteignirent pas cette longue querelle; elle survécut et survit encore dans la séparation complète des deux Églises.

En s'isolant de l'Église romaine, le schisme grec n'avait emporté que la tradition : privé de l'esprit, desséché par les formes, il ne sut pas nourrir les peuples; il ne s'occupa ni de la raison, ni de la conscience de son troupeau; il n'eut ni théologie, ni prédication : son rôle fut pernicieux souvent, stérile toujours. Les vices de ses ministres déshonorèrent l'épiscopat. Nous empruntons à M. Golovine le fait suivant, qu'il a emprunté lui-même au *Voyage d'Oléarius*.

A Nowgorod, un prêtre, sortant du cabaret, s'approcha du logis de cet ambassadeur, et voulut donner la bénédiction aux strélitz de garde à la porte; mais, en levant la main et en faisant l'inclination, sa tête, chargée des fumées du vin, se trouva si pesante, qu'elle emporta le reste du corps. Le prêtre roula dans la boue; les strélitz le relevèrent avec respect, et ne laissèrent pas de recevoir cette bénédiction crottée comme une chose fort ordinaire.

Les Grecs font le signe de la croix de droite à gauche; leurs prières publiques sont plus longues que celles des catholiques. — Ils observent quatre carêmes. En temps ordinaire, on n'officie qu'une fois dans les églises russes, deux fois les jours de fête. Les images, la musique, les cloches en sont exclues.

Toutefois, dans la forme de culte, comme dans le fond de la doctrine, — les différences entre les deux communions sont peu sensibles. — Elles ne motivaient nullement une séparation, et si les patriarches de Constantinople s'en servirent pour l'effectuer, c'est que leur ambition aspirait déjà au patriarcat universel.

L'Église grecque fut punie de son orgueilleuse défection par un abaissement horrible.

Ce cadavre, orné de barbes et de chasubles, qui ne savait que murmurer, d'une voix monotone, son éternel *Gospodi pamiloui* (Dieu, ayez pitié de nous), tomba sous la main de Pierre Ier, qui remplaça le patriarche de Moscou, — un homme qui jouait au lama, — par une confrérie de muets, appelée le Saint-Synode, et plaça, comme intermédiaire entre cette assemblée et le tzar, un officier de cavalerie.

Aujourd'hui cette malheureuse Église, — privée de foi, de dignité, d'onction, de force, de liberté, de prédication, — se pose ouvertement comme l'héritière de l'Église romaine, dont l'enseignement fut si longtemps l'honneur de l'esprit humain. Elle prétend réaliser l'unité catholique, que cette dernière a été impuissante à accomplir. Elle répète, à qui veut les entendre, ces paroles du maître : « Venez à moi, et je vous délivrerai. »

Le clergé russe, qui n'existe pas chez lui, veut régner chez les autres ; qu'il commence d'abord par vivre !

F

(Page 36.)

ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT PUBLIC.

Les institutions de crédit se divisent en deux classes,

1° Sous la direction du ministre des finances :

A Commission pour l'amortissement des dettes du gouvernement. — Elle n'amortit rien.

B Banque d'emprunt, prêtant, par hypothèque, sur les têtes des paysans et selon la classe des terres.

C Banque du commerce recevant l'argent en dépôt, à quatre pour cent, avec intérêts composés.

D Banque des assignats ; — l'équivalent exact de la Banque de France.

2° Sous la tutelle du comité de la maison impériale des enfants trouvés :

A Caisse des dépôts.

B Caisse des veuves.

C Lombard, — sorte de Mont-de-Piété qui prête de l'argent, même sur les immeubles, au taux de cinq pour cent par an.

D Caisse d'épargne, — analogue à celle de France.

G

(Page 43.)

TRAITEMENTS ADMINISTRATIFS.

Bien payé, bien servi, — disent les Anglais, qui ont parfaitement raison en ce point. — Le régime administratif de l'Angleterre repose sur cette double base : — le plus petit nombre d'employés et la plus grande somme d'émoluments possibles. — Il en résulte une expédition des affaires prompte, sûre et parfaitement morale. En Russie, au contraire, les services sont encombrés, les appointements fort modiques, malgré l'extrême élévation du prix matériel de la vie, et la vénalité flagrante. Si l'on prend le temps de l'employé, il faut, à toute force, lui assurer en échange les moyens de vivre, ou se résigner à les lui voir chercher dans ses fonctions mêmes. La corruption, — en ce cas, — tient moins aux hommes qu'au système ; mais le sens moral d'un peuple peut, à la longue, être complétement et irremédiablement perverti par ses lois.

H

(Page 56.)

LA RUSSIE JUGÉE PAR DES RUSSES.

Un révolutionnaire russe, M. Bakounine, a peint en quelques traits, avec la plume amère du proscrit, l'état actuel de son pays. Cette esquisse, empreinte de passion et de colère, renferme néanmoins des appréciations très-justes, contre lesquelles ne s'inscrira en faux aucun des hommes qui connaissent la Russie officielle.

« Nous sommes encore un peuple esclave, dit M. Bakounine; chez nous point de liberté, point de respect pour la dignité humaine. C'est le despotisme hideux, sans frein dans ses caprices, sans bornes dans son action. — Nuls droits, nulle justice, nuls recours contre l'arbitraire. Nous n'avons rien de ce qui constitue la dignité et l'orgueil des nations. — Il est impossible d'imaginer une position plus malheureuse et plus humiliante. A l'extérieur, notre position n'est pas moins déplorable. — Exécuteurs passifs d'une pensée qui nous est étrangère,

d'une volonté qui est aussi contraire à nos intérêts qu'à notre honneur, nous sommes craints, haïs, j'allais dire méprisés, — car on nous regarde comme les ennemis de la civilisation et de l'humanité. Nos maîtres se servent de nos bras pour enchaîner le monde et pour asservir les peuples, et chacun de leurs succès est une nouvelle honte ajoutée à notre histoire.

« Depuis 1815, y a-t-il une seule cause noble que nous ayons appuyée, une seule grande iniquité politique dont nous n'ayons été les instigateurs et les complices?

« On croit généralement, en Europe, que nous formons avec notre gouvernement un tout indivisible ; que nous nous sentons fort heureux sous le régime de Nicolas ; que lui et son système, oppresseur au dedans et envahisseur au dehors, sont l'expression parfaite de notre génie national.

« Il n'en est rien ; — non, le peuple russe ne se sent pas heureux ; nous sommes gouvernés par une main étrangère, par un souverain d'origine allemande, qui ne comprendra jamais ni les besoins, ni le caractère du peuple russe, et dont le gouvernement, mélange singulier de brutalité mongole et de pédantisme prussien, exclut complétement l'élément national ; — de sorte que, privé de droits politiques, nous n'avons pas même cette liberté naturelle, patriarcale, pour ainsi dire, dont jouissent les peuples civilisés, et qui permet du moins à l'homme de reposer son cœur dans un milieu indigène, et de s'abandonner pleinement aux instincts de sa race.

« Aucun mouvement ne nous est permis ; il nous est presque défendu de vivre, car toute vie implique une certaine indépendance, et nous ne sommes que des rouages inanimés de cette monstrueuse machine d'oppression et de conquête qu'on appelle l'empire russe. Aucune honte, aucune torture ne nous est épargnée, et nous avons tous les malheurs de la Pologne, moins l'honneur; l'honneur, du moins, pour tout ce qui est gouvernemental, officiel et politique en Russie.

« Une nation faible, épuisée, pourrait avoir besoin de mensonges pour soutenir les misérables restes d'une intelligence qui s'éteint ; mais la Russie n'en est pas là, Dieu merci ! La nature de ce peuple n'est corrompue qu'à la surface. Vigoureuse, puissante et jeune, elle n'a qu'à renverser les obstacles dont on ose l'entourer, pour se manifester dans sa beauté primitive.

« La Russie n'est pas seulement malheureuse, mais elle est mécontente aussi ; elle est à bout de patience. Savez-vous ce qu'on se dit à l'oreille à la cour même de Pétersbourg? — Savez-vous ce que pensent les intimes, les favoris, les ministres de l'empereur? — Que le règne de Nicolas est celui de Louis XV. Tout le monde pressent l'orage, un orage profond, terrible !

« Les affaires du pays vont horriblement mal ; — c'est une complète anarchie avec les semblants de l'ordre. Sous les dehors d'un formalisme hiérarchique excessivement rigoureux, se cachent des plaies hideuses. Notre administration, notre justice, nos finances, sont autant

de mensonges ; — c'est l'organisation en grand, une organisation pour ainsi dire étudiée et savante, de l'iniquité, de la barbarie et du pillage, car tous les serviteurs du tzar, depuis ceux qui occupent les plus hautes fonctions, jusqu'aux plus petits employés de districts, ruinent, volent le pays, commettent les injustices les plus criantes, les plus détestables violences, sans la moindre honte, publiquement, au grand jour.

« L'empereur Nicolas se donne bien quelquefois les airs de vouloir arrêter les progrès de cette affreuse corruption ; mais comment supprimerait-il ce mal, dont la cause principale est en lui, — dans le principe de son gouvernement. Et voilà le secret de sa profonde impuissance pour le bien ! Rien ne lui réussit. — Toutes les réformes qu'il entreprend sont à l'instant frappées de nullité. N'ayant pour fondement que les deux passions les plus viles du cœur humain, la vénalité et la peur, — le pouvoir en Russie s'affaiblit chaque jour par sa propre action ; il s'agite, il se démène, il change à chaque instant de projets et d'idées. Il entreprend beaucoup de choses à la fois ; mais, seule, la puissance du mal ne lui manque pas, et il en use largement. Étranger et hostile au pays, dans le pays même, il est marqué pour une chute prochaine. »

Le discours dont nous venons de donner la substance, ayant été communiqué par le prince ******* au duc de ********* — (nous ne citerons pas les noms, mais nous pouvons affirmer qu'il s'agit de deux personnes

considérables, l'une Italienne, — celle qui fait les questions, — l'autre Russe, — celle qui fournit les réponses), cette communication, dis-je, ayant été faite par le prince ******* au duc de *********, ce dernier formula les questions suivantes, que nous publions avec les réponses, — comme un curieux appendice aux appréciations de Bakounine.

QUESTIONS.

1° Toutes les classes de la nation russe, ont-elles également conscience de la dégradation où se trouve l'empire?

2° Ce sentiment n'est-il pas entièrement renfermé dans les hautes régions, parmi cette aristocratie puissante, élégante et cultivée, qui s'est montrée constamment hostile à l'autocratie des tzars, et prête à s'en défaire par tous les moyens?

3° L'habitude du joug, et un respect stupide pour le maître, ne constituent-ils pas, en quelque sorte, une seconde nature pour le Russe?

RÉPONSES.

1° Le peuple, pris en masse, n'a aucune idée de la dégradation morale où se trouve l'empire.

2° La noblesse, tout en la comprenant à merveille, n'est nullement disposée à la combattre, parce qu'il en découle à son profit une foule innombrable d'abus.

Cette noblesse n'est pas puissante, mais faible ;
Pas élégante, mais apparente ;
Beaucoup de surface, pas de fond.

Ce n'est pas elle, comme corps, qui est disposée à se défaire des souverains, mais quelques parvenus, toujours disposés à un coup de main, après avoir bu de l'eau-de-vie.

3° L'habitude du joug et le fétichisme impérial proviennent surtout du caractère religieux que le vulgaire prête à tort au tzar, lequel n'est ni pape, ni prêtre, mais seulement le premier croyant de l'empire.

I

(Page 63.)

UNE ODE DE POUSCHKINE.

Pouschkine laissa percer son angoisse morale dans la pièce suivante, où il s'arme d'un courage factice contre l'opinion, — le courage du transfuge.

« Un poëte inspiré chantait en touchant d'une manière insouciante, mais habile, les cordes de sa lyre; — il chantait, et la foule orgueilleuse et froide l'entourait en qualité de juge. »

« Ce peuple profane l'écoutait avec une stupide curiosité, et il disait: — « Pourquoi tourmente-t-il ainsi ses cordes, et fatigue-t-il nos oreilles? — Quel but se propose-t-il? — Ces sons, que racontent-ils, qu'enseignent-ils? — Vainement il nous fait battre le cœur, il s'en saisit, il fait de nous le jouet de ses caprices, sorcier qu'il est; son chant est libre et impétueux comme

le vent, et comme le vent il est stérile. — Qu'y avons-nous gagné? — »

« Tais-toi, populace stupide, esclave volontaire des soucis, des besoins et des misères de chaque jour, ta parole me fait mal au cœur. Ver sorti de terre, qu'as-tu de commun avec les enfants du ciel? A toi la nourriture et le gain! Tu estimerais la statue d'Apollon du Belvédère d'après le poids du marbre, et le pot où tu fais cuire ta nourriture excite en toi des sentiments plus forts que le Dieu de beauté.

« Mais si tu es le favori du ciel, si tu es l'envoyé du Seigneur, tu dois mettre ta puissance à notre service. Forme le cœur de tes frères; nous sommes méticuleux, nous sommes astucieux, impudiques, méchants, ingrats; nous nous sentons le cœur de boue, et l'âme pleine de pourriture. Toi, rempli de l'amour du prochain, tu peux nous donner des leçons sévères; nous promettons de t'écouter. »

« Allez-vous-en? — Que pourrait faire de vous un poëte doux et paisible? — Continuez à vous pétrifier tranquillement dans votre bassesse. Lui, il n'a pas la force de vous donner l'âme, et je sens dans votre souffle l'air de tombeaux. Pour vous corriger de vos basses et mauvaises passions, vous aviez, jusqu'à présent, le fouet, le cachot et la hache; cela doit vous suffire, vils esclaves! Dans nos villes, on fait balayer chaque jour les rues, mais avez-vous jamais vu le prêtre quitter le saint sacrifice et prendre le balai pour vous faciliter ainsi

le chemin de la vie? Ce n'est pas pour exploiter les passions du vulgaire, ce n'est pas pour être utile au public, ce n'est pas pour lutter avec la main brutale, que nous sommes envoyés ici. Nous vivons d'inspirations, nous les répandons en harmonie et en prières. »

J

(Page 98.)

TESTAMENT DE PIERRE Ier.

Le testament de Pierre Ier, dont on s'est tant occupé, et qu'on a considéré comme la formule écrite et immuable de la politique russe au dehors, est, de l'avis de tous ceux qui, en Russie, connaissent le fond des choses, un document apocryphe. Les raisons qu'on en donne sont les suivantes :

1° Il est constant que Pierre Ier n'a pas eu le temps de préparer de testament ; comptant sur sa bonne constitution, il ne prévoyait pas sa mort, et fut surpris par elle.

2° Si ce testament eût existé, Voltaire, qui écrivit son Histoire de Russie sur des matériaux officiels, transmis par l'impératrice Catherine elle-même, eût fait certainement mention d'une pièce aussi importante.

3° Ce testament n'est ni dans la manière, ni dans le style de Pierre, — qui résumait tout, comme Napoléon, en quelques mots.

4° Enfin les rapports qui existent entre ce document et les événements ultérieurs indiquent assez qu'il a été fait après coup, dans un but déterminé.

K

(Page 102.)

LE MOSCOVITISME.

Les Moscovites, — Slavisnophiles et autres, — sont convaincus que l'œuvre de Pierre I[er] a été fausse, — que ce tzar, — en appelant les étrangers à gouverner intellectuellement, administrativement, diplomatiquement et militairement la Russie, — a fait violence à l'esprit national, paralysé le développement normal de cet esprit, et, — loin de créer une civilisation, — comme c'était son ambition et son but, — n'a réussi qu'à établir, — par le manque d'homogénéité entre les hautes classes et les couches inférieures de la population, — deux États dans un seul. — Ils prétendent reprendre le mouvement, au point même où il fut arrêté par le réformateur, et rejeter radicalement, et pour toujours, le vernis occiden-

tal, dont il recouvrit l'ignorance et la barbarie russes.

Ces hommes sont les *Staroviertzi* (vieux croyants) de la politique.

Quoi qu'il lui en coutât de se séparer de prédilections que la nature et l'éducation ont formées, le tzar a dû céder à cette tendance, en répudiant partout la matière allemande, et en lui substituant la matière russe, — pure d'alliage.

Peu d'hommes publics, appartenant à la race proscrite, se sont trouvés assez forts pour résister à ce courant hostile d'opinion. Ils ont dû s'effacer devant le moscovitisme grandissant, — et si quelques-uns de leurs noms se rencontrent encore au milieu des prestiges de la faveur impériale, ils le doivent, — ou à des précédents, constituant de véritables droits de nationalité, même aux yeux des plus intolérants, — comme M. de Nesselrode [1], — ou à une russification complète, comme le baron Osten-Sacken, ou enfin à des services intimes, comme le général Kleinmichel [2].

[1] M. de Nesselrode, né sur un navire anglais, dans le port de Lisbonne, est issu d'une famille noble de Westphalie, en possession du titre de comte du saint-empire. Son père avait pris du service en Russie. On a dit, à ce propos, qu'il était le produit d'une quadruple alliance.

[2] Le père de M. Kleinmichel était un berger courlandais. Il avait sept pieds de haut. — L'empereur Paul le remarqua : du pâtre, il fit un soldat. — Le soldat devint officier. — Dans les parades, c'est lui qui sortait des rangs pour indiquer le maniement des armes. Ses ca-

marades, — par antithèse, — l'appelaient petit Michel (Kleinmichel). Quand il mourut, on lui fit cette épitaphe :

ZDIES' HEROÏ LEZIT',
CZEST' IEMU I SLAVA ;
ON W GROUBIE TZCHERWIAM KRITCHIT',
DIREKTZIA NA PRAVO.

Ci-gît le héros,
Honneur et gloire à lui,
Aux vers, dans son tombeau, il crie :
« Direction à droite ! »

Son fils, — le général actuel, — s'attacha au comte Araktchéïeff, qu'il suivit, comme aide de camp, dans les colonies militaires. A sa mort, il se posa comme l'héritier de ses vues. Nous avons dit par quelles circonstances sa fortune se consolida. M. Kleinmichel dirige aujourd'hui le ministère, en sous ordre, des voies de communication. Sa roture se cache sous un titre de comte, et un blason, où le tzar a permis d'inscrire cette devise :

Oucerdïe wsio provosmagaet'.
La persévérance triomphe de tout.

Le comte Kleinmichel est l'une des trois influences *intimes* de la cour de Pétersbourg.

La première est celle du comte Orloff, — la seconde celle du docteur Mandt, — la troisième la sienne.

On définit, ainsi, l'action relative de ces influences :

Le comte Orloff refuse, — le général Kleinmichel promet, — le docteur Mandt agit ; — l'humeur du tzar décide.

L

(Page 109.)

SECTES DISSIDENTES.

Ces sectes ont une importance réelle, mais difficile à constater, l'administration affectant de ne pas la reconnaître, et les sectaires se montrant eux-mêmes fort réservés sur leurs doctrines et leur but. Le baron de Haxthaüsen, — dans ses savantes études touchant la vie intérieure et les institutions rurales de la Russie, — a donné des renseignements curieux sur ce schisme, — à nuances variées, — dont, le développement extraordinaire menace l'Église officielle, et, — par l'Église, — le pouvoir. Nous extrairons de ces documents et de ceux que nous avons personnellement recueillis, quelques données dignes de fixer l'attention. Après l'essor du Slavisme, — formule politique et sociale de l'opposition, — nous ne savons rien de plus dangereux pour le gouvernement russe, que le mouvement ascendant du schisme, qui en représente la formule religieuse.

Parmi les sectes dissidentes, — les unes sont d'origine

ancienne, — les autres d'origine moderne, — séparées, d'ailleurs, de tendances et de vues, — et personnifiant dans la croyance, celles-ci, le moscovitisme, celles-là, le libéralisme.

Au nombre des sectes anciennes figurent les *Morelstschiki*, les *Scoptzi*, les *Bogomiles*, les *Bohomiltzy*, — (sur lesquels les détails nous manquent encore), — les *Chlisti*, les *Bezslowestnié*, les *Sabatniki*, les *Staroviertzi* ou *Raskolniks*.

Les sectes, de formation récente, nous offrent les *Malakani* et les *Douchoborzi*.

Les *Morelstschiki* s'immolent partiellement ou en entier. Une fosse profonde est creusée par eux, dans un lieu désert, et entourée de matières combustibles. Ceux des sectaires qui se vouent à la mort s'y rendent processionnellement, et s'y laissent brûler avec un courage stoïque. Les *Morelstschiki* appellent ce sacrifice le baptême de feu. Le fond de leur doctrine est inconnu.

« *Si un membre vous porte au péché, détachez-le de votre corps.* » Ces paroles de l'Évangile forment la base de la doctrine des Scoptzi (*eunuques*). Ces derniers paraissent être les continuateurs des *Montanistes* et des *Valésiens*, dont parle saint Augustin.

Les Scoptzi révoquent en doute la vérité des saintés Écritures ; ils prétendent que l'Évangile et la Bible ont été falsifiés. Le seul exemplaire véritable, encore existant, aurait été muré dans la coupole de l'église de Saint-André du Wasili-Ostroff, par ordre de Pierre III, leur

chef suprême, et la plus récente émanation du Dieu fait homme. Suivant eux, le Christ n'est pas mort, et ne mourra jamais. Il pérégrine sur la terre, depuis dix-huit siècles, sous la forme d'un pur esprit, d'un homme sans sexe. Cette forme est celle de Pierre III. Ce prince n'a été ni empoisonné, ni étranglé, comme on le rapporte, dans le palais de Robschak. Le corps, exposé à Pétersbourg, était celui d'un soldat, mis à sa place. Pierre III se sauva à Irkoutsk, où il est encore. — Toutefois, le moment de sa manifestation est proche. Elle aura lieu dans le Kremlin de Moscou, — au son de la cloche de la cathédrale de l'Assomption. Les Scoptzi, ses vrais disciples, accourus de tous les points du globe, formeront son cortége, et entreront, ce jour-là, dans leur règne.

La plupart des vendeurs d'objets en or et en argent, et surtout les changeurs de Saint-Pétersbourg, de Moscou et d'Odessa, font partie de cette secte, qui compte plus de trente mille affiliés. Ils sont enclins au prosélytisme, et ne reculent devant aucuns sacrifices, même pécuniaires, pour conquérir des adeptes. Dans certains gouvernements, on trouve des villages entiers composés de *Scoptzi* mariés, et qui ne sont passés à l'état de *purs esprits* qu'après la naissance d'un enfant. Le gouvernement exerce sur cette secte une surveillance active ; mais comme ses membres sont fort riches, la police met plus facilement la main sur leurs biens que sur leur personne.

Les *Bogomiles* ont recueilli l'héritage des manichéens,

qui, au neuvième siècle, se répandirent de l'Asie Mineure en Thrace, dans les vallées du mont Hémus. Au onzième siècle, ils prirent les noms de *Ressaliens* et d'*Euchêtes* (*enthousiastes*). On les appelait, en Italie, où ils parurent vers l'an 1000, *Passagini* et *Bulgares*, parce qu'ils étaient originaires de la Bulgarie. Les *Bogomiles* se considèrent comme plus purs que les autres hommes. Leur culte paraît reposer sur cette théologie :

« Deux royaumes éternels, gouvernés par deux forces, dont l'une supérieure à l'autre ; — dans l'homme deux natures, l'une plus élevée, l'autre inférieure, dont la première, — originairement plus puissante, — a perdu son empire, dans la génération, par la volupté ! »

Cette doctrine est tirée du *Zend-Avesta* [1].

Les *Chlisti* (*flagellants*) se réunissent dans des chambres, où ils sautent et dansent, en se frappant, jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude. A un certain jour de l'année, après les évolutions ordinaires, les lumières s'éteignent tout à coup, et, alors, commence une scène, nommée par eux *Svalniigrech* (*péché de la chute*), et que la plume se refuse à décrire.

Une secte, plus mystérieuse encore, est celle des *Bezslowestnié* (*muets*). Ses membres font vœu de silence complet jusqu'à la fin de leurs jours. Aucune persécution n'a pu, jusqu'ici, les décider à l'enfreindre. Sous Catherine, un gouverneur de la Sibérie tenta, dans ce

[1] Livre sacré des Parsis.

but, plusieurs expériences cruelles. Il ordonna de les chatouiller sous la plante des pieds et de verser sur leurs corps nus des gouttes d'huile bouillante; mais les *Bezslowestnié* endurèrent ce supplice sans prononcer une parole, ni proférer une plainte. Le saint suaire est l'objet unique de leur culte. Ils s'absorbent dans la contemplation, cherchent et trouvent la joie dans l'extase.

Un juif de Nowgorod, nommé Zacharie, fut, — d'après Karamzine, — le fondateur de la secte des *Sabatniki*, (*observateurs du sabbat*), dont l'origine remonte au quinzième siècle. La loi de Moïse est, suivant eux, la seule base véritable de la religion. Ils attendent un Messie, et rejettent la résurrection. Leur nombre est considérable; on les rencontre surtout en Sibérie.

Le schisme qui éclata au dix-septième siècle, dans le sein de l'Église russe, a donné naissance aux Staroviertzi (vieux croyants).

La traduction des saintes Écritures fut faite, au neuvième siècle, par Methodius et Cyrille. Les manuscrits de cette époque, d'une belle et correcte écriture, présentaient toutes les garanties d'exactitude. Mais la domination tartare jeta la perturbation dans l'Église; les moines en vinrent à ne plus comprendre même la langue ecclésiastique. Les liturgies se remplirent d'erreurs grossières, et les titres de la religion restèrent livrés aux fluctuations des opinions contradictoires. Cet état de choses dura jusqu'à la résurrection de l'unité politique, effectuée par les grands princes de Moscou. Les patriarches eurent mis-

sion de rétablir l'ancien rite, en purgeant le texte des falsifications introduites par l'ignorance. Philarète, de la maison des Romanoff, commença la restauration des livres saints; elle fut achevée par le patriarche Nicon.

Les hommes, servilement attachés à la tradition, et qui, faute de lumières, ne comprenaient ni la portée, ni l'utilité de la réforme de Nicon, refusèrent de s'y soumettre; ils continuèrent à faire transcrire leurs manuscrits dans les couvents, en dehors de la liturgie officielle. De là, un schisme, que la persécution exercée par Pierre Ier rendit plus opiniâtre, en lui donnant le caractère d'une opposition politique. Les concessions faites depuis à ces sectaires, — notamment sous le règne de Catherine II, — ne purent effacer cet antagonisme, ni les rattacher à l'Église officielle. En vain on poussa la tolerance jusqu'à leur donner le nom d'uni-croyants (Jiedinovertzi); ils persistèrent dans leur séparation, refusant d'accepter, pour leurs prêtres, l'ordination des évêques orthodoxes.

Les *Staroviertzi* représentent la pétrification du moscovitisme. Pour eux, Pierre Ier, — l'homme des réformes, — est l'Antechrist. Ils possèdent un certain degré d'instruction, et savent presque tous lire et écrire. Cette secte est nombreuse, puissante, et exerce sur le gouvernement une influence directe. A chaque innovation religieuse, à la mesure la plus insignifiante de politique intérieure, on se demande: « Qu'en diront les Staroviertzi? »

Le siége principal de ces schismatiques est en Crimée, sur l'Oural, dans le gouvernement de Staratoff et parmi les tribus cosaques.

La doctrine du Staroviertzisme représente l'entêtement du passé, l'amour servile de la tradition. Le schisme moderne, au contraire, se distingue par un esprit éminemment réformateur. Il tend à tout spiritualiser.

Les *Malakani* (*mangeurs de lait*) parurent, pour la première fois, dans le gouvernement de Tambow, vers la moitié du siècle dernier. Cette association semble un rameau détaché du protestantisme. La signification qu'elle donne au mot église résulte de ces paroles du Christ: « *Là où deux ou trois se réuniront en mon nom, je serai au milieu d'eux.* »

Les *Malakani* conservent la tradition des hauts faits d'un héros, né dans l'Occident. Quand Napoléon pénétra en Russie, ils crurent voir en lui le lion de la vallée de Josaphat, venant détrôner le faux empereur. Ils lui envoyèrent une députation vêtue de blanc. Ces étranges ambassadeurs traversèrent la petite Russie, et pénétrèrent jusqu'en Pologne, où ils furent faits prisonniers. Un seul parvint à s'échapper, et l'on n'entendit plus parler des autres.

Les *Douchoborzi*, dont l'origine est plus récente encore, se séparent, non-seulement de l'église officielle, mais même de l'idée chrétienne. Leur doctrine forme un système de philosophie mystique, plein d'aperçus grandioses.

« Dieu est un dans la Trinité, disent-ils. Cette Trinité est un être insondable pour l'esprit humain. Le Père est la lumière, le Fils la vie, le Saint-Esprit le repos. Le Père se révèle par la mémoire, le Fils par la raison, le Saint-Esprit par la volonté. »

Les *Douchoborzi* n'ont ni église, ni culte, et adorent l'esprit. Le peuple les nomme francs-maçons (*Jarmaçon*), illuminés.

« Quand, dit M. Haxthaüsen, on considère les idées fondamentales des sectes modernes, et qu'on en étudie la tendance intime, on se demande si elles ne donneront pas lieu à une transformation de l'Église.

« Si l'Église orientale ne sort pas bientôt de la sphère mystique de ses formes, si elle ne développe pas sa théologie, et qu'elle tarde à donner au peuple le pain de l'âme, elle sera entamée par les tendances spéculatives qui germent au fond de ces hérésies, et en recevra de sérieuses atteintes. »

Le dernier mot du judicieux observateur, — à propos de ces sectes, — est qu'elles constituent des *sociétés secrètes* en germe. C'est ce que nous avons établi nous-même, en parlant du slavisme.

M

(Page 162.)

LE PRINCE DRUCKI-LUBECKI.

Ancien ministre du royaume de Pologne, le prince Lubecki était devenu Russe, sans avoir cessé d'être Polonais.

Dans sa conversation, on retrouvait un homme aimable, bienveillant, enclin à la discussion, mais supportant de bonne grâce la controverse; cherchant à produire de l'effet, sans faire pourtant à cette coquetterie de vieillard et d'homme d'esprit aucun sacrifice; disant tout naturellement de ces mots qui se gravent dans la mémoire, semant même, de temps en temps, ses discours de sophismes, comme un jardinier habile entremêle de plantes vulgaires ses plus belles fleurs, afin d'enlever sa monotonie à la beauté même.

Le prince Lubecki, par la haute autorité de son esprit, dominait dans le conseil de l'empire, dont il faisait partie, toutes les questions économiques. On vit le tzar, dans des discussions où les membres du conseil étaient

unanimement opposés à l'opinion du prince Lubecki, faire réviser, d'un bout à l'autre, l'affaire où cette divergence s'était produite.

Homme bon par-dessus tout, continent comme un saint, naïf comme un enfant, religieux comme un apôtre, pauvre comme les oiseaux du ciel, faisant, néanmoins, de sa misère deux parts distinctes, l'une pour sa famille, l'autre pour les Lazares de ce monde; ayant, comme il le disait lui-même, pratiqué toute sa vie cette maxime d'un livre incomparable : — « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.* »

Il fut mal jugé par ses compatriotes. Chose horrible! l'injure lui vint de ceux qu'il aimait le plus. Son cœur battait d'amour pour la patrie : mais, victime de nombreuses déceptions, il avait cessé de croire à la possibilité politique d'une Pologne indépendante. Il avait prononcé, dans son âme, ce mot abusivement prêté à Kosciuszko, *finis Poloniæ*, — mot cruel et que l'avenir ne ratifiera pas.

Le bon vieux prince, comme presque toutes les natures supérieures, avait son petit côté grotesque; il portait une redingote de ratine grise très-râpée, — se coiffait d'une vieille casquette, et avait sans cesse à la bouche une pipe qui ne se vidait que pour se remplir. Il ne sortait jamais sans une provision de gros sous, obole quotidienne de sa charité. Il avait la manie des montres; ses tablettes étaient émaillées de chronomètres, et sa grande jouissance était de les comparer et de les régler.

Il mourut en 1846, à Pétersbourg. Aux dernières an-

goisses, il opposa une résignation parfaite. Sa vieille sœur aveugle (madame la comtesse Scipion), — sa digne femme, Kozuchowky, son ami, se tordaient les bras de désespoir. Le mourant les réprimanda doucement d'une douleur trop vive, pour être tout à fait chrétienne; il les bénit ensuite l'un après l'autre, posa ses mains sur le cœur de sa femme et demanda à voir sa petite-fille. Kozuchowky la lui présenta :

— « Ma chère enfant, lui dit-il, il faut bien vivre pour bien mourir. »

Il fit signe qu'on approchât le visage de l'enfant de ses lèvres.

Sa mort fut un baiser.

N

(Page 183)

LE FELD-MARÉCHAL PRINCE PIERRE WOLKONSKY.

Le prince Pierre Wolkonsky ne sut pas maintenir, dans la vie privée, le haut caractère de dignité qui honora sa vie publique. Il vivait séparé de sa femme, la princesse Sophie. Cette dernière avait été illégitimement remplacée dans son intimité. Deux familles s'étaient, ainsi, élevées autour de lui. Elles se retrouvèrent à son lit de mort. Leur hostilité et leur désunion y provoquèrent les plus tristes scènes.

Dans un moment de bonne humeur, le tzar avait envoyé, à titre de récompense, au ministre de sa maison, un million de roubles (plus d'un million de francs). Affligé de la nature du présent, le prince Pierre manifesta l'intention de n'en point faire usage et de le restituer à l'empereur. On s'attendait qu'un testament spécial du défunt consacrerait cette disposition. Ce document manqua ; la somme aussi. — D'étranges commentaires

suivirent. — Mais il convient de jeter un voile sur ces détails. On les indique pour l'histoire, — et on passe. Un fait notoire, c'est que les enfants légitimes du feld-maréchal Wolkonsky se trouvèrent moins riches après sa mort qu'ils ne l'avaient été de son vivant.

Les seuls devoirs, admis par le prince Pierre, se rattachaient à la position dont l'avait investi la confiance du tzar. Au centre d'une cour bassement vénale, il offrait le phénomène d'un dévouement désintéressé. Comme le comte Orloff, son rival dans la faveur impériale, il professait la religion de l'obéissance. Il aurait tout donné à son maître, — sauf l'honneur. Le comte Orloff, assure-t-on, lui a tout donné, — même l'honneur. C'est ce qui établissait, dans l'opinion, la différence entre ces deux hommes.

Nicolas appréciait ce zèle probe et pur. Il regretta son ministre. On le vit, immobile d'émotion, à son chevet, pendant l'agonie. Le bruit courut même qu'il avait pleuré. Cette larme, — si elle n'est point apocryphe, — tomba peut-être moins, — il est vrai, — sur l'homme, que sur l'humanité. La couche d'un mourant, — pour un tzar surtout, — est une clinique morale terrible.

Le prince Pierre n'aimait pas ses enfants. Nous doutons qu'il en fût aimé. Mais il leur avait inoculé le respect qu'il inspirait à la nation tout entière. Son fils, le prince Grégoire, auquel nous adressâmes, à l'occasion de son deuil, des compliments de condoléance, y répondit par ces lignes, que la vie publique de son illustre père avait

pleinement justifiées, et qui témoignent d'une honorable préoccupation philosophique :

Saint-Pétersbourg, 20 octobre (2 novembre) 1852.

« Ma sœur [1] joint ses remercîments les plus sincères aux miens, pour le souvenir bienveillant et affectueux qui a dirigé votre plume. Cette sympathie acquiert un prix d'autant plus grand qu'elle nous vient d'un homme étranger à ce pays, mais dont la distinction d'esprit est bien faite pour se rendre compte qu'un homme de la trempe du défunt prince Pierre a droit, par son dévouement à la chose publique, — à la reconnaissance des gens de cœur de tous les autres pays de l'Europe, dont le nôtre est une portion assez considérable. Plus on fera de progrès dans la reconnaissance de cette solidarité, que, jusqu'à ce jour, les échanges commerciaux ont été les premiers à comprendre, et plus on verra diminuer le triste antagonisme des races. »

[1] Madame Aline, mariée à M. Paul de Dournoff, — femme supérieure à tous égards.

O

(Page 245.)

CONRAD RYLÉÏEF ET PAUL PESTEL.

Conrad Ryléïef commença, comme Pouchkine, par des poésies libérales, mais il ne s'arrêta pas, comme lui, en chemin ; il alla jusqu'au bout, et paya son apostolat de sa vie. Dans une pièce demeurée inédite, — « *La confession de Nalivaïko*, » il avait prévu lui-même sa destinée, en ces termes :

« Je mourrai pour le pays qui m'a vu naître ; je le sais, je le sens, et c'est avec délices, ô mon père ! que je bénis le sort qui m'est réservé. »

A sa sortie du corps des cadets, — il entra dans l'armée comme sous-lieutenant, mais il abandonna bientôt la carrière militaire, pour les fonctions de secrétaire du tribunal criminel de Saint-Pétersbourg. Dans cette position, comme dans la précédente, Ryléïef refusa de recevoir aucun traitement de l'État. De 1823 à 1825, il rédigea, en collaboration avec son ami, Alexandre Bes-

toujef [1], un almanach intitulé : « *L'étoile polaire.* » — (Severnaïa zvesda.)

Ryléïef était une haute intelligence, un noble cœur. Le rapport officiel de la commission d'enquête lui-même en fournit la preuve. Un patriotisme ardent était son unique mobile. Convaincu que l'autocratie s'opposait au développement normal de la nation russe, il s'était résolu à la combattre jusqu'à la mort. Mais il voulait la liberté, telle qu'il l'avait rêvée enfant, telle qu'il l'avait chantée poëte, — pure de sang et de crimes. Les moyens violents lui étaient antipathiques, et il répudiait, de toutes les forces de son âme généreuse, l'assassinat, qui n'a jamais servi une cause, — même quand le poignard fut dans la main de Brutus.

Ryléïef — grâce à sa fermeté de caractère, et à son élévation d'esprit, — exerça une influence prépondérante sur la société du Nord. Toutefois, il n'en eut pas la direction ; elle fut remise au prince Serge Troubetskoï, — nom célèbre pour avoir été en compétition avec celui des

[1] Alexandre Bestoujef fut, à la suite de l'insurrection de décembre, condamné à mort par la haute cour ; mais l'empereur commua sa peine en celle des travaux forcés pendant vingt ans, et en un exil perpétuel en Sibérie. Après avoir passé cinq années à Iakoust, il demanda à servir, comme simple soldat, dans l'armée du Caucase, fit partie de la garnison de Derbent, et fut tué, en 1837, par les Tcherkesses. En 1833, il avait publié, sous le pseudonyme du Cosaque Marlinski, un volume de *Nouvelles*, qui lui assure une place distinguée dans la littérature de son pays.

Romanoff, lors de l'élection nationale de 1613, et sur lequel l'héroïque dévouement d'une noble femme a jeté, de nos jours, — un nouveau et impérissable lustre [1].

Le prince Serge était un homme instruit et animé d'intentions patriotiques, mais faible, indécis, et certainement incapable de remplir le rôle qu'il avait eu la présomption d'accepter.

Au jour du péril, il manqua à l'insurrection ; elle l'attendit en vain sur la place d'Isaac. Tandis qu'elle périssait, noyée dans le sang, son chef, éperdu, se réfugiait à l'état-major général, soit pour y constater un alibi, soit pour se faire absoudre par une défection. L'empereur lui fit grâce de la vie, — non de la Sibérie, ni des mines.

Pestel personnifiait la pensée pratique et politique du mouvement, dont Ryléïef représentait la tendance abstraite et littéraire.

Il fut élevé à Pétersbourg, dans le corps des pages. Il en sortit avec le grade d'enseigne. Lors de l'insurrection de décembre, il était colonel du régiment de Viatka. C'était un de ces fermes esprits, qui s'assignent un but, y marchent, — l'atteignent, — ou meurent.

La force d'expansion est le privilége des natures appelées à agir fortement sur les masses [2]. Pestel, en sa qua-

[1] La princesse Troubetskoï, sur laquelle M. de Custine, dans son beau livre, — *La Russie en* 1839, — a écrit des pages pleines de cœur et d'entraînement.

[2] Il fut donné à un seul homme de la concentrer tout entière dans sa vaste individualité. Cet homme en fit le fondement d'une grandeur

lité d'initiateur, possédait quelques parcelles de cette mystérieuse puissance. A peine dans le mouvement, il le domine, — par droit de génie. Les orgueils de position, les vanités de naissance s'effacent devant lui sans murmure. Il trace le plan d'une Russie républicaine fédérative à ériger sur les ruines de l'autocratie, — et ce projet nouveau, impraticable peut-être, — il le fait accepter des intelligences les plus saines, — les meilleures du parti, — Michel Orloff, Mourawief-Apostol, Bestoujef-Rumine, le prince Obolensky. Ryléïef lui-même, — contraint de subir cet ascendant, — renonce aux théories de monarchie constitutionnelle, dont, bien que démocrate, — il jugeait l'application opportune, — et se rallie sans réserve aux idées de Pestel.

La mort d'Alexandre surprit les conjurés et la Russie. L'abstention était impossible. Des révélations avaient été faites. Les fourreaux étaient découverts ; il fallut tirer les sabres.

La conjuration ne se trouva prête ni au Nord, ni au Midi. A Pétersbourg, le prestige du nom de Constantin, invoqué par elle, pour entraîner les troupes, demeura impuissant devant l'indifférence du peuple et la fermeté du nouveau tzar. Elle avorta à Toultchine et à Moscou. Pestel fut arrêté dans cette dernière ville. Il ne manifesta

sans rivale. Il apprit par elle à fasciner, à convaincre, à entraîner, — à prendre le cœur d'abord, la volonté après, la vie ensuite. « *J'ai le don d'électriser les hommes*, disait-il à l'île d'Elbe, *mais à mesure qu'ils s'éloignent de moi, ils perdent cette force.* »

point d'émotion. — Sauvez mon code! dit-il à l'oreille d'un ami.

Conduit à Pétersbourg, il fut, à la suite de l'enquête officielle, condamné, par la haute Cour, à l'écartellement, avec Ryléïef, Mourawief-Apostol, Michel Bestoujef et Pierre Kakofski. — Tous ces hommes avaient porté l'épée. Ils demandaient à mourir en soldats. On leur refusa cette grâce. Nicolas remplaça, il est vrai, l'écartellement par la pendaison; mais il n'accomplit pas ce triste acte de clémence sans dédommagement. Au moment où il modifiait, contre les principaux chefs du mouvement, l'application de leur peine, sans en changer la nature, — il aggravait, par un acte effrayant d'omnipotence, le châtiment d'un autre condamné, le lieutenant Tsébrikof.

Ce fait inouï eut l'importance d'une révélation. Il donna la mesure du respect du nouvel empereur pour la loi. Depuis lors, le droit d'immixtion de l'autocratie, dans le cours régulier des affaires judiciaires, exista en principe. La nation n'eut plus une seule garantie. Elle cessa d'être couverte, — même par les formes ordinaires de la justice. De tous les reproches à adresser au tzar, celui-ci est l'un des plus graves, — des plus justes. En ôtant à la loi son prestige, il a ravi sa sanction à la moralité publique; il a rendu la corruption, — contre laquelle il proteste officiellement, — plus profonde et, pour ainsi dire, invétérée. Nous pourrions citer, à ce sujet, des faits saisissants, — des faits qu'on croirait à peine! Mais comme ils

s'appliquent à des individualités, encore placées sous le coup des mesures d'arbitraire et de violence qui les ont frappées, nous craindrions, en les mentionnant, d'aggraver des positions déjà trop pénibles !

Les condamnés de décembre subirent leur supplice avec courage. La strangulation réussit pour Pestel et Kakofski. Elle échoua pour Ryléïef, Mourawief-Apostol et Bestoujef-Rumine. La corde ayant glissé sur les capuchons dont leurs têtes étaient couvertes, ils tombèrent, sous la potence, pêle-mêle avec la trappe et les escabeaux. Tous trois furent blessés. Ryléïef remonta les degrés d'un pas ferme, et sa dernière parole fut, comme je l'ai dit, un anathème contre ce pays où l'on ne savait ni juger, ni conspirer, ni pendre.

Le code de Pestel, trop avancé pour le temps où il fut écrit, — renfermait, néanmoins, — un sentiment profond et vrai des besoins et des droits du peuple russe. Les idées émises dans ce document, — que la commission d'enquête s'efforça de ridiculiser, sans en amoindrir l'importance, — ont survécu à leur auteur. Nous les retrouvons dans la théorie actuelle du slavisme national.

Malheur ! — mais honneur, — à ceux qui arrivent trop tôt !

FIN.

ERRATA

Page 6, ligne 22, *au lieu de :* Gadusar, *lisez :* Gasoudar.

Page 24, ligne 7, *au lieu de :* eovietnik, *lisez :* Sovietnik.

Page 24, ligne 23, *au lieu de :* inique, *lisez :* unique.

Page 28, ligne 27, *au lieu de :* sembla vouloir en ten l'application, *lisez :* sembla vouloir en tenter l'application.

Page 33, ligne 8, *au lieu de :* surtout, *lisez :* , sur tout.

Page 57, *mettez :* II, *avant :* LA PENSÉE ET L'AUTORITÉ.

Page 58, ligne 27, *au lieu de :* Kakoski, *lisez :* Kakofski

Page 87, ligne 19, *au lieu de :* à chaque recensement, *lisez :* jusqu'au recensement.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

LA SAINTE RUSSIE.

I

COUP D'ŒIL SUR LA MATIÈRE ET SUR L'HOMME.

II

LA PENSÉE ET L'AUTORITÉ.

III

LE SLAVISME.

DEUXIÈME PARTIE.

LE TZAR NICOLAS.

I

VINGT-NEUF ANS DE RÈGNE.

II

LE PROGRÈS ET LA GUERRE ACTUELLE.

APPENDICE.



